

Mon cher Trividié,

Sans doute seras-tu étonné de recevoir ce mot, et bien entendu, si je me rappelle à ton souvenir, c'est pour te demander un service.

Tu dois savoir que de bonifications d'ancienneté ont été accordées aux anciens Résistants (loi du 25-8-51) et déportés résistants (loi du 24-6-50)

Or, jusqu'à présent, il m'a été impossible d'en bénéficier du fait que je n'ai pas la moindre pièce officielle prouvant soit mon appartenance à la Résistance, soit ma qualité d'ancien déporté résistant. J'ai depuis longtemps complètement perdu de vue les anciens camarades de cette époque et ne sais comment obtenir ces pièces. Je n'ai même pas la carte de déporté résistant. Je voudrais donc te demander si tu vois, toi, un moyen d'obtenir ces pièces, sachant que cela n'est possible tu voudrais bien faire cela pour moi.

Merci d'avance. Comme tu le vois, je suis bien loin du Ministère. Je suis pour le moment directeur de l'école européenne à Fort-Dauphin. La grande Europe sans doute puisque mes classes sont pour la plupart creols, métis, Indiens, Chinois... Un vrai mélange et le résultat n'est pas du tout brillant. Le pays ici est admirable, et je n'y suis pas trop dépayisé. J'ai 24 ans à la mer, et on peut se baigner toute l'année. Cela va faire 3 ans que j'y suis et mon séjour prend fin dans 4 mois mais j'ai demandé à prolonger d'un an.

Rappelle-moi au bon souvenir de Madame Trividié ;

Et reçois mes meilleurs amitiés. Cordialement

ROPAR

adresse: ROPAR S. P.
École européenne
Fort-Dauphin (Madagascar)

Je, soussigné Trividic Albert, instituteur public à Audierne (Finistère), ancien responsable du Front national dans le canton de Pont-Boix sous l'occupation, puis secrétaire départemental du Front National dans le Finistère à la Libération, déclare sur l'honneur :

Avoir recruté, le 5 janvier 1943, pour le compte du Front National, Monsieur Ropars Pierre né le 26 juin 1917 à Mortaise (Finistère), instituteur public à Plouhinec canton de Pont-Boix (Finistère).

Monsieur Ropars a distribué des tracts appelant à la résistance contre les Allemands, recruté des F. T. P. F. participé à de nombreux coups de main contre les collaborateurs de la région, enlevé titres d'alimentation et cachets de la mairie de Plouhinec pour aider les jeunes réfractaires, transporté des armes légères qui servaient à plusieurs groupes de résistants de la région.

Fin 1943 Monsieur Ropars quittait son poste d'instituteur à Plouhinec pour devenir responsable du Front National pour tout le Finistère.

Arrêté par les Allemands le 21 janvier 1944 à Quimper au cours d'une réunion des différents groupes de Résistance du Sud Finistère, Monsieur Ropars séjourne à la prison Jacques Cartier à Rennes du 28 janvier 1944 au 22 juin 1944. De là il est dirigé sur Compiègne. Le 2 juillet 1944 c'est le départ pour Dachau, en convoi.

Quand les troupes alliées libèrent le camp de Dachau Monsieur Ropars se trouvait dans un état de faiblesse extrême, ne pesant plus que 35 kilos.

Audierne, le 18 juin 1953

Trividic

Pierre Le Lec

Instituteur public
fusillé par les allemands à Audierne.

L'école porte son nom (dans les conversations).
Dans les années 1950, I et L. Marini avaient
patiemment composé, en grandes lettres, un travail
de mosaïque. Cette plaque qui honorait l'instituteur
a disparu dans l'explosion de l'école en 1969.

Et maintenant ^{l'ancien} indice ne rappelle Pierre Le Lec.

...
Elle était belle, elle était nue
Elle était jeune, elle était pure,
Elle était comme un oiseau
Comme une fleur nue,
Comme une musique légère,
Comme la liberté.
Et les morts ont demandé :
Maintenant, frères, qu'est-ce que vous allez faire ?

Georges Ribemont-Dessaignes

Témoignage de Mme Yvonne Trividic épouse Bouër Jean

Je suis née le 2 juin 1937 à Plouhinec. J'avais quelques mois quand mes parents pour aider les réfugiés espagnols démunis de tout et hébergés dans une usine désaffectée du quartier de Poulgoazec, ont embauché une jeune espagnole qui s'occupait de moi. Elle s'appelait Pépita. J'ai oublié son visage mais elle a continué à vivre dans notre souvenir.

Ensuite mes parents ont hébergé des réfugiés du Nord de la France : Mme Cervoise et son fils. Leur nom et leurs visages sont encore bien présents dans ma mémoire. (c'était en mai 1940)/ Et puis ce furent les Allemands. Ils roulaient en side-car, ils étaient bruyants ; leur langue étrangère, leurs longues redingotes vertes, leurs casques, leurs bottes me faisaient peur. Et j'avais compris qu'ils étaient les ennemis et que mes parents ne les aimaient pas.

J'ai vu défiler à la maison beaucoup de résistants. J'ai beaucoup circulé avec mon papa : le jeudi, jour sans école, mon père prenait la bicyclette et me mettait sur le porte-bagage. Nous en avons fait des kilomètres ainsi ! Quand nous arrivions à la destination qu'il s'était fixée, il me faisait descendre de bicyclette et me disait « Et maintenant, va jouer ». Je m'inventais des jeux. Quand sa mission était terminée, nous repartions. M'emmener avec lui pouvait lui servir d'alibi : si les Allemands l'arrêtaient, il pouvait répondre « Il y a une (puis deux) petites sœurs à la maison, je promène l'aînée pour éviter trop de bruit à la maman ». Je l'accompagnais aussi parfois aux matchs de football. Là il devait probablement regarder, écouter, contacter.

Et maintenant toujours quand je passe dans certains endroits, je revis précisément le passé :

A Kerrest en Mahalon, papa était au café avec d'autres hommes ; je jouais sur le talus. Soudain je vois une grosse fumée s'élever dans le ciel. J'étais, comme mes parents, toujours sur le qui-vive. Cette fumée me parut immédiatement suspecte. J'entre dans le café en courant et je dis : « Il y a le feu ». Aussitôt, les hommes sortent, observent, discutent (très peu de temps), et se séparent. Je n'avais pas compris ce qu'ils se disaient car ils s'exprimaient en breton. Les Allemands avaient mis le feu à une ferme de Mahalon et pire encore.

Toujours à Mahalon, au hameau de Brogoronsec, je revois Monsieur Peuziat dire à papa : « Tu peux compter sur moi ».

A la Baie des Trépassés, j'entends encore Mme Normant la patronne de l'hôtel, dire à papa : « Si les Allemands arrivent, je ferai sortir les jeunes par la petite porte de l'arrière ». A l'époque, la route d'accès à la baie était un chemin de terre et de pierres, très étroit, pentu et tortueux, qui n'incitait guère à la délicate et lente descente.

Et de l'hôtel on voyait qui arrivait.

Un jour mon père m'emmène à Quimper. Je ne me souviens plus du moyen de transport utilisé. Mais à Quimper, pas question de me dire : « Et maintenant, va jouer ! ». Il me confie donc à une amie de ma grand-mère, Mme Bleuven, réfugiée de Brest. Elle occupait avec sa fille un petit logement au-dessus de la boulangerie de la rue Laënnec. En partant, il me glisse un petit billet de banque dans la main et me dit : « Tu t'achèteras quelque chose ». Dans l'après-midi, la fille de Mme Bleuven m'a accompagnée dans les rues de Quimper et je me suis acheté un petit déjeuner en faïence de Quimper. Ce déjeuner, je le garde bien précieusement. Il représente pour moi, beaucoup de tendresse...

Une autre fois, à Pont l'Abbé, il n'a trouvé personne à qui me confier. Je me suis occupée seule dans la petite ville et je me suis acheté, avec l'argent que papa m'avait encore donné, à nouveau une petite faïence de Quimper que je possède toujours.

Quelques mois plus tard, je me revois avec mon père, comme de bien entendu, sur la route allant de Quimper à Pont-l'abbé. Mais cette fois, je me souviens très bien du mode de locomotion : une petite voiture sur le toit de laquelle était peinte une belle étoile jaune (signe de reconnaissance entre Résistants). Cette voiture appartenait à Jeanne Le Braz, du hameau de Trébeuzec en Plouhinec. (Jeanne avait démonté et caché sa voiture pendant la guerre pour éviter qu'elle serve aux Allemands. La Résistance la lui a réquisitionnée à fin de la guerre).

Jeanne conduisait. Papa et elle devisaient tranquillement. J'étais assise à l'arrière. Soudain, STOP ! Des maquisards armés sortent des taillis de droite, braquent leurs fusils sur nous, demandent les papiers. Je ne disais rien (on m'avait appris à me taire) ; j' étais terrorisée car je ne comprenais pas la situation. Finalement, ils nous ont laissé filer : c'était des maquisards qui faisaient bien leur travail. Ceci se passait à la fin de la guerre.

1942 : mon premier voyage à Paris avec ma grand-mère, la cousine de ma mère (Mme Mabon, institutrice à Menglenot autre école de Plouhinec) et sa fille Maryvonne.

Le voyage fut très long. Nous sommes montées dans le train à Audierne. A Douarnenez, nous avons pris le train pour Quimper puis le Quimper-Paris. Il y avait beaucoup de voyageurs debout. J'ai trouvé le train très noir et j'en garde un très mauvais souvenir : des escarbilles dans les yeux. Dès que nous avons entendu « La Tour Eiffel ! », les désagréments étaient oubliés.

Nous étions reçues chez un oncle et une tante. Dans la journée, je découvrais Paris, son zoo, son métro et ses jardins publics où je trouvais des enfants. Presque toutes les nuits, la sirène retentissait et nous devions descendre aux abris. Et pendant que les bombes tombaient, les enfants jouaient calmement et sans bruit... Les adultes moroses, commentaient les sons sourds qu'ils entendaient.

Été 1942. Ma tante Catherine et sa fille, brestoises, étaient réfugiées à Concarneau. Elles avaient trouvé un logement dans la rue de la gare au dessus du magasin de chaussures Le Meur.

Ma tante était venue en juin à Plouhinec et était repartie en m'emmenant avec elle. Partir était toujours un plaisir pour moi.

Le premier matin, ma tante me dit : « Nous allons aux commissions ». Elle prend un panier et un broc... un broc ? J'étais intriguée mais je n'ai pas posé de questions. Et nous descendons vers le port. Soudain, j'entends un train : effectivement un train de marchandises transportant du charbon à ciel ouvert arrive et traverse lentement la rue. Il cahote beaucoup et les morceaux de charbon tombent. Je vois aussitôt ma tante et d'autres personnes sortant de je ne sais où, se précipiter pour ramasser le charbon. Je regarde stupéfaite. Ma tante m'interpelle : « Viens m'aider ! ». Mais je ne bouge pas... Je n'ai pas ramassé un seul morceau ! ... Pour moi c'était du vol et mes parents m'avaient toujours dit qu'il ne faut pas voler.

Moi qui aimait tant ma tante Catherine. Elle me décevait vraiment beaucoup ! A la maison, elle m'a expliqué que ce charbon était destiné aux Allemands et que les cheminots faisaient exprès de le faire tomber, que prendre ce charbon était nécessaire pour cuisiner et avoir chaud, que ce n'était pas du vol.

Les jours suivants, j'ai participé au ramassage sans hésitations.

Quel bel été ai-je passé ! Je jouais beaucoup avec Anita, réfugiée espagnole. Elle était très gaie et avait un sourire magnifique.

Une fois par semaine, j'allais à la crêperie avec les enfants du voisinage. Chaque enfant apportait son assiette sur le pourtour de laquelle la maman avait placé des petits morceaux de beurre (denrée rare et chère). Un morceau de beurre par crêpe. Qu'elles étaient bonnes ces crêpes malgré le son contenu dans la farine qui râpait la langue !

Quand je suis revenue à Plouhinec, j'avais une petite sœur (née le 28 septembre). Quel bonheur !

Lors des bombardements de Brest, les familles du quartier se rassemblaient près du calvaire, au croisement de la route de Pors Poulhan. De ce point culminant, les adultes et les enfants portés sur les bras pouvaient voir les lueurs des incendies. Les lamentations et les plaintes de compassions oscillaient selon l'intensité du feu et le bruit des explosions.

A la boulangerie un allemand, toujours le même, voulait absolument me donner des bonbons. La première fois, j'ai refusé mais ma grand-mère, prudente, me dit doucement : « Prends les ! ». J'ai obéi. Par la suite, j'ai toujours accepté les bonbons mais je n'en ai mangé aucun.

Un jour ma grand-mère et moi nous nous rendons à une invitation dans une commune avoisinante. Nous arrivons en soirée. La table est mise ; nous nous asseyons. A ma gauche, il y a un couvert et une place vide. J'ignore qui doit encore venir. Nous attendons ; les adultes bavardent. Soudain l'invité attendu arrive...c'est un Allemand !...Je n'éprouve aucune crainte mais c'est pour moi une totale incompréhension...il s'assoit tout naturellement à ma gauche. Un ouragan fait vaciller mon entendement. Je suis pétrifiée. Seule ma grand-mère peut comprendre ce qui se passe dans ma tête d'enfant. On me sert de la soupe. Je ne peux pas manger. Ma grand-mère me glisse alors au creux de l'oreille : « Mange quand même ». Je n'ai retrouvé le calme que dans l'intimité de la chambre partagée avec ma grand-mère : une jolie poupée noire déposée dans mon petit lit m'attendait...Cette poupée a maintenant plus de 60 ans et a conservé son sourire rassurant.

Mes parents me donnaient parfois des petites commissions à faire dans le bourg : aller chercher le pain, le lait...Pour cela je devais traverser le bourg et je rencontrais des gens en chemin.

J'aimais beaucoup chanter et ce jour-là j'avais choisi très innocemment car j'étais trop jeune pour comprendre le sens des paroles, « Radio Paris ment, radio Paris ment, Radio Paris est allemand ». Une brave voisine m'a interrompue : « Il ne faut pas chanter cela Yvonne ! » J'ai obéi. J'ai su après qu'elle avait fait la leçon à ma maman.

Je savais que papa avait quitté la maison pour se cacher. J'ignorais où il était. Ce qui me gênait quand je rencontrais une autre voisine, très gentille au demeurant, c'est qu'elle me posait en souriant, presque à chaque rencontre, plus par taquinerie que par malveillance (j'en suis convaincue maintenant) la même question : « Ton papa est parti, où est-il ? ». Je ne répondais rien.

Un jour, je m'en suis ouvert à ma grand-mère qui m'a dit : « La prochaine fois qu'elle te posera cette question, tu lui répondras : il est dans sa chemise ! » En toute naïveté, c'est ce que j'ai fait. J'ai encore en mémoire le visage stupéfait de la voisine. La réponse a été efficace... Une autre dame me faisant compliment sur le beau manteau rouge que je portais, ajoute : « Ton père te fait porter ses couleurs ? »... ??? Les explications m'ont été données à la maison.

Un jour, j'entre précipitamment dans ma chambre. Mon papa est là, assis sur une chaise. Mais son index posé sur ses lèvres brise mon élan et je dois repartir : il y avait à la maison un visiteur qui ne devait rien deviner.

Je revis un moment de frayeur : nous étions tous à table. Soudain, un bruit de bottes dans l'escalier. Mon dieu ! Vite mon père bondit se cacher derrière la porte ouverte entre la cuisine et la salle à manger. Et ma petite sœur, échappant à la surveillance des deux adultes restées assises ,pétrifiées, s'en va vers la cachette en disant « a pa, a pa » : elle était si heureuse de voir son papa à la maison qu'elle voulait faire partager sa joie à l'intrus. Maman ayant retrouvé son calme, se lève et ramène Anne-Marie à table en disant : « Y'a pas de quoi, mignonne ? » L'Allemand, heureusement n'a pas compris le charabia de ma petite sœur.

Qui ne se souvient pas du combat naval en baie d'Audierne ? Une débauche de feux sur la mer, dans le ciel, au dessus de nos têtes...la peur...Que se passait-il ? Madame Perrin, institutrice et voisine, et son fils Henri sont venus chez nous chercher du réconfort. Mon père avait cherché dans la vieille maison d'école aux murs de pierres très épais, un endroit où nous serions moins exposés. Nous nous étions serrés dans ce petit abri :un homme, trois femmes, trois enfants et un bébé prématuré...Pour nous, plus de peur que de mal...

J'aimais les coupures d'électricité le soir, à la nuit tombée. Maman prenait ma petite sœur sur ses genoux et je m'asseyais sur ceux de ma grand-mère. Toutes les deux chantaient et nous berçaient et le feu rougeoyait.

A l'école, nous avions parfois des exercices de défense passive : la directrice donnait soudain un bon coup de sifflet : nous évacuions les deux classes rapidement et nous partions en file indienne, rasant les murs, nous mettre à l'abri dans un champ où une tranchée avait été creusée. Tout cela se déroulait toujours dans une excellente discipline...et puis un jour, cette discipline a volé en éclats : la maîtresse nous lisait une histoire passionnante si passionnante qu'on aurait entendu une mouche voler. Soudain un vrombissement...et vroup...toutes les grandes filles sautent par les fenêtres (la classe était en contrebas de la cour) mais dans leur fuite elles pensent quand même aux petites qu'elles tentent de hisser. Quelle pagaille ! En fait, ce que nous avons pris pour un vrombissement n'était que le ronflement qu'une élève avait émis avant d'avoir une syncope. La plus déstabilisée dans l'histoire fut, je crois, la maîtresse.

A l'époque de la floraison des pommes de terre, nous devions pallier au manque de main-d'œuvre dans l'agriculture. Nos institutrices nous menaient dans les champs pour ramasser les doryphores que nous mettions dans des boîtes de conserve suspendues à des ficelles qui servaient de poignées.

La France libérée, notre classe fut jumelée à une classe de Mulhouse : nous devions chacune apporter un livre sur lequel nous écrivions notre nom et notre adresse afin que la petite alsacienne qui recevait ce cadeau puisse nous remercier. C'est ainsi que pendant quelques mois, j'ai écrit à Béatrice Schmit.

Et puis vient l'été 1944. L'école vide de ses élèves, devient une ruche. Beaucoup de résistants y passent et y travaillent. Pour moi c'est la joie : je ressens la liberté qui flotte dans l'air et j'ai de la compagnie pour jouer : mes petites cousines de l'école de Menglenot avec leur maman, leur grand-père et leur arrière grand-mère sont hébergés chez nous. Il avait fallu évacuer la partie ouest de la commune à cause des menaces des Allemands.

Un soir, je rentrais tranquillement à la maison, à la nuit tombante. Animation au carrefour de la route de Pont-Croix. Je m'entends dire : « Haut les mains ! ». Je sursaute et j'ai peur. Je reconnais le blouson et le brassard des maquisards. L'arme (une mitraillette je crois) est braquée sur moi. Je reconnais aussi le résistant qui se met à rire, fier de lui. Je continue mon chemin. A la maison, je dis à ma mère : « Je ne savais pas que le papa de X était résistant. » Maman me dit : « Il est résistant de fraîche date. Tu en verras d'autres. »

Les Allemands sont partis...mais certains sont restés...prisonniers. Ils avaient miné les dunes, à eux maintenant de les déminer.

C'est ainsi que le château de Locquéran a abrité un ou deux d'entre eux qui durent travailler sous l'autorité d'un démineur français.

Je me souviens bien de l'un d'eux car, une fois de plus, mon papa m'avait « confiée » et je me retrouvais pour une semaine au château. La vie de château. Oh, que non ! (il fallait se laver dans l'eau froide d'un lavoir). Mais la belle vie quand même : je partageais l'entrain d'un groupe de jeunes gens qui étaient là probablement en stage de formation dans le but d'encadrer des enfants. Je me rappelle entre autres de Fernand Donnart et de son ami (Lucien ?) de Plogoff, de Cinette le Goff de Port Launay, d'une demoiselle Le Page de Quimper, de Louis Le Roux...Le jeune allemand, souriant aussi, vaquait à ses occupations.

Dans la vieille école où nous habitions, les chambres étaient desservies par un long couloir, côté nord. Dans ce couloir, j'avais un excellent poste d'observation : l'unique fenêtre d'où je pouvais voir en toute tranquillité ce qui se passait dans la rue principale. C'est ainsi que j'ai vu Madame Le Goff bijoutière à Audierne, tirant une charrette à bras qui semblait très lourde

(sans doute ce qu'elle avait pu sauver de l'incendie de sa boutique par les Allemands), allant se réfugier à Plozévet.

Le même jour peut-être mon attention fut attirée par un cycliste pédalant comme un fou. Pressentant qu'il venait chez nous pour un événement dramatique, j'appelle maman qui ouvre la porte de la maison au moment où le cycliste ouvre celle de l'école... Il jette son vélo dans la cour et s'effondre en larmes sur un muret, peinant beaucoup pour reprendre son souffle. C'était Mr Mourrain, coiffeur au bout du pont d'Audierne.

Les Allemands voulaient faire sauter le pont et il espérait trouver chez nous l'aide des Résistants. Mais qu'auraient-ils pu faire ?

Cet été 1944, un canon fut amené par les Résistants qui le garèrent sur la route de Poulhan, le long du mur de l'école. Puis il fut déplacé vers Poulhan, à Stang Yen. Il était entretenu par 2 soldats soviétiques, anciens prisonniers allemands qui s'étaient évadés et avaient rejoint la Résistance Française. Lorsqu'ils entrèrent dans la salle de classe où travaillaient les Résistants, ils s'inclinèrent devant les drapeaux alliés déployés et embrassèrent le leur. Ce fut un moment d'intense émotion auquel je n'ai pas assisté. Je revois ces deux soldats auprès du canon... Ils m'intriguaient : ils entouraient leurs pieds et leurs jambes de bandes de tissus avant d'enfiler leurs bottes. Et j'appris ainsi ce qu'étaient les chaussettes russes. Un jour, n'ayant sans doute personne de disponible près d'elle, ma mère me demanda d'aller porter un message oral (qu'elle me fit répéter deux ou trois fois) aux Résistants de Stang-Yen : « Demain, huit heures moins le quart ». Je suppose qu'un adulte est passé après moi pour confirmation.

Ce canon a tiré le premier coup de l'attaque des casemates de Lézongar. Les Américains ont fait la suite.

Je me souviens très bien de l'arrivée des Américains. Je les ai vus pour la première fois en remontant de la plage de Kerdréal. Ils s'étaient égarés, cherchant à rejoindre Audierne. Quelle joie !... Quelle curiosité de ma part ! J'eus beaucoup d'amis le jour où mon grand cousin André m'apprit la phrase magique : « Have you chewing-gum, please ». Aussitôt cette phrase prononcée, dans un grand éclat de rires américains je fus hissée sur le tank arrêté devant le magasin de chaussures Trépos et fus inondée de chewing gum et de chocolats que j'étais heureuse de distribuer à tous ceux qui tendaient les mains.

Et puis ce furent toutes les manifestations de bonheur auxquelles mes parents m'associèrent, entre autres les banquets. L'un d'entre eux m'a profondément marquée. C'était à Pont-Croix, il y avait beaucoup de rires., beaucoup de chants. Confiante bien sûr, je partageais l'allégresse générale.

Soudain, derrière nous, j'entends crier : « Haut les mains ». Des « terroristes » masqués étaient là ; ils sortent un pistolet et le braquent sur mon père. Je me mets à hurler... je ne veux pas qu'on tue mon papa. Lui qui a échappé à beaucoup de dangers, je ne comprends pas que là, dans le bonheur, des français veuillent le tuer... et je continue à hurler. Bien sûr, c'était une plaisanterie d'adultes... mais j'en ai eu des cauchemars.

Une autre fois, on a bel et bien essayé de tuer mon père : un soir, un cultivateur du bourg, armé de son fusil de chasse, hors de lui, arrive à la maison pour tuer papa. C'était son but précis et personne en chemin ne l'avait arrêté. Nous étions derrière la grosse porte d'entrée que papa avait fermée à clé, tremblantes de peur. L'agresseur avait un fusil armé; papa n'avait qu'une hache pour défendre 6 personnes. Finalement c'est Jeanne, l'épouse d'Henri, qui a réussi à calmer le furieux. C'était le début de la guerre froide...

Papa lui a pardonné longtemps après et lui a même acheté des pommes de terre. Je n'en ai mangé aucune.

Pour fêter la libération, le bourg avait pavoisé. Le drapeau français et les drapeaux alliés flottaient aux fenêtres. Quand nous nous sommes levés le lendemain matin, il ne restait plus

qu'un drapeau à notre fenêtre : le drapeau soviétique. Même le drapeau français nous avait été enlevé. Ce fut la stupeur, la consternation, le silence... Mes parents n'ont pas cherché à connaître les auteurs de cette action. A quoi bon ! Mais je me pose la question : quelle avait été l'attitude de ces gens pendant l'occupation de la France ?

A l'issue des élections de 1945, deux communistes sont entrés au Conseil Municipal : Mr Le Gouill patron pêcheur* et Albert Trividic, mon père. Ce fut une explosion de joie chez les laïques de la commune. Un bal spontané s'est monté au carrefour devant l'école des filles, près du calvaire. C'était formidable. Ils furent élus pour deux ans et ont à leur actif l'ouverture de trois écoles en deux ans : le centre d'apprentissage de garçons devenu le LEP Jean Moulin, le centre d'apprentissage des filles au Château, l'école enfantine à Pors Poulhan. Et ce ne fut pas chose aisée face à un conseil municipal entièrement dévoué aux écoles privées. Les maires successifs trouvaient qu'il y avait déjà une école publique de trop (celle de Menglenot) dans la commune. Alors leur imposer trois écoles publiques en plus... !!! Ces écoles ont rendu service aux Plouhinécois mais aussi à beaucoup de Finistériens. La France était à reconstruire. Il fallait former la main d'œuvre.

Ils ont également beaucoup insisté pour l'assainissement de Poulgoazec et pensé le service d'eau qui ne fut réalisé que bien plus tard.

Une loi de l'époque interdisait à un instituteur d'exercer sa profession dans la commune où il était élu. Mon père a donc dû aller travailler à Goulien. Il faisait le trajet matin et soir à bicyclette. Il déjeunait chez son copain de régiment, le bedeau qui n'avait pas pu lui refuser ce service.

Après la libération, mon père a organisé beaucoup de choses. Entre autres, pour les enfants :

a/ une colonie de vacances à Kichompré dans les Vosges

b/ un groupe de « Vaillants ». Tous les jeudis, il s'occupait beaucoup et très bien de nous.

Bon nombre se souviennent encore des fameux jeux de piste, des pique-nique dont celui de Pors-Péron (nous avons fait l'aller-retour à pieds !), etc, etc...

c/ C'est lui aussi qui a fait le premier remembrement, à l'amiable, chez les paysans de Lesvoalic.

Ma mère s'occupait des jeunes filles ; elle s'était mise à étudier puis à enseigner les danses bretonnes.

Ensemble, ils ont fait revivre la troupe théâtrale en français et en breton. Ils ont adhéré au mouvement « Ar Falz » que quelques dirigeants communistes de Paris, par manque d'informations, assimilaient à un mouvement d'autonomistes. Or certains autonomistes (Breizh Atao) avaient collaboré avec les Allemands et avaient, de ce fait, été bannis. Mais cela n'a nullement gêné mes parents qui ne se sentaient pas concernés.

La vie politique, divisée entre Rouges et Blancs était très animée et très musclée. (Geneviève Le Saint avait giflé mon père, le curé a été condamné...). J'ai vu passer à la maison de nombreux orateurs : Charles Tillon, Catherine Lagathu, Alain Signor et bien d'autres dont Pierre Hervé qui, devenu député, fera passer à l'Assemblée Nationale, une modification du statut du fermage évoqué par mon père sensibilisé à ce problème par un mahalonais fermier de la famille Leclerc de Hautecloque.

Mes parents ont quitté Plouhinec en 1949-1950 pour s'installer à Audierne tout en continuant leurs œuvres péri et post scolaires.

Très vite, la guerre froide s'est intensifiée. Un jour mon père est rentré à la maison en disant : « Cette fois ci, je suis sûr : « Il » a bien voulu me tuer au volant de sa voiture.

C'est la deuxième fois qu'il tente le coup. Il aurait maquillé cela en accident ! ».

*

Voici deux anecdotes qui se situent à cette période. Elles en disent long sur l'état d'esprit de certains individus après la guerre.

1/ En 1951-52, notre « professeur » de français nous donne à disserter sur un de nos souvenirs de guerre. Pour faire preuve d'originalité, je choisis de parler de ces quelques jours de l'été 44, donc de ces soldats soviétiques.

Quelques jours plus tard, commentaire haut et fort de l'enseignant : « Melle Trividic, il n'y a jamais eu de soldats soviétiques à Plouhinec. Ce n'est pas parce que votre père affiche certaines opinions qu'il faut prendre ses désirs pour des réalités. Vous mentez ! »

Quel coup de massue ! Que peut faire une adolescente timide dans ce cas ? J'aurais voulu disparaître... les années ont passé... la blessure est restée... Je ne peux éprouver que du mépris pour ce triste individu.

2/ Ma sœur Jeannine, 5 ans, joue tous les jeudi après-midi avec deux très bonnes copines de son âge. Un soir, pendant le repas, elle dit soudain : « Maman, qu'est ce que c'est un communiste ? » Surpris par cette question insolite, nous faisons silence. Maman reprend : « Pourquoi me poses-tu cette question ? ».

Réponse de ma petite sœur : « Parce que le papa de... lui a dit qu'à partir d'aujourd'hui, elle ne pourra plus jouer avec moi parce que papa est communiste ». Le papa de cette petite amie était aussi instituteur. Sans commentaire...

Les années ont passé...

1954: la plus jeune de mes soeurs entre en 6ème au lycée et mes parents choisissent de lui faire étudier l'allemand: quel autre meilleur moyen de faire la paix et de reconstruire l'avenir.

1957: Mes parents optent pour l'Allemagne comme lieu de vacances. Peu de français dans les campings... beaucoup en occupation. Au passage, dans la Forêt Noire ils confient leur fille de 13 ans à une famille allemande.

Les échanges franco-allemands n'étaient pas nombreux à l'époque! Mais mes parents croyaient à la fraternité entre les peuples.

C'est une époque aussi où, me semble-t-il, tous les Français étaient pro-américains. Bien sûr, ils avaient contribué à notre libération et la France, apparemment, leur plaisait puisqu'ils donnaient l'impression de vouloir s'y installer. Mais petit à petit, on voyait fleurir sur les murs des « U.S Go home ». La guerre était finie sur le sol français mais elle continuait en Indochine, en Corée... Ce furent les guerres de mon adolescence. Je savais que mes parents soutenaient les peuples en lutte pour leur liberté. Les noms de Henri Martin et de Raymonde Dien me reviennent en mémoire.

Et puis ce fut la guerre d'Algérie qui marqua ma jeunesse.

J'ai pris une part active contre cette guerre là. Nous n'étions qu'une poignée de jeunes communistes à agir, dans le Finistère. Je me souviens d'un dimanche où à une quinzaine, nous avons osé manifester à Quimper ; nous avons gêné la circulation qui se réglait par agents à l'époque, de la gare au carrefour de Ludugris. L'agent du carrefour de la poste nous avait encouragé à poursuivre. Il nous disait: « Allez-y les jeunes, allez-y ». Courageux à l'époque. Quelques mois plus tard, nous étions très nombreux. A Brest j'ai connu les coudes des CRS... mais c'est une autre histoire...



Arrière de l'hôtel modifié.
On voit quand même la porte de l'arrière
dont avait parlé Mme Normand



Hotel de la baie des trépassés
en 1940 45 il était bien plus petit

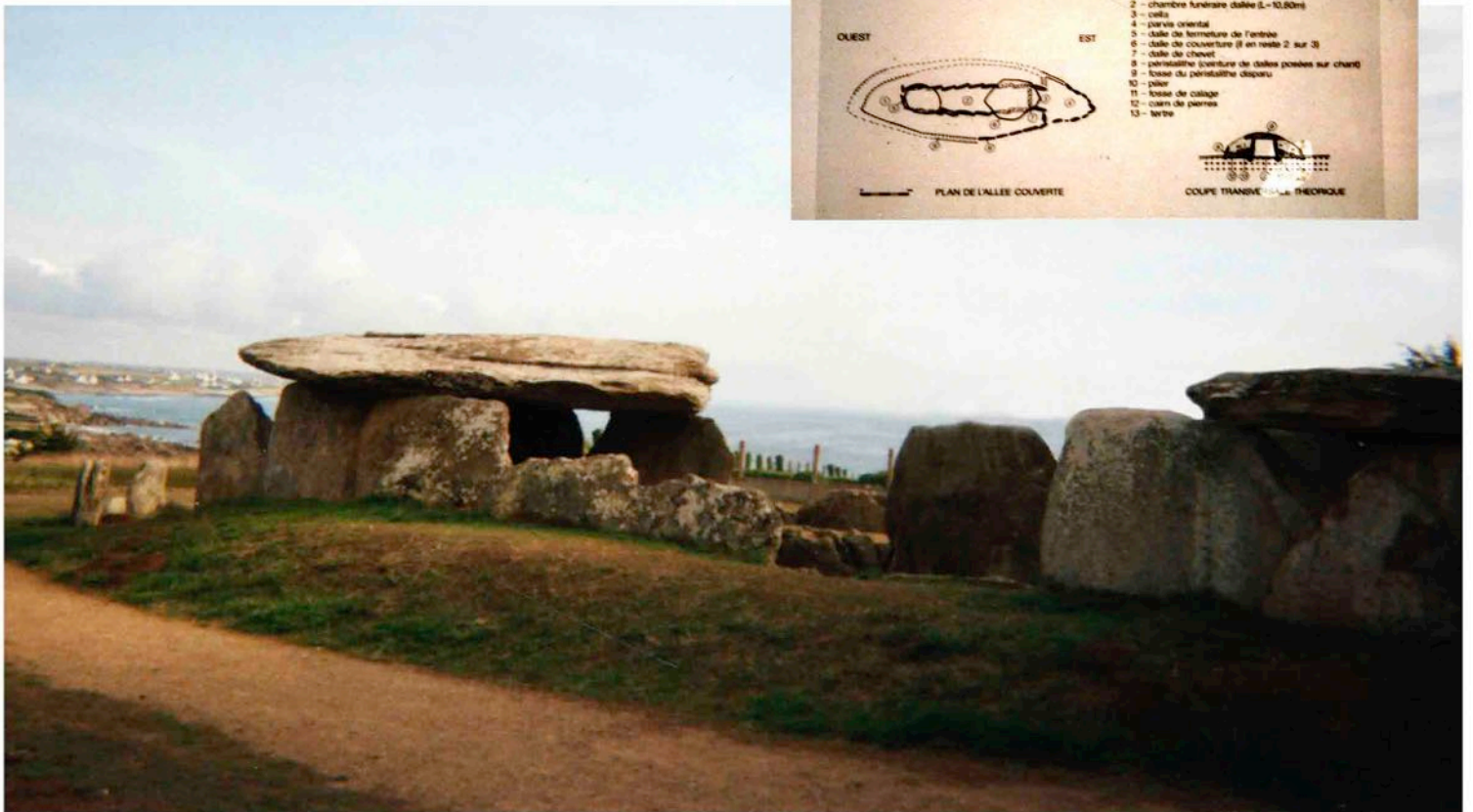
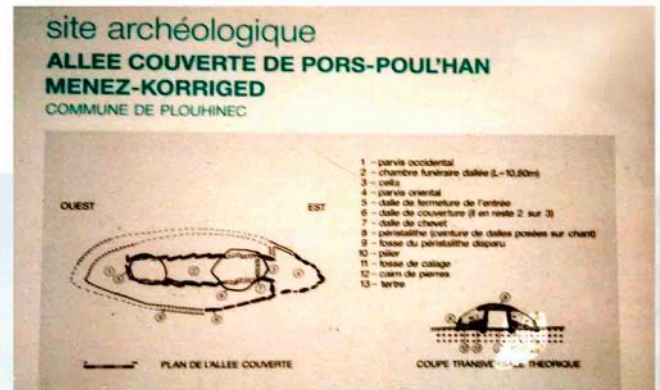


Mahalon-Kerrest
Le café dans lequel se trouvaient quelques hommes dont mon père.



La maison au carrefour de Kerrest.
Le garage n'existait pas. Le champ était bordé d'un talus sur lequel je jouais
et d'où j'ai aperçu une fumée suspecte.

Allée couverte de Pors-Poul'han



A la période Gallo-Romaine, dans le tertre déjà partiellement dégradé, sont enfouies des urnes cinéraires. Le rôle funéraire du site est ainsi conservé.

Gênant la visibilité d'une batterie côtière, ce monument est dynamité par l'occupant au cours de la 2^e guerre mondiale.

Mahalon Brogoronnec, mars 2006.



Je revois encore à cet endroit Mr Peuziat et mon père!



Pluhinec
Un parking remplace la vieille école.



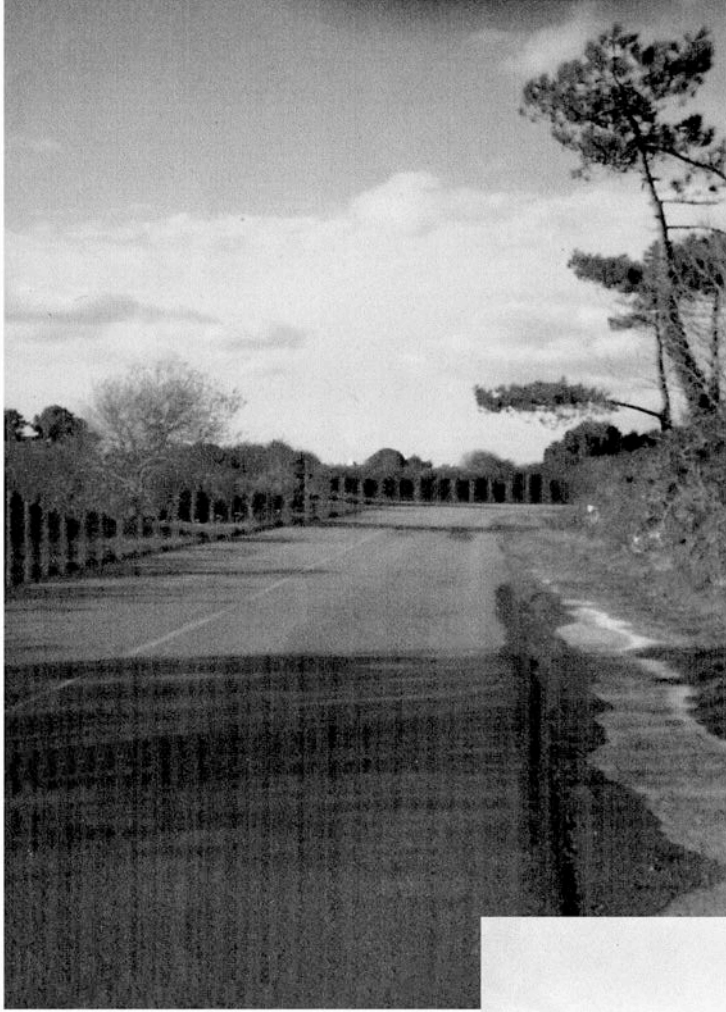
Ecole publique de Pluguffan

Chaque fois que je passe devant cette maison, je pense à mon père que l'institutrice Mme Marguerite Diquélou-Le Bars a caché dans les combles.



Plouhinec.

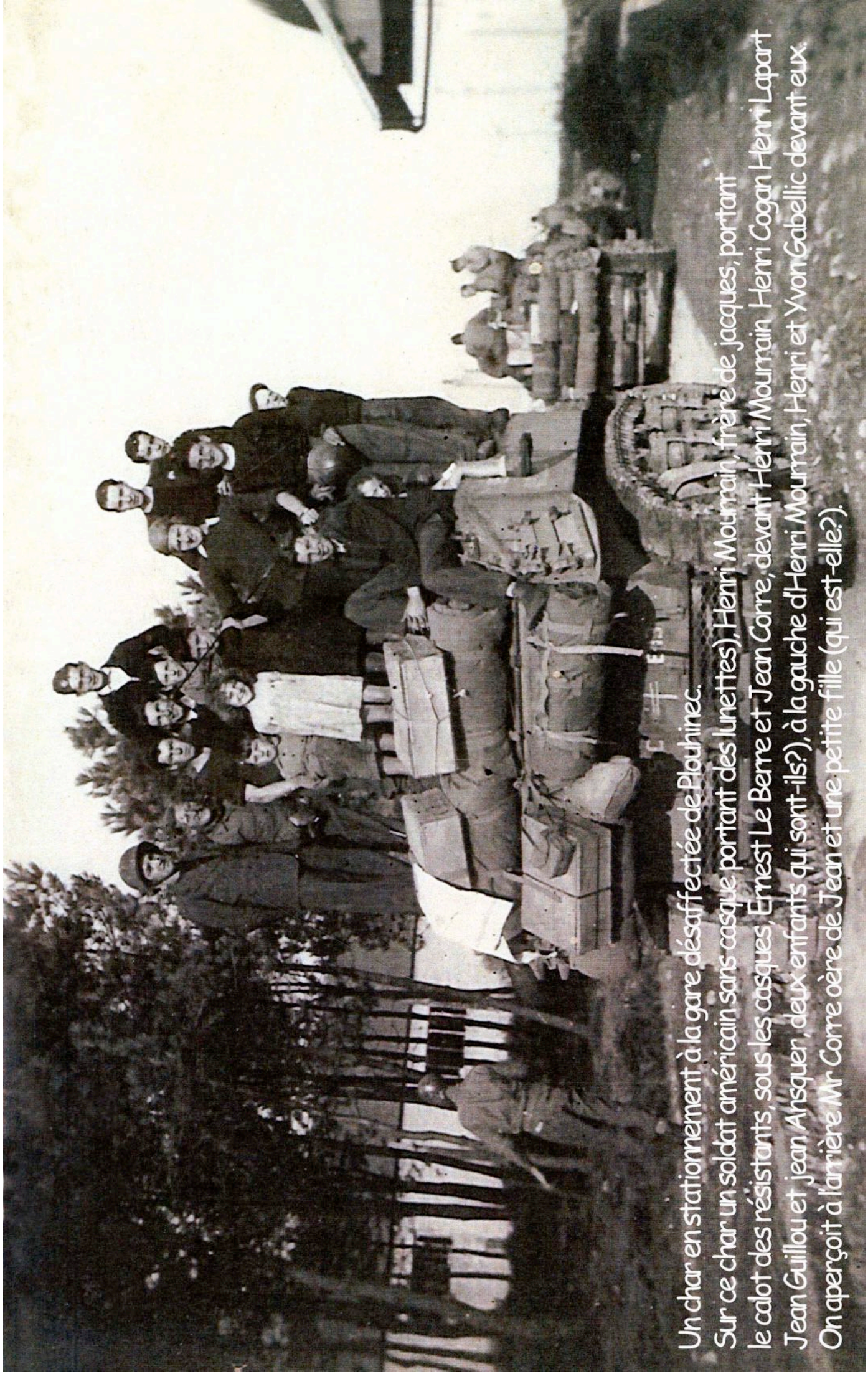
Petite maison isolée appartenant à une des soeurs de mon père. Il y a vécu caché, ne sortant que la nuit.



Route de Kerdréal,
très sinueuse à l'époque
où j'ai rencontré les américains
pour la première fois.
Ils s'étaient égarés en
cherchant la route d'Audierne.



Mur de l'école que mon père,
ayant les allemands aux trousses,
a escaladé en un seul élan.



Un char en stationnement à la gare désaffectée de Plouhinec.

Sur ce char un soldat américain sans casque portant des lunettes), Henri Mourrain, frère de Jacques, portant le calot des résistants, sous les casques, Ernest Le Berre et Jean Corre, devant Henri Mourrain Henri Cogan Henri Lapart Jean Guillou et Jean Ahsquer, deux enfants qui sont-ils?, à la gauche d'Henri Mourrain, Henri et Yvon Gabellic devant eux. On aperçoit à l'arrière Mr Corre père de Jean et une petite fille (qui est-elle?).



De mon poste d'observation, je voyais la rue nationale de Quimper.

Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au rythme
des saisons,

Mais un seul mot : liberté a suffi à réveiller les vieilles
colères.

Et des millions de Français se préparent dans l'ombre
à la besogne que l'aube proche leur imposera.

Car ces cœurs qui haïssaient la guerre battaient pour
la liberté au rythme même des saisons et des marées,
du jour et de la nuit.

Robert Desnos.

Souvenirs de Madame Jeanne LE BORGNE épouse TRIVIDIC écrits en 1975

Yvonne veut que j'écrive mes souvenirs de la Résistance... mais, mes souvenirs à moi ne suivent pas l'ordre chronologique... ils surgissent ... 1943 avant 1942 ...

Mais à chaque souvenir, j'éprouve comme un pincement au cœur.

Pourquoi ? Epruverais-je un certain regret de cette époque ? Non, c'est sans doute parce que j'étais 30 ans plus jeune !

Ces quelques années ont été si remplies, si fertiles en événements dont j'avais l'impression d'être, avec mes contemporains, animatrice ! maintenant, en retraite, je n'ai plus qu'à regarder et supporter.

Peut-être, le temps passant, nous rappelons-nous surtout les situations cocasses (car il y en a eu !) et oublions-nous les moments où nous avons tremblé, les nuits d'insomnies passées à guetter les pas des sentinelles allemandes faisant la ronde dans le bourg, les soirées longues et silencieuses, où nous attendions, bien après le couvre-feu, un Papa qui déjà à cette époque, oubliait l'heure de rentrer.

Combien de nuits ai-je passées, le suivant mentalement, pas à pas, dans sa distribution de tracts ou d'Humanité clandestins, glissés sous les portes des maisons du bourg et des principaux villages ou collant des affiches aux endroits les plus en vue au nez et à la barbe des allemands... quand l'heure prévue pour le retour était passée.

Mais non, il a passé à travers toutes les embûches et a vu, comme moi les heures inoubliables de la Libération. Et ce sont ces moments si pénibles que je regretterais ?

Nous étions 3 femmes, 3 générations, et 1 homme dans la vieille école centenaire. Marraine¹, moi et Yvonne, gros bébé de 2 ans ½ en 1939, riieuse, très riieuse à cette époque, bruyante et vivante comme peut l'être un enfant bien portant et qui n'a pas de soucis... et pourtant, quand à Noël 39, elle reçut en cadeau un baigneur portant un magnifique costume de sportif (pantalon de golf et casquette à carreaux), elle s'écria : « un garçon dans mon lit ? ah non ! il faudra qu'il parte à la guerre ! ... » et il fallut déshabiller la poupée pour lui mettre une vieille robe.

Il ne faut pas croire que j'ai toujours été d'accord avec Papa. Je lui ai plusieurs fois reproché de mettre sa vie et la notre en danger. Et pourtant, quand il s'agissait d'aider, de nourrir, de cacher, de se taire (quels autres verbes pourrais-je trouver, convenant à notre Résistance à nous ?), de regarder, d'écouter, de supporter, de faire parler, d'insinuer ... nous étions là.

10 juin 1940.

A midi la radio nous annonce que les troupes allemandes sont contenues au delà de Rennes. Marraine et moi décidons de descendre à Audierne, comme tous les jeudis, avec Yvonne.

Dans le bourg, stupeur ! les premiers allemands en side-car nous dépassent et s'arrêtent au croisement de Pont-Croix. Quelques "ivrognes" se précipitent pour leur serrer la main. Nous revenons à la maison.

Plus tard, ne pouvant plus y tenir toutes les deux dans la maison d'école, nous décidons de descendre quand même à Audierne, histoire de "prendre la température".

En route, nous rencontrons des fugitifs se sauvant de l'ancienne usine de Poulgoazec (devenue depuis centre d'apprentissage) et où est parquée la 5^{ème} colonne. Devant l'arrivée inattendue des allemands, le gardien ouvre les portes. Quelques internés se sauvent, d'autres au contraire s'avancent tout heureux à la rencontre des allemands.

Parmi les fugitifs, un Monsieur LEVITAN, qui proposera une énorme quantité de billets pour qu'on le cache.

Je ne sais ce que ces gens sont devenus.

¹ J'appelais ma grand-mère « Marraine »

Et la vie continue ! il faut être rentrés pour 20h, pas de lumières.

Les allemands occupent l'école des garçons, donc les effectifs sont disséminés : les uns dans le grenier chez Jeanne DONNART, d'autres chez Mme SINOU en face de l'école des filles, d'autre enfin dans la pièce du bas, à l'école des filles. La cour de récréation sera le vieux cimetière. Cela durera jusqu'en janvier 1941.

En Janvier 1941, les allemands partent et on s'est cru débarrassé d'eux. Quelques mois plus tard, ils occupent la maison de Mme STEPHAN, sur la place, et l'ancienne usine à la gare pour les chevaux et le matériel.

Nous habitons l'école des filles, près du calvaire. La porte de la maison reste ouverte. Les jeunes savent que tout au bout du couloir qui longe le 1^{er} étage de la maison, il y a une chambre baptisée « chambre Le Rose¹ » où un lit² est constamment à la disposition de ceux, qui, de passage, n'ont pas d'autre abri, ou de ceux qui, chargés de mission, doivent faire étape à Plouhinec, avant d'être dirigés vers Douarnenez ou Quimper.

Nous avons longtemps parlé, Marraine et moi, de ces samedis soirs devenus légendaires. C'est surtout le samedi soir que nous avons des visites. Quelquefois les clandestins arrivent par le car ; d'autres fois, bien plus tard, à bicyclette.

C'est le jour du pot-au-feu. Sur la cuisinière alimentée au bois, (arbres sciés par Papa, et cassés par marraine et moi) la marmite bout... bout.

Un gros morceau de bœuf, un bon morceau de salé et des légumes... ça sent bon.

Au moment de se mettre à table, 1, 2 ou même 3 convives s'annoncent; avec Papa, ils s'installent devant les 4 couverts déjà dressés sur la table, et tout en parlant tracts, armes, sabotages, organisation ... on mange, on mange. Nous, les femmes, on regarde, on écoute. Le repas terminé, où bien Papa les conduit chez tonton Yann³ ou à Lambabu⁴, ou ... tout simplement quand on est surs que plus personne d'autre ne viendra plus, dans la chambre Le Rose. Et nous, les femmes, nous nous mettons à table. S'il reste quelques miettes de bœuf ou de lard, nous nous régaloons, autrement, il nous reste quand même du bouillon et des légumes. Demain, on aura un autre morceau de lard qui remplacera le beurre sur le pain durant la semaine à venir.

Un jour, quel jour ? il me semble que c'est tout au début de la Résistance... un visiteur s'installe comme d'autres... Mais, il parle bas, vérifie lui-même toutes les issues de la maison (et il y en a !), a déjà ce regard de bête traquée que je reverrai ensuite dans les yeux de plusieurs gars. Au moment de s'asseoir pour manger, il pose près de son assiette, telle une tartine de pain, à portée de la main... un revolver. Yvonne regarde cet objet avec curiosité, rode tout autour de la table et voudrait bien s'en saisir. Au moment du coucher, il arme ce revolver avant de le poser sur l'oreiller, à coté de lui. Les autres, plus tard, seront aussi armés. Eux aussi, auront toujours une arme à portée de la main.

¹ Mme Le Rose est le nom de la mère de Mme FERMONT, Directrice de l'école jusqu'en 1935.

² En 2005, ce lit existe toujours

³ Tonton Yann : frère de mon père , boulanger à Gwenvez.

⁴ Lambabu où il y avait un petit maquis.

20 septembre 1943. Anniversaire de la bataille de Valmy.

Premier sabotage.

Il s'est préparé en grand secret, Papa, Tonton Yann, Mr ROUSSEL.

Pourquoi couper les fils téléphoniques ?

D'abord pour embêter les frigolins : le temps de chercher, de trouver les coupures, de les réparer, ça les tiendra en haleine et puis il n'est pas mauvais qu'ils sachent que la Résistance est partout, même dans ce petit patelin perdu qu'est Plouhinec.

Tout est préparé : un très long bâton auquel est attaché une faucille.

On attend la nuit noire et chacun de son côté va à son travail ; Papa sur la route de Poulhan, Tonton Yann sur la route de Mesperleuc.

Peu de temps après, Papa est de retour ; il s'agit de faire disparaître maintenant tout ce qui pourrait laisser planer un soupçon. Le bâton est cassé. Tonton Yann, qui était dans les transmissions en 1939 gagna la palme : son travail a été reconnu parfait : « c'est du travail de spécialiste » dira un Fritz. En effet, il a coupé seulement un fil et camouflé la section avec de la gutta. Il a fallu aux allemands plusieurs heures avant de trouver l'endroit du sabotage.

Le lendemain, du sabotage, en revenant de Plozévet, Papa voit dans un chemin un morceau de fil qui n'a pas été camouflé. Il descend de bicyclette et après avoir bien vérifié qu'il n'y a personne à l'horizon, s'en va dissimuler ce brouillon de fil sous l'ajonc dans un champ. En sortant du champ, il voit une patrouille allemande venant vers lui. Alors, ostensiblement, il boutonne sa braguette, fait mine de rattacher ses bretelles et enfourche son vélo. Les allemands le regardent en passant et c'est tout.

A la suite de sabotage, les allemands exigent que les hommes montent la garde sur la route toute les nuits. Du pont d'Audierne à Plozévet, de 100m en 100 m un homme fait les 100 pas du coucher au lever du soleil. Un homme « surveillant » fera l'aller-retour à bicyclette toute la nuit pour vérifier la présence de sentinelles. Ce chef surveillant, ô ironie, c'est Papa.

Un nuit Papa se fera interpeller par Mr LE GALL, instituteur, à Locqueran, qui lui remet un billet pour la Résistance.

Grand étonnement de Papa !

Quelques jours plus tard, à mon réveil, quand j'ouvre les volets de la cuisine, je vois un bourg en effervescence : toutes les femmes sont sur les seuils de portes et, sur la grand'route, je vois passer 4 ou 5 officiers allemands à longue redingote. Que se passe-t-il ?

Mme PRIOL m'interpelle de l'autre côté du vieux cimetière.

« - Il est parti aussi ?

- Qui ?

Mme GUILLOU, autre voisine, s'en mêle. Elle s'approche de l'école.

- Où est Mr TRIVIDIC ?

- Dans son lit.

- Oh ! allez vite lui dire de se cacher. Ils ramassent tous les hommes. »

Je bondis dans la chambre et pendant que Papa s'habille en vitesse et descend dans le jardin pour, au besoin, se dissimuler dans les choux-vache⁵ je vais dans la rue pour connaître le fin mot de l'histoire.

Depuis hier au soir des patrouilles allemandes sillonnent le bourg, pilotées d'ailleurs pas des français. Elles entrent dans les maisons, ramassent tous les hommes qu'elles parquent dans la vieille usine à la gare⁶. toutes les maisons ont été fouillées, tous les hommes sont partis. Toute la population a passé une nuit blanche. Tous... sauf nous.

⁵ destinés à l'alimentation animale (donc hauts sur pieds).

⁶ une gare a existé à Plouhinec. Elle a cessé de fonctionner en ?. Le nom est resté au quartier. Il y avait une usine dans ce quartier.

Personne n'a frappé à notre porte et nous avons tous dormi du sommeil des innocents. Heureusement, car Papa aurait peut-être tenté de se sauver, ce qui aurait causé du vilain. Il est resté caché toute la journée dans la maison.

Les hommes ont tous été relâchés dans la journée, sauf 2 : le maire Guillou qui sera emmené à Compiègne et un facteur sur lequel on avait trouvé des lettres adressées à quelques jeunes filles par des soldats allemands qui avaient quitté Plouhinec. Ce dernier a été déporté et n'est pas revenu. L'instituteur de l'école privée non plus n'avait pas été pris et vers 8h il est venu lui-même sur la route voir ce qui se passait ; mal lui en a pris, car justement les officiers allemands passaient ; un mot, un signe et le pauvre instituteur s'est retrouvé avec les autres sans avoir eu le temps de dire ouf.

Septembre 1943. Premier vol des tickets d'alimentation.

Ils sont utiles pour la Résistance ces tickets ! ils permettent de nourrir les gars du maquis qui, évidemment, ne peuvent pas toucher leurs cartes. Aussi, partout, au moment de la remise en mairie de ces tickets trimestriels, les « vols » se font de plus en plus nombreux.

A Plouhinec il y en aura 2. Le premier en Septembre 1943, le second, resté vivant dans toutes les mémoires de ceux qui l'ont vécu, en Décembre de la même année.

C'est Chaquèze (Jacques) qui est de service de garde devant la mairie¹.

Il a fallu mettre Mr Minou² dans la confiance car sa chienne en liberté aurait pu donner l'éveil.

C'est naturellement Papa qui, après avoir cassé un carreau de la fenêtre de la mairie donnant sur la cour de l'école, entre dans la mairie, fait main basse sur tous les tickets et aussi sur le cachet (très utile pour fabriquer des fausses cartes d'identité) et avant de sortir pose sur un buvard un chausson à moi qui y laisse une trace du 39.

« Travail d'habituez » diront les gendarmes qui cherchent un homme de petite taille chaussant du 39.

Enquête ...

Il faut entendre évidemment l'homme qui était de garde devant la mairie. Mais Chaquèze est parti à la 1ere heure à Beuzec où il inaugure une nouvelle place d'ouvrier agricole. Papa le sait mais se garde bien de le dire. Chaquèze n'est pas chez lui ! personne ne sait où il est ! ... or, il est petit ! Quand enfin la gendarmerie le retrouvera, le pauvre, il se débattrra comme un beau diable pour se défendre. D'ailleurs au bout de quelques minutes d'interrogatoire, les gendarmes se rendent compte que Chaquèze est incapable d'avoir monté cette histoire. Comme témoin, il n'a rien vu... rien entendu et c'est vrai.

Mr Minou aussi sera interrogé car sa chienne n'a pas aboyé ; il prétendra qu'elle était en chaleur et qu'il a dû l'enfermer pour avoir une nuit tranquille.

Notes :

1/ C'est pour ce motif que Mr MINOU a été « embarqué » dans la Résistance. Il fallait lui demander d'enfermer sa chienne et lui en donner les raisons. A la suite de quoi il a voulu faire partie de l'équipe.

2/ c'est au cours du travail de « contrôleur » que faisait Papa (de Plozévet à Audierne) cette nuit là que Chaquèze lui a dit qu'il devait aller à Beuzec dès l'aube.

3/ Un fameux alibi que les allemands ont fourni à Papa. Personne n'aura l'idée de le soupçonner, lui qui faisait Plozévet-Audierne à bicyclette.

¹ la mairie était la poste actuelle.

² Mr MINOU, directeur d'école, habitait donc à coté de la mairie.

Décembre 1943. 2^e vol de tickets.

Vol très important.

Il s'agit de feuilles semestrielles et Plouhinec est une grosse commune ; toutes les brigades de gendarmerie savent que le vol est inévitable. Et comme les communes environnantes ont déjà été visitées, les gendarmes de Pont-Croix sont sur le pied de guerre et ne quittent pas le bourg de Plouhinec.

Pour plus de sûreté encore, le sac de tickets est enfermé dans une malle fermant à clé, le tout déposé chez le secrétaire de mairie Yvon Rogel, en face de la mairie.

C'est le soir, la nuit tombe tôt en Décembre. Que faire des longues soirées avec coupure de lumière et feu rare ? Les hommes se retrouvent dehors pour bavarder dans l'obscurité. C'est ce qui se produit à Trébeuzec ce soir-là. La discussion a-t-elle dégénéré en dispute ? C'est possible... en tout cas, une personne arrive au bourg essoufflée et, interpellant les gendarmes : « On se tue à Trébeuzec, venez vite. »

N'écouter que leur courage, nos pandores enfourchent leurs vélos et, comme un seul homme, débarquent à Trébeuzec où effectivement de fortes voix s'élèvent. L'un des gendarmes braque sa lampe électrique en plein visage d'un des bavards, H T , solide gaillard, grand et fort, qui, mécontent d'un tel sans-gêne, se précipite tête en avant sur le porteur de lampe et l'envoie rouler, d'un coup de boule, au beau milieu de la chaussée. Il s'ensuit une mêlée générale jusqu'à ce qu'un nouvel arrivant cycliste, reconnaissant un uniforme ne s'écrie : « ah ! vous êtes là ? pendant qu'on vole les tickets au bourg, vous vous occupez d'ivrognes ! ».

Du coup la bataille cesse et nos agents se souvenant du pourquoi de leur présence à Plouhinec reprennent leur vélo pour revenir au bourg.

En route, ils arrêtent tous les passants et les fouillent. L'un deux est pris en possession d'un marteau de couvreur. Il donnera une explication plausible : son père a travaillé toute la semaine passée à Lambabu, il change de chantier demain, mais s'est aperçu qu'il lui manquait son marteau. Le fils est allé récupérer l'outil et rentre chez lui. Heureusement l'explication donnée par Jean Simon satisfait les gendarmes qui laissent toute la troupe filer sans autre poursuite. Le compagnon de Jean Simon portait un revolver.

Pendant ce temps, au bourg, que se passe-t-il ?

Madame Rogel aidée de Catherine la muette, la voisine, essaie de faire manger Yves, le garçon du secrétaire de mairie qui, comme beaucoup de bambins, exige des histoires pour avaler sa soupe. Souvent Marcel Guillou, le voisin, se met un fichu sur le visage pour jouer au terroriste. C'est ce qui semble arriver ce soir là et tandis que le « terroriste » s'approche de la table, accueilli par les éclats de rire de Catherine qui va même jusqu'à lui caresser les mains gantées, deux autres gaillards masqués aussi, s'approchent de la malle. Mais les démonstrations de Catherine deviennent dangereuses ; aussi l'homme sort un revolver et intime aux 3 figurants de se tenir tranquilles et de se taire. Les autres gaillards ont déjà fait sauter le couvercle de la malle et pris le sac de tickets. Dehors, ils jettent leur sac par dessus le mur du jardin et leur forfait accompli, prennent leurs vélos et se dirigent tranquillement vers Audierne. Il faudra quelques minutes à Yvonne Rogel pour réaliser ce qui s'est passé et avant qu'elle ait donné l'alerte, les gendarmes sont déjà là et l'interrogent. Mais les tickets sont déjà camouflés car Tonton Yann était à l'affût de l'autre côté du mur. Il a immédiatement chargé le sac sur son dos et à travers champs, malgré l'obscurité complète, il est arrivé chez lui où le tas de fagots ouvert attend son butin. Vite, vite, les fagots sont remis à leur place et, toujours courant, il arrivera au bourg voir les joueurs de cartes, chez Jeanne Plomb, avant l'arrivée des gendarmes.

Et Papa ? il est descendu à Audierne avec nous mais il est remonté avant nous, à bicyclette, de façon à être chez Jeanne Plomb pendant le vol...

Chez Yvonne Rogel, les gendarmes posent pas mal de questions, se font raconter le scénario dix fois au moins.

«- Mais, demande l'un d'eux, comment ont-ils réussi à ouvrir la malle ?

- Oh, répond Yvonne Rogel, ils avaient un marteau de couvreur et ils ont vite fait de faire sauter le cadenas !

- Un marteau de couvreur ? Malédiction ! nous avons eu le gars entre les mains ! »

Comment le retrouver ? Jean Simon leur avait évidemment donné un faux nom. Chez Jeanne Plomb, ils sont tous là, les Résistants de Plouhinec, regardant Yvon Rogel faire sa partie de cartes.

Les gendarmes entrent :

« - Vous êtes bien tranquille, Mr Rogel. On a volé les tickets... On a volé les tickets... On a volé les tickets... ! (de plus en plus fort)

Yvon Rogel continue sa partie, imperturbable...

« - Atout, re-atout et 10 de der » et, se tournant vers les gendarmes, enfin :

« - Ah, on a volé les tickets ? ». Ce calme, ce manque de réaction, feront que longtemps Yvon Rogel sera le suspect N°1.

Même plus tard quand les gendarmes connaîtront les responsables de ce vol, ils auront peine à croire qu'il n'y était pour rien.

Les tickets resteront camouflés pendant plusieurs jours puis remontés à l'école des filles, mis dans des caisses, des valises, et un matin, Tante Tudine et moi allons les porter au car.

Mr Ansquer, propriétaire et conducteur, prévenu évidemment, accepta le risque. Les paquets portent une fausse adresse. Quelqu'un¹ les prendra en charge à l'arrêt du car Rue de Douarnenez à Quimper, en présence du convoyeur, Papa.

Tout s'est bien passé, encore une fois.

Une page est tournée.

Mais Quimper était pressé d'avoir les tickets et avant qu'on ait eu le temps de préparer l'expédition, Yves LE MEUR arrive un jour à la maison chercher une avance...

Papa va lui en chercher plein sa petite mallette et pour éviter les mauvaises rencontres, va le conduire au car le lendemain matin. Mais le car a du retard, beaucoup de retard le jour est déjà levé et avec lui les travailleurs matinaux, quand Papa se défait enfin de son visiteur encombrant.

Quand le chef de brigade de Pont-Croix vient à Plouhinec quelques heures plus tard pour son enquête routinière, un de ces travailleurs matinaux lui susurre hypocritement : « - Vous devriez aller voir du côté d'Albert Trividic car un de mes compagnons l'a vu au car ce matin avec un gars qui a essayé de l'enrôler dans la Résistance. J'ai idée que vous ne perdriez pas votre temps. »

Le chef de brigade LE LIEVRE, plus malin que son indicateur, ne dit rien mais ne fait rien non plus.

Il va voir son collègue ANTOINE d'Audierne et tous deux décident d'avoir un entretien avec Papa.

Rendez-vous est pris.

Mais Papa craint un guet-apens, aussi y envoie t-il tonton Yann qui, lui, ne risque pas de livrer des « secrets » car il ne connaît pas de les filières.

¹ il s'agissait de Jean MOREAU, de Pouldavid, plus tard fusillé sur le front de Normandie.

Conséquence : quand la Résistance projettera un « coup » dans le coin, elle prévendra ANTOINE ou LE LIEVRE. Selon le lieu les chefs de brigade enverront leur hommes en mission dans des directions opposées.

D'accord avec les chefs de brigade et le commis de perception Mr Briec, un coup est préparé : il s'agit de dévaliser les employés de perception quand ils iront en mission dans le cap, porteurs de fortes sommes pour les pensionnés. On attend le mot de Mr Briec.

Mais M... est pressé et décide avec 3 ou 4 jeunes de mener l'attaque sans attendre l'avis de Mr Briec ni l'ordre des chefs.

Résultat : au lieu du million escompté on se contentera de 60 000 F qui ce jour là faisaient toute la caisse.

Pour s'habiller les maquisards ont pris l'habitude de rançonner les collaborateurs. Pour fumer ils pillent les dépôts de tabac. Malheureusement il y aura des abus. Tout ce qui est ainsi saisi devait être dirigé vers le maquis mais hélas, certains participants se servent d'abord ne manquant pas ainsi d'attirer l'attention de quelques personnes.

Certains hommes (ou femmes) n'hésitent d'ailleurs pas à usurper le titre de terroristes (des réels cette fois) et la tête recouverte de fichus vont de ferme en ferme, se faisant remettre de l'argent sous menaces. Comme ils volent n'importe qui, on ne tarde pas à se rendre compte que ce sont de vrais bandits. A Plouhinec, une bande ne tardera pas à tomber entre les mains des gendarmes alertés par la Résistance.

Beaucoup de commerçants préfèrent réserver leur marchandises pour les allemands.

En 1940, chez, je me suis entendu dire : « - dites, Mme Trividic, vous n'habitez pas loin, vous pouvez revenir. » et je suis sortie évidemment. Elle ne voulait pas que je voie le prix demandé pour la marchandise. Ces commerçants se croyaient malins de vendre à l'occupant une marchandise majorée. C'est ainsi que dès 1940 nous avons été privés de tout : tissus, chaussures, laine ... tout était parti en Allemagne. Mais de la faute à qui ?

Une autre commerçante au contraire, a, en 1940, camouflé toute sa marchandise. Pour les boches, il n'y avait rien, mais les français, de temps en temps, pouvaient se procurer quelque chose : au prix fort évidemment, mais bien contents d'être servis.

On punit donc les collaborateurs qui réservent toutes leurs marchandises aux Allemands. On punit aussi les collaborateurs qui sont par trop favorable à l'uniforme. À Plouhinec, il y aura ainsi deux expéditions punitives pour "collaboration horizontale".

La première, c'est X. Un soir, la maison est cernée par les Résistants. Un officier allemand présent dans la pièce est désarmé (cela fera un revolver et des munitions pour la Résistance). X. est rasée. ("Tousée" comme l'on dit). Ensuite les Résistants se retirent sans histoire.

Quand l'officier, désarmé, pourra donner l'alerte, les maquisards se seront dispersés. La maison était très isolée.

La deuxième expédition offre bien plus de risques ; Papa est contre cette pratique et de plus cette expédition située en plein bourg peut mal tourner. Pourquoi risquer la vie de jeunes pour une telle affaire ? Bref... Il n'y a pas eu d'ennuis. L'allemand présent a bien été désarmé mais il a pu se dégager assez vite et l'alerte a été donnée rapidement : cela aurait pu faire du vilain.

Mais ni les X ni les Y ne se sont vengés; ils auraient pu dénoncer des Résistants : ils ne l'ont pas fait.

Troisième expédition punitive. Il s'agit d'un certain qui lui, a pour mission de rechercher les Résistants pour les dénoncer à la Gestapo.

Il leur servait d'ailleurs de guide lors de la rafle de juillet 1944 à Lombabu.

Un certain jour, il se voit accosté par 2 gars qu'il ne connaît pas qui lui parle de bois. On va boire un coup tranquillement : le rhum du condamné.

On lui offre une cigarette puis quand rhum et cigarettes ont disparu un coup de feu claque. M s'abat. Les deux exécutants sortent tranquillement, enfourchent leur vélo et sans se presser descendent sur Audierno. On ne les retrouvera pas.

Juillet 1940

On a reçu l'ordre d'aller porter des draps à la mairie - 2 draps par ménage. Ces ordres sont nouveaux et j'obéis. J'ai bien regretté de l'avoir fait, c'est d'ailleurs la seule fois que j'obtempérai à un tel ordre.

Juin 1944

On aura encore un nouvel ordre : porter tous les postes de radio à la Kommandantur. Cette fois je n'obéis pas et je serai la seule du bourg à pouvoir suivre les émissions annonçant le débarquement allié, les avancées, les replis et, à 3 heures toutes les nuits nous écoutons en toute sécurité la BBC.

Juillet 1944

C'est le tour des machines à coudre. Tad Coz vient nous prévenir et la machine est transportée dans le fond du jardin où, dissimulée sous des branchages, elle attendra des jours meilleurs.

Et puis viendront les heures plus sombres de 1944.

Le samedi (vers le 20 - 24 avril 1944) nous sommes intrigués en ouvrant les volets de la salle de voir un "homme" sur la route de Poulhan; allant et venant le long du mur de l'école.

En allant prendre mon journal, j'apprends que ce monsieur se trouvait au bureau de tabac pendant que M. Kérourédan marquait le nom des abonnés sur les journaux (le Télégramme) et que devant le nom "Trividic" il avait fait la remarque : "Ah, le professeur ? "

Plus tard, c'est Yvon Moal de Kerglogay qui vient nous dire que pendant toute la matinée il y a une "sentinelle" devant sa maison.

Bientôt tous les Résistants sont alertés : il faut partir.

Comme les copains, Papa ira à Confort chez le boulanger Le Goff. Mais, à juste titre, il juge cette planque trop dangereuse, trop fréquentée, trop près de la grande route, trop près de l'agglomération. Il demande donc à tous de se disperser.

Le lendemain il revient à la maison, je lui prépare une mallette et, à bicyclette, il prend la route de Quimper où Tonton Jean GOYAT va l'héberger sous le nom de Yves Cosquer, pendant quelques jours.

Puis quand cette alerte paraîtra oubliée, il prendra le chemin de Nantes où Marguerite Cheval lui accordera le gîte et le couvert jusqu'au débarquement¹.

Un soir, le frère de Jacques Sinou entre à la maison et après avoir vérifié que personne ne l'a vu, m'enferme avec lui dans la pièce du bas. Avec mystère, chuchotant à mon oreille, il m'annonce... que Papa est à Nantes... Il l'y a rencontré ! Pauvre Papa qui croyait être à l'abri de tout oeil indiscret !

Mais ce jeune gars a su garder sa langue.

¹ ma mère n'a pas eu connaissance ou a oublié l'épisode de Petré (voir le témoignage de François Trividic)

Après le départ de Papa, il a fallu rechercher et brûler tous les papiers compromettants. Même notre photo de mariage a été descendue à Gwenvez chez Tad Coz et Mamm Goz. Avant de quitter Quimper, Papa aura su que ses craintes étaient justifiées. Les Allemands ont trouvé le repaire de Confort. Qu'est-il arrivé ? Sans doute les imprudences de quelques-uns ont-elles ouvert les yeux de certains.

La semaine qui a précédé ce fameux samedi, un jeune gars se présentait chez Raymond, le garde champêtre, lui demandant la filière pour se rendre en Angleterre. Réponse de Raymond : « Moi je ne sais pas, mais pas du tout... Mais, allez voir Minou, lui, je crois, doit faire partie de la Résistance, il doit pouvoir vous donner la filière ».

Évidemment, quand Minou a su cela, il a été furieux et Papa, prévenu, est allé trouver Raymond, lui a prouvé que ce gars travaillait pour la Gestapo et que ma foi, s'il y avait du vilain, c'est lui, Raymond qui paierait les pots cassés, la Résistance ne badinant pas avec les mouchards.

Le lendemain Raymond va à Quimper et malgré ses efforts, partout où il va, il se trouve nez à nez avec ce même gars. Épouvanté, sans même terminer ses courses, il revient à Plouhinec où, bredouillant, il raconte son histoire à Papa qui lui dit : « une seule chose à faire : disparaître ! D'un côté comme de l'autre tu es cuit ; fuis et fais le mort. Après tout, tu as bien cherché ces embêtements. »

Et le pauvre Raymond a pris le maquis et ne reparaitra qu'après la libération.

Kerourédan le forgeron qui, lui aussi, faisait partie de la bande n'a pas voulu partir. « Tas de froussards » dit-il aux autres. Mais le dimanche il aura la visite du sergent chef du groupe qui loge chez Madame Stéphan qui lui dira : « Tous les autres sont partis, croyez-moi, faites comme eux. » Sans commentaire mais cela a suffi. Le soir même Kerourédan, avec sa petite mallette, s'en allait.

Le lundi c'est Poulhazan, de la Croix-Donnard qui vient au bourg en demandant à voir les gars de la Résistance.

Comme personne ne veut les lui indiquer il prévient : « Dites-leur que ce soir ou demain il doit y avoir une grande rafle. La Kommandantur est prévenue. Ils attendent des renforts de la Gestapo. » Et lui, sûrement, était aux premières loges pour être renseigné. Mais tous sont déjà loin. Il n'y a que Tonton Yann qui reste sans histoire à la maison.

Et pourtant, quand après le 4 août 1944, le sergent à l'oreille cassée fera des confidences quelque part du côté de la presqu'île de Crozon, ce sera pour regretter de n'avoir pas eu le temps, avant de partir, de mettre le feu à l'école des filles et chez Tonton Yann.

Le sergent qui a prévenu Mr Kerouédan, fait prisonnier à Lorient, pour se défendre, dira aux soldats français qui l'ont fait prisonnier de souhaiter de sa part le bonjour aux deux frères Trividic, Albert et Yann, dirigeants de la Résistance à Plouhinec.

Confort :

Des jeunes ayant fait une course de ravitaillement en camionnette s'arrêtent un soir devant la boulangerie, après le couvre-feu et, sans mettre la voiture à l'abri, entrent souper avec les autres.

Une patrouille passe, voit la camionnette, constate que le moteur est encore chaud, voit un rai de lumière et frappe à la porte. Personne ne répond ; frappe à nouveau, demande qu'on ouvre. Résistants et propriétaires s'enfuient par derrière après avoir blessé un des Allemands qui faisaient le guet dans la cour.

Les gars ont réussi à se sauver mais la maison a été brûlée.

Le boulanger, sous la menace d'extermination d'otages s'est rendu. La femme a été empêchée d'en faire autant par les Résistants et les gens chez qui elle avait trouvé asile.

Un fils, collégien à Douarnenez, a été dénoncé par ... et malgré le dévouement d'une jeune fille qui a fait la route à bicyclette pour essayer de le sauver, il a été pris par les Allemands et déporté avec son père; ils ne sont pas revenus.

Une partie des gars qui se trouvaient chez Le Goff s'est planquée à Lambabu: ils ont creusé une galerie sous le tas de paille, l'entrée dissimulée par des fagots.

Un jour le village est cerné et les fritz conduits par M..... fouillent une à une les maisons suspectes.

Chez Olier, tandis qu'ils s'attardent dans la maison, la jeune fille, Anna, va jusqu'au tas de paille et prévient les gars du danger. Ils se taisent, entendent les Allemands s'approcher ; l'un d'eux même marche sur le fagot qui dissimule l'entrée du repaire ; ils repartent sans avoir rien trouvé.

Six juin 1944.

Tous les matins vers 3h, je mets le poste de radio en marche et ce jour-là j'entends parler de débarquement victorieux. Quelques heures plus tard le communiqué est beaucoup moins enthousiaste si bien que nous nous demandons si oui ou non c'est enfin le secours qui arrive.

Dorénavant, toutes les nuits, nous passons de longues minutes à l'écoute.

Papa revient. Il a fait la route Nantes - Plouhinec à vélo. Maintenant il passera son temps entre l'école et la maison de Tante Anna, voyageant la nuit comme un voleur.

Le soir, à la tombée de la nuit je ferme à grand fracas et à double tour de clef la porte de l'école puis, plus tard, silencieusement je vais ouvrir la porte de la petite classe et la fenêtre donnant sur la citerne où depuis longtemps on a préparé une issue possible en cas de nécessité.

Comme le nom des personnes habitant l'immeuble doit être constamment affiché à la porte, nous possédons 2 listes : l'une pour quand Papa n'est pas là, l'autre pour quand il est là.

Ce n'est que vers la mi-juillet, quand on pense que les Allemands sont trop occupés par l'invasion pour songer à rechercher quelque obscur membre isolé de la Résistance que Papa se décidera à « faire surface » comme lui dira le Dr Lélias de Pont-Croix.

Robert Normand : En février 44, un samedi, Robert Normand rentre de Quimper et raconte à Papa qu'il a été filé. Toute l'après-midi il a senti et vu un "ange gardien" qui ne le quittait pas d'une semelle. Il a réussi adroitement à le semer : il a demandé ostensiblement un billet de car pour Plomodiern, s'est arrangé pour monter le dernier dans le car puis quand le car a démarré il a sauté du véhicule et a couru dans les rues du quartier de la Providence. Puis tout fier et calmement a pris un billet pour Plouhinec.

Conseil de Papa : « Tu l'as semé une fois, tu ne le semeras pas 2. Ne remets plus les pieds à Quimper. »

Pendant quelques semaines Robert suit ce conseil puis petit à petit reparaît à Quimper et Plouhinec.

Un samedi d'avril, un inconnu lui demande de mettre à l'abri 2 gars soi-disant recherchés par la Gestapo. Faisant fi de tous les ordres reçus et qui recommandent de ne jamais écouter qui n'est pas formellement présenté par un membre connu de son propre triumvirat, Robert accepte de les conduire à Plouhinec.

Chemin faisant, du côté de Plonéour-Pouldreuzic, le car sera arrêté par des Allemands, Robert Normand arraché de son siège, battu à coups de pieds, de crosses de fusil, puis fourré dans la voiture allemande, tandis que les 2 soi-disant Résistants retourneront paisiblement à Quimper. Heureusement que l'empressement des Allemands ne leur a pas permis de terminer le voyage sans quoi les logeurs de Plouhinec passaient un mauvais quart d'heure.

Robert sera martyrisé puis fusillé dans les dunes de Penmarc'h en mai 1944. Son cadavre (bouche cousue de fil de fer) sera retrouvé à la libération.

Il avait 25 ans, était marié et père d'un jeune garçon.

Jean Simon né à Audierne, a commencé à faire parler de lui lors du vol de tickets de la mairie de Plouhinec en décembre 43. A Quimper, il a abattu un collaborateur, Calvez, a abattu aussi le commissaire de police Marchand qui pourchassait les patriotes (ce dernier se remettra de ses blessures). C'est lui aussi qui a désarmé un allemand à Plouhinec. Pisté, il a été arrêté en gare de Quimper alors que, sur le point d'être pris, il a essayé de faire usage de son arme -- février 44.

Il a été fusillé à Poul-Guen en Penmarc'h en mai 44. 20 ans.

Manu Brusq n'appartenait à aucun groupe de Résistance. Il travaillait avec Jean Simon ou tout seul. A été pris du côté de Plogonnec-- 21 ans.

Il a été fusillé à Poul Guen. Au moment où le peloton allait faire feu, il a bondi sur l'officier qui commandait l'exécution, lui a arraché sa dague et la lui a enfoncée dans le coeur. L'officier est mort sur le coup. Après quoi Manu Brusq a été crucifié vivant sur un cercueil. (Cet acte aurait été rapporté par l'aumônier assistant à l'exécution).

Le Meur. C'est lui que nous voyons le plus souvent à la maison. Transport de tracts... Tickets d'alimentation... Mots d'ordre....

Il se promène chaussé de bottes allemandes volées à un fritz. Une nuit de Mars 44 il me réveillera en sursaut par le martèlement de ses bottes le long du couloir.

Seigneur ! Quelle angoisse... ! !

Je l'ai revu après la guerre, maigre et vieilli. Il payait sans doute la vie déréglée qu'il dut mener pendant ses années de Résistance.

Jean Burel : Convoyeur. Chargé de transporter tracts et documents de Paris en province. Agent de liaison entre le comité central et les comités de province.

Prévenu que personne ne tenait pas plus de deux mois dans ce travail, il l'accepte néanmoins. Ne se fait pas prendre en travaillant mais au maquis, bêtement, dans un café du côté de Lannion. Fusillé à Serval en juillet 44.

Une fois il s'était payé le luxe de faire sortir ces tracts de la gare en les confiant à un officier allemand en prétextant que c'était du marché noir ! 24 ans.

Alain Goyat : À la sortie de Plozévet, Brélivet et lui sont arrêtés par un contrôle. Comme ils sont jeunes ils sont considérés comme suspects et envoyés à Mesgloaguen, la prison de Quimper. Ils portent de fausses cartes d'identité. Heureusement Août 44 n'est pas loin.

Il risquaient la mort ou la déportation.

1^{er} ou 2 janvier 1944 : Sans raison apparente les Allemands cernent l'hôtel des Dunes un dimanche après-midi. Les jeunes ont l'habitude d'y aller danser. L'un des Allemands tire froidement par une fenêtre. Le fils de M. et Mme Scudeller, couvreur, sera tué. Il avait 22 ans 1/2 et devait être réfractaire au STO. Il y a eu un tué et plusieurs blessés.

Les parachutages :

En septembre 43 tout est prêt. Les FTP doivent avoir des armes qui seront parachutées sur un terrain choisi, plat, uni, entre Kerrest et l'étang de Poulguidou. Tout est prêt; on n'attend que le signal de Londres pour baliser la piste.

Ce signal ne viendra jamais, les FTP ne sont pas bien vus par le Général.

Mais le groupe FFI, lui, en recevra en juillet 44. La veille du jour J., tout le monde, à Plouhinec est intrigué par le passage de bandes d'Audiernais se dirigeant vers Mahalon. Ils ne font d'ailleurs pas mystère de leur déplacement : c'est la répétition générale pour le parachutage du lendemain.

Malgré cette répétition, l'aventure se terminera mal. Un magnifique parachute orange resté accroché

dans un arbre alertera les Allemands qui récupéreront toutes les armes et incendieront la ferme Gloaguen après avoir torturé la femme enceinte de plusieurs mois et abattu le mari. Minou et quelques copains s'étant joints aux Audiernais a récupéré quelques armes qu'il a immédiatement dissimulées dans une cachette préparée. Ce seront les seules miettes restant de ce malheureux parachutage.

À la suite de ce parachutage j'ai eu la visite de Cabillic de Poulgoazec me demandant des fausses cartes d'identité pour lui et quelques-uns de ses copains. J'ai fait l'ignorante disant que je ne savais vraiment pas ce qu'il voulait. Quand il est parti, je suis monté à l'étage chercher les ordres du « patron » qui m'a envoyé à Jean Priol qui justement était chez sa mère en face de l'école. Le soir même Cabillic et ses copains avaient leurs nouveaux papiers : ils ont quand même dû se demander d'où cela leur tombait !

4 août 1944 :

C'est la débandade. Des bruits circulent disant que les Allemands de tel ou tel endroit sont partis. Dans la journée du 4 août de nombreux mouvements de troupes stationnées à Plouhinec laissent prévoir que le départ est imminent.

À Plozévet au moment où Papa passe c'est la joie : une colonne s'est formée, drapeau tricolore en tête quand subitement une colonne allemande surgit et met en batterie au milieu du bourg d'où il prend en enfilade les trois routes (Audiernie - Quimper - Pouldreuzic) c'est la débandade mais trois morts restent sur la route.

Dans l'après-midi, Mourrain, coiffeur à Audiernie, est venu pleurer à la maison : les Allemands avaient dit qu'ils feraient sauter le pont d'Audiernie avant leur départ et il demeure juste en face du pont. Je le revois encore effondré sur le bord du tas de charbon... On discute : les FTP n'ont pas d'armes. Les FFI en ont eu, ils se les ont toutes fait confisquer. Il fallait donner des armes aux FTP si on voulait qu'ils se battent ; sans armes ils ne peuvent rien.

Il s'en est retourné à Audiernie, chaviré.

Les Allemands ne feront pas sauter le pont : comme ils laissent une garnison dans les casemates de Lézongar, ils pensent que ce pont pourra leur être utile, sans doute. Une réunion à l'école des garçons doit décider de l'action à envisager. Papa arrivera très tard à cette réunion et essaiera de combattre une décision prise en son absence : barrer la route au niveau de la gare. Pourquoi le faire puisqu'on ne dispose pas des armes nécessaires à la défense d'un tel barrage ?

Ce barrage sera maintenu et quand les Allemands le franchiront vers 4h du matin, le jeune Le Berre, sorti dans sa cour pour voir comment se passerait l'histoire, sera abattu sans autre forme de procès.

Les Résistants décident d'aller au culot et de faire dire au commandant allemand de se rendre avec ses hommes car Plouhinec est encerclé et pas un Allemand ne quittera le pays vivant. C'est Papa et Grunchec qui sont chargés des pourparlers. Ils viennent donc vers la ferme de M. Claquin (qui remplace le maire) route de Kerdréal, pour qu'il les accompagne à la Kommandantur.

Comme ils arrivent à l'entrée de la cour et que le clair de lune magnifique les incite à vérifier si on ne peut les voir, un ordre bref les cloue sur place : « Halte ! ». Deux Allemands sont devant eux, venus eux aussi trouver le maire afin de réquisitionner les charrettes nécessaires à leur déménagement.

Papa et Grunchec n'ont pas attendu et sans se concerter ont fait demi-tour.

Quand les Boches sortent de la cour Papa a disparu, protégé par l'angle des maisons Le Corre – Kerloc'h, ce qui lui permettra de se cacher dans le jardin des petites vieilles qui jouxte l'école.

Grunchec a pris la direction opposée, le long du mur du presbytère... puis il traverse la route et cherche abri chez M. Ansquer qui a commencé sa journée : il doit charroyer du fumier. Il cache Grunchec dans son tas de fumier.

Ne voyant plus qu'une silhouette, les Allemands pensent que le deuxième homme (Papa) s'est caché

en cours de route. Ils entrent dans la cour du presbytère et lancent des grenades à la ronde : seule victime, le chien du curé. Mais ce répit aura permis à Grunhec d'échapper à leur vue juste le temps de se cacher... J'ai dit où. Et moi, à la maison, j'arpente le couloir me demandant ce qui se passe. J'entends avec terreur les détonations des grenades puis plus rien : calme plat. Quelques minutes plus tard j'entends un bruit dans le jardin. C'est Papa qui « entendant le silence » dit-il, se décide à rentrer : il a franchi un mur de près de 4 mètres de haut (la peur dit-on donne des ailes), traverse la petite cour, ferme à double tour la porte de la maison, monte en courant l'escalier et tout haletant se déshabille en vitesse et se fourre dans le lit. Seulement alors il pousse un grand soupir de soulagement.

Vers 4 heures, marraine et moi assistons au départ des occupants - longue colonne traînante, au pas des chevaux de labour. Où sont les motos, autos, pétaradantes de l'arrivée ? Ils se dirigent vers la presqu'île de Crozon.

La vie s'organise. Audierne est évacué et tous les habitants trouvent refuge dans les environs: Cléden, Confort, Mahalon, Plouhinec...

Toute la famille Mabon est chez nous au bourg. Tous les Résistants sont groupés à l'école des garçons tandis que le PC est à l'école des filles : Colonel Plouhinec, Commandant Marie, Commandant Bourdon et leur chauffeur Coquet.

Les Allemands d'Audierne doivent aussi rejoindre la presqu'île de Crozon. Ils estiment qu'un voyage par mer est moins dangereux et décide d'embarquer au petit port de Lesven.

C'est la section de Pont-Croix qui remarque l'agitation et donne l'alerte.

Le 26 août, quand les Allemands veulent embarquer ils trouvent tous les Résistants de la région cachés aux alentours et prêts à tout pour empêcher l'opération.

Une trentaine d'Allemands tués et 300 faits prisonniers. 15 Résistants tués. Tel sera le bilan. Mais la ferme de Lesven a été brûlée, le patron et la patronne exécutés.

Au retour de ce combat un groupe de jeunes se fait intercepter à la Croix-Rouge par les Allemands de Lézongar qui, à leur tour se dirigeaient vers Beuzec. Exécutés sur-le-champ.

Kerloc'h saute au moment où les détonations crépitent et, quoique blessé au bras, réussit à se sauver dans la nature. Les Boches, peu rassurés préfèrent rentrer dans leur casemates plutôt que de se livrer à une course-poursuite plus ou moins aléatoire. Lardic, laissé pour mort dans le tas sera sauvé, soigné et guéri.

Dans la poche de l'un des morts, le fils commerçant à Audierne on trouve une carte L. V. F (appartenance à la légion antibolchevique). C'est pourquoi son nom ne sera pas inscrit sur le monument aux morts de la Croix-Rouge. Mais quand son père deviendra adjoint au maire il réussira à graver le nom de son fils près des autres noms du monument.

Un petit fait à côté : Alain Cariou, responsable de la Résistance dans l'ouest du Cap, qui combat lui aussi à Lesven, arrive vers midi à Pont-Croix pour demander des renforts. Il trouve le colonel Plouhinec et le commandant Marie bien attablés devant un bon repas. La moutarde lui monte au nez, il tape sur la table et en termes peu académiques sort aux gradés pas mal de vérités. La dernière bouchée leur reste dans la gorge mais au moins ils quittent la table pour « le théâtre des opérations ».

Nuit du 22 au 23 août 1944, 1 heure du matin. Réveil en fanfare.

Ça siffle, ça tonne. On ouvre volets et fenêtres. Tout le bourg est réveillé.

La vue sur la mer est splendide. C'est le fameux combat naval qui se déroule dans la baie, juste en face de Plouhinec. Des balles traçantes dessinent des arcs de cercle lumineux et colorés de bateau à bateau, de bateaux à la côte. De temps en temps des fusées éclairantes illuminent la mer, les bateaux, ou le bourg et les maisons.

Parfois une détonation plus forte indique qu'un obus est tombé non loin du bourg.

Cela dure presque toute la nuit. Comme il est impossible de dormir on bavarde avec Mme Perrin,

notre voisine institutrice, venue nous rejoindre avec son jeune fils Henri.
Nous nous tenons dans l'épaisseur du mur qui sépare les deux parties de la maison.
L'aube montre le résultat de la bataille : un chalutier s'est échoué sur la gamelle, un autre a dérivé vers la plage d'Audierne. Quelques bateaux anglais croisent encore au large.
80 Allemands débarqués à Pors-Poulhan sont faits prisonniers et dirigés vers Plouzévet.

Quelques jours plus tard les Allemands de Lézongar décident une opération éclair pour aller se rendre compte de l'état des prisonniers et blessés à Plouzévet. Comme une traînée de poudre le fait se répand : les boches sont sortis des casemates et montent vers Plouhinec.
La débandade !!! Bien des Résistants de la dernière heure s'enfuient de l'école des garçons.
Les Allemands laissent des sentinelles aux principaux carrefours et poursuivent leur chemin. Papa et Michel Bourdon d'Audierne qui rentrent posément ne sont nullement inquiétés. Mais moi, qui vers le soir veut fermer les volets de la cuisine, suis mise en joue par la sentinelle qui monte la garde au coin de la maison, et dame - je recule. D'ailleurs, je fermerai ces volets sans histoire et au retour de Plouzévet, les occupants reprennent leurs sentinelles et se ramassent dans leur casemates.

Une autre sortie des casemates a lieu un dimanche matin. Au beau milieu de la grand-messe quelqu'un entre dans l'église et crie : « v'là les boches ! ». La nef se vide en un éclair et j'assiste à la course. Le temps pour les commerçants du bourg d'aller prendre leur magot pour aller se cacher dans la nature et cette fois j'assiste au défilé des mallettes vers la route de Poulhan.
Entre-temps je vais dérouter Yvonne Mazo et quelques autres de Lambabu pour leur faire prendre des chemins à travers champs pour éviter la grande route.
Seules à nos fenêtres, Mme Priol, de l'autre côté de la route, et moi, nous scrutons vainement l'horizon.
C'était une fausse alerte et les Allemands ne se montreront pas.
Une heure après, les fuyards, par groupes, reprennent le chemin du bourg, serrant toujours bien fort leurs bourses bien remplies au cours de ces 4 années de marché noir.

Les Allemands dans leur casemates. Les Audiernais dispersés. Le colonel Plouhinec décide, pour en finir, de prendre d'assaut la casemate. Papa refuse : les Résistants sont jeunes et mal ou pas armés, il n'y a qu'à cerner la casemate et sans vivres les Allemands devront bien se rendre.
Heureusement, Brest étant tombé, les Américains acceptent de faire un détour et le 18 septembre ils arrivent avec un certain déploiement de forces et mettent leurs canons en batterie le long de l'ancienne ligne de chemin de fer.
2 russes évadés des camps de prisonniers ont rejoint les rangs de la Résistance française et se trouvent là avec un canon. Ils mettent ce canon en batterie à Stang Yen sur la route de Poulhan. C'est ce canon qui donnera le signal.
A 8 heures le coup part. À l'école nous sommes en état d'alerte car si les Allemands ripostent tous les occupants de l'école doivent courir pour faire évacuer le bourg.
Pas de riposte, heureusement : les canons de la casemate sont prévus pour lutter contre un ennemi venant de la mer et non pas de terre.
Un haut-parleur annonce aux Allemands : « Rendez-vous ! A 13 heures les avions américains vont arriver ».
D'abord tous les quarts d'heure.
Puis à midi et demi : « dans 30 minutes les avions seront là ... dans 10 minutes... dans deux minutes... Les voilà ! »
À ce moment on entend en effet des ronflements d'avion. Les Allemands sortent immédiatement des casemates brandissant des drapeaux blancs . Pour nous la guerre est finie.
Quelles joies ! Quelles fêtes ! Chaque commune organise son défilé, ses chants, ses danses, ses banquets ! Yvonne se rappelle-t-elle le banquet de Pont-Croix avec démonstrations de « terroristes » ? Inoubliables, ses journées attendues pendant quatre interminables années ! !
Qui les a vécues ne pourra jamais les oublier.

La vie de tous les jours.

Un soir d'été, je ne sais trop quelle année, avec Tante Thérèse, tata et les Pouliquen, nous nous sommes retrouvés chez tante Hélène à l'école de Menglenot. Évidemment la nuit est venue quand à pied nous prenons la route du bourg : l'heure du couvre-feu est passée depuis longtemps... Nous prenons toute la largeur de la route et ma foi, sommes plutôt gais quand tout à coup, arrivés à Ty-Frapp, nous décelons derrière nous les phares d'une voiture-patrouille. « Attention ! V'là les boches ! ».

Course aussitôt. Le gros de la troupe, poussant la tante Thérèse petite et ronde, se retrouve dans le champ en face du futur restaurant. Les uns ont sauté, les autres ont roulé, et Tante Thérèse de rouspéter : « mon manteau neuf ! mon manteau neuf ! ». Mais elle est allongée de force et maintenue telle (manteau avec) tandis qu'un « tais-toi » sec la calme enfin.

Raymond et son père, partis de l'autre côté ont eu plus de peine à se camoufler.

La voiture ralentit, ralentit. A-t-elle vu quelqu' ombre suspecte ? Son projecteur fouille les deux côtés de la route puis elle continue son chemin.

Nous attendons d'être certains qu'elle ne reviendra pas avant de sortir de nos cachettes.

Mais le cœur n'y est plus : nous regagnons le bourg en silence et en rasant les bas-côtés.

1940.

On raconte des anecdotes plus ou moins vraies. Incontrôlables . Une amie de Mlle Le Gall conversait chez elle avec quelques amies quand entre... un officier allemand. Elle attend sans broncher et l'allemand, se prenant les pieds dans un tapis, s'étale de tout son long.

« Oh, mon Dieu ! dit-elle, la grande Allemagne par terre ».

Cette réflexion lui vaudra huit jours de prison.

À Brest, à l'octroi, à gauche en descendant, il y avait une marchande de légumes. Un matin que son magasin est plein de monde, entre un groupe d'Allemands. « Encore des haricots verts ! » dit-elle.

Le lendemain, convoquée à la Kommandantur, elle se trouve devant un tas énorme de haricots verts « vous sortirez d'ici quand vous les aurez tous équeutés ! »

La vie de tous les jours.

La vie continue... jour après jour.

Du pain ?

Nos tickets ne sont pas honorés. En zone rurale on est censé se nourrir sur l'habitant : mais gare à vous si vous êtes attrapé à faire du marché noir. Papa nous fournit en blé qu'il va chercher dans les fermes à Pouldreuzic, Mahalon etc.... M. Piriou ou le meunier de Meil Pors nous moule ce blé. Mamm Goz fait la pâte et Jeanne Plomb cuit le pain et voilà comment toutes les semaines arrive sur la table le fameux pain de méteil, véritable roue, régal de tous, même d'Hélène quand elle rentre le jeudi épuisée de ses courses - quête de beurre et oeufs (elle doit nourrir six personnes).

Du bois ?

Papa coupe des arbres qu'il faut ensuite débiter, scier, casser pour alimenter la cuisinière car il n'y a pas de charbon. C'est pourquoi on voit apparaître de nouveaux instruments de travail : des chevalets en X. pour poser les troncs à débiter, 1 harpon que j'arrive à manier (tirer mais pas pousser) comme un vrai bûcheron, une cognée lourde, si lourde mais qui fait du bon travail quand on arrive à bien la guider.

Du savon ?

On ramasse tout ce qu'on peut comme graisse, même l'écume des eaux de vaisselle refroidies. Quand on réussira à avoir de la pâte à savon, on sera sauvé mais c'est presque la fin de la guerre. Quant un commerçant réussissait à avoir pâte à savon ou soude caustique, la nouvelle se répandait comme une traînée de poudre et c'était la ruée de toutes les ménagères vers ce veau d'or.

Le café ?

On le remplace par de l'orge grillé, d'abord dans le four, puis à la poêle jusqu'à ce qu'un inventeur anonyme ait découvert et lancé sur le marché une poêle spéciale munie d'un couvercle avec une lucarne de contrôle. À l'intérieur une palette tourne grâce à un dispositif ressemblant au moulin à café. Mais malgré la palette et la lucarne, maintes fois encore en essayant de donner le dernier « coup de feu », on brûlera plusieurs poêlées de « café ». Ce café-orge auquel on attribuera la responsabilité d'étouffer la mémoire.

En 1943 Papa a échangé le vieux manège de la ferme de ses parents contre du blé. Il y eut une grande journée pour aller chercher ce grain, chaque acheteur devant accompagner la charrette pour répondre de son sac. Les sacs furent cachés sous le plancher des classes de l'école des garçons.

Les souliers, les pneus de bicyclettes - ne sont délivrés que contre des bons que l'on va chercher à la mairie qui les distribue évidemment à qui bon lui semble.

Comme il n'y a plus de bons produits, on cherche des ersatz : orge pour café -- claquette pour souliers. Ah ! Ces claquettes ! Ça faisait du bruit, c'était dur à la marche et ça craquait de partout. Pas de tissu. Heureusement en 1939 j'avais acheté une bonne quantité de coton à tricoter : culottes et chemises ne manqueront pas pour les trois filles. Heureusement aussi Petit François le cousin m'envoie à deux reprises de la toison de moutons que sa mère me fait filer au séminaire. Les filles auront donc gilets, chaussettes et chaussons.

Pour palier au manque de viande, nous prenons l'habitude de tuer régulièrement un cochon (le premier a été tué en 1940). Puis, nous en tuant un autre que j'expédie régulièrement à Tante Marguerite à Paris; ainsi que des oeufs et d'autres denrées que je peux me procurer.

Nous élevons aussi des lapins dans un bâtiment désaffecté de l'école. Il y a des cages partout au rez-de-chaussée ; nous avons ainsi parfois plus de 30 lapins. Pour nourrir tout ce peuple, nous « faisons de l'herbe » le jeudi et le dimanche ou même le soir après la classe. Je deviens experte dans l'art de choisir les plantes qui leur plaisent.

Pas de brosses pour le linge. Nous descendons à la plage et dans les dunes de Mesperleuc, nous trouvons le chiendent de sable dont nous tirons précautionneusement les précieuses racines. Apportées à Plozévet avec le bois d'une vieille brosse à un oncle aveugle de Tante Tudine, elles reviendront sous forme de brosses neuves. Oh, évidemment cela ne vaut pas les brosses du commerce mais c'est tout de même mieux que rien.

Nous ne participons à la vraie guerre que de loin.

Les soirs de pleine lune on entend passer au-dessus de nous des vagues d'avion. Quelques minutes après commence le feu d'artifice. Au-dessus de Brest, fusées éclairantes, balles traçantes transforment le ciel. Le tout ponctué d'explosions. Chaque fois on se demande s'il restera encore 2 pierres debout dans la ville. Quand, en février 42 j'irai à l'enterrement de ma cousine tuée lors d'un bombardement, je serai étonnée de voir le peu de dégâts (relativement !...) causés. À ce moment (février 42) les Anglais voulaient empêcher le départ du « Prince Eugène » en réparation à Brest. Mais malgré les raids et les renseignements de la Résistance, le bateau réparé réussira à prendre la mer.

Une nuit, au cours d'un de ces bombardements des explosions secouent Plouhinec : un avion, en difficulté sans doute, est venu lâcher ses bombes à Ménez Reun sans dommages. Ce sera désormais un but de promenade : aller voir les cinq cavités créées par l'explosion des cinq bombes.

Émotions.

Un jour. Lequel ? À quel moment ? Je ne me rappelle plus... Un petit fait seulement. Nous allions à Douarnenez, à bicyclette, Papa, Yvonne sur le vélo de Papa et moi. Passé Confort, Papa se rappelle subitement qu'il a un paquet de tracts sur lui. Arrêt donc en pleine campagne. On cache les tracts dans un champ et après avoir pris des points de repères, nous allons faire la course à Douarnenez. On reprendra les tracts au retour. Sans histoires.

Un soir, nous étions couchés, on entend frapper de grands coups à la porte. Je vais à la fenêtre pour entendre : « Gendarmerie allemande ». C'était au début de l'occupation et l'idée de cacher Papa ne nous était même pas venue. Papa descend. Nous tremblons tous trois. C'était simplement parce qu'une lumière était visible de la rue. Papa a payé l'amende avec un soupir de soulagement.

Plus tard, en été, sans doute en 1943 ; nous sommes à table à midi ; la radio BBC marche et nous bavardons si bien que personne n'a entendu monter dans l'escalier. La porte s'ouvre et un képi allemand apparaît dans l'embrasure. Stupeur ! Nous nous taisons mais aucun de nous trois n'a idée d'aller éteindre le poste de radio. L'Allemand baragouine, nous ne comprenons rien. Il fait des gestes (celui de tirer...). À la fin il avise le tableau d'Yvonne dans un coin de la salle. Il rit, baragouine encore, prend le tableau et s'en va. On le laisse aller trop content d'en être quittes à si bon compte.

Nous sommes dans la salle, un soir. Tout est clos sauf les volets de la cuisine qui donne sur le calvaire. Tout à coup on entend une détonation proche - puis plus rien. Le lendemain, on verra le trou rond de la balle qui a traversé une des vitres de la fenêtre de la cuisine mais jamais, même au déménagement nous n'avons trouvé la balle.

Pêle-mêle.

Quatre jeunes ont désarmé un soldat à Kerouan en Plouhinec. Les Allemands savent que ce sont des jeunes du coin. Les voisins se taisent. Hélas il se trouvera quelqu'un qui donnera le nom des délinquants. Mais ceux-ci se rendront d'eux-mêmes aux allemands. ils seront arrêtés et déportés. Deux en reviendront mais l'un mourra très rapidement.

François le Dem aussi donnera un coup de pied dans le coude d'un Allemand qui le menace de son revolver. Le revolver valse et pour quand l'Allemand le ramasse, Jacques Le Dem est loin et restera introuvable.

2 grands étouffoirs de biscuits donnés par M. Guézennec de Pont-Croix pour la Résistance me donneront bien du tracas. Pour finir c'est Le Bars qui se charge de déménager les biscuits par petites quantités : il les descend à sa sœur qui vend des sucreries sur la place. C'est Piriou, minotier à Keridreuff qui fournit la farine, Mourrain, charcutier près de la mairie de Pont-Croix le saindoux et Guézennec qui fabrique les biscuits.

C'est en revenant de la plage de Kerdréal, au niveau du calvaire environ, que nous rencontrons les premiers américains. N'ayant pas de chewing-gum pour les enfants, ils offrent à Papa cigarettes et allumettes. Papa qui ne fume jamais, pour faire bien, met une cigarette à la bouche et craque une allumette. Epouvante des Américains : Papa a craqué l'allumette sur le caisson à munitions! !...

Qu'avons-nous perdu ? Ma bicyclette, mon Alcyon, cadeau de mon entrée à l'EN en 1929 (500 F). Papa en revenant de tournée, le six août 1944 s'est vu la lui confisquer par un soldat de l'armée en déroute qui lui a remis en échange un vieux clou qui ne tenait pas debout. Le revolver de mon père qui, bien huilé, précieusement protégé a passé une partie de la guerre enterré dans le garage transformé en buanderie. Jean Simon s'est servi de ce revolver en gare de Quimper quand il est poursuivi par la Gestapo. Mais l'arme s'est enrayée et Simon a été pris .

Quelques années plus tard...

J'ai vu, hier au soir, à la télévision, un film suivi d'un débat débat sur l'Atlantis.

Ce qu'on nous a présenté en 1941 comme une abomination digne de la sauvagerie nazie, vrai crime de guerre : couler des navires marchands et des cargos mixtes est devenu acte d'héroïsme, simple ruse de guerre. Et les félicitations, congratulations mutuelles habituelles à ce genre de projection de pleuvoir sur la tête des officiers allemands (Ex commandant de l'Atlantis devenu Amiral) qui se pavanait glorieusement dans les fauteuils du studio de la télé française : moi, ça me dépasse.

Ce que je pense ? Il y a encore quelques Résistants en vie et qui peuvent raconter ce qu'ils ont vécu. Pourquoi alors ne s'adresse-t-on pas à eux et écoute t-on la voix de ceux qui ont entendu raconter que... Ces jeunes qui remuent les souvenirs de l'Histoire font du bon travail mais il est grand temps de faire parler aussi ceux qui ont été acteurs. Il est vrai que ceux-ci sont trop souvent restés bien modestement dans le rang et n'ont cherché ni la gloire, ni la vanité, après la libération.

Mme Le Borgne, épouse Trividic Jeanne.

Je suis entrée dans la Résistance, au Front National, le 2 janvier 1942, en même temps que mon mari, à la demande de René Le Gouill de Douarnenez. Nous enseignions à Plouhinec (29-S) bien avant la guerre, moi comme directrice de l'école publique des filles, mon mari comme adjoint à l'école publique des garçons.

À partir du 2 janvier 1942, mon école et mon appartement de fonction ont souvent servi de relais et de planque à la Résistance, de cache pour les tracts anti-allemands et pour le revolver (avec 24 balles) de mon père, revolver dont la Résistance a eu besoin plusieurs fois.

Les tracts me parvenaient par René Le Gouill de Douarnenez au début, et plus tard par Jean Burel de Plouhinec, fusillé par les Allemands à Servel (22) à la libération.

Ils étaient répartis dans la région par mon mari et distribués à la population. Quand mon mari était absent, j'en donnais aux Résistants qui venaient les prendre à l'école.

Les risques étaient grands car une garnison allemande d'une vingtaine d'hommes se trouvait à 400 mètres environ de l'école. Mais mon école, vieille de 100 ans à l'époque, se trouvait un peu à l'écart de la circulation et était entourée de hauts murs derrière lesquels les Résistants se sentaient à l'abri dès le portail franchi. D'autre part, j'exigeais d'eux la plus grande discrétion.

J'ai ainsi hébergé entre autres, gratuitement, et à plusieurs reprises pour certains :

- Daniel Trelu (plus tard lieutenant-colonel Chevalier).
- Yves Le meur d'Audierne.
- Jean Simon d'Audierne (commandant Paul), fusillé à Penmarc'h en mai 1944
- Jean Moreau de Pouldavid en Douarnenez, fusillé lors du débarquement en Normandie.
- Robert Normand de Plouhinec, fusillé à Penmarc'h.
- Albert Queguiner, responsable Front National, arrêté à Quimper en janvier 1944.
- Pierre Moalic de Douarnenez (membre du CDL des Côtes du nord à la libération).
- Jos Le Coz et
- André Stéphan de Concarneau (commandant André).

Le 20 avril 1944 mon mari, qui était devenu responsable du Front National dans la région située à l'ouest de Quimper, dut quitter précipitamment le pays pour échapper aux Allemands.

Bien qu'étant alors enceinte de huit mois et mère de deux fillettes, je restais au pays assurer les liaisons nécessaires avec la Résistance.

Courant août 1944 la « compagnie Hoche » du bataillon « Commandant Fernand » de Douarnenez installa son PC dans mon école alors que les Allemands occupaient encore Audierne situé à 5 km. Elle y restera jusqu'au 20 septembre 1944, date de la reddition de la poche d'Audierne.

SECRETARIAT D'ÉTAT
AUX ANCIENS COMBATTANTS

OFFICE NATIONAL
DES
ANCIENS COMBATTANTS
ET
VICTIMES DE GUERRE

HOTEL NATIONAL DES INVALIDES
75700 PARIS

Tél. : 550-34-68

Bureau A.3.
Combattants Volontaires
de la Résistance

Résistance Métropolitaine

SC/CH

ATTESTATION

LE SECRETAIRE D'ETAT AUX ANCIENS COMBATTANTS

Sur la demande de Madame LE BORGNE ép. TRIVIDIC Jeanne
Née le 30 Septembre 1911 à Lambézellec (Brest)
Domiciliée : 8, rue Stalingrad **RODIERNE**

Vu l'article R.260 du Code des Pensions Militaires d'Invalidité
et des Victimes de Guerre;

Vu l'avis de la Commission départementale des Combattants
Volontaires de la Résistance;

Vu l'avis du Préfet dudit département;

Vu le Procès-Verbal de la Commission Nationale des Combattants
Volontaires de la Résistance (Séance du 13 Janvier 1981)

ATTESTE :

que le temps de présence dans la Résistance, pris en considération pour
l'attribution du titre de Combattant Volontaire de la Résistance, a été
fixé comme suit

Période du 2 Janvier 1942

au 10 Août 1944

PARIS le 4 FEV. 1981

Pour le Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants

Le Préfet, Directeur Général de l'Administration

Le Sous-Directeur

J. GARDET

René Le Guill.

Je suis né à Pouldavid en 1921. Un de mes voisins était M. Pierre Moalic, instituteur public à Poullan Sur Mer.

Au cours de l'année scolaire 40-41, Pierre Moalic m'a chargé à deux ou trois reprises d'apporter des tracts anti-Allemands à l'école des filles de Plouhinec, dont la directrice était Mme Trividic Albert née Jeanne Le Borgne. Je connaissais déjà le mari.

Après l'arrestation de Pierre Moalic survenue en 1941, Mme Moalic me demande de solliciter l'adhésion de M. et Mme Trividic au Front National. Je me rendis donc une nouvelle fois à Plouhinec, le 2 janvier 1942. Sans hésitation, Mme Trividic accepta d'héberger gratuitement des Résistants de passage, de recevoir et de répartir des tracts anti-allemands. Par la suite, et jusqu'au jour où j'ai dû quitter Pouldavid, j'ai fait l'agent de liaison entre les Résistants de Douarnenez et ceux de Plouhinec. Mes tracts étaient toujours déposés à l'école des filles et M. et Mme Trividic en assuraient l'écoulement. J'ai fait connaître à plusieurs Résistants la « planque » de Plouhinec : Daniel Trelu (plus tard lieutenant-colonel), Yves Le meur d'Audierne, Albert Queguiner, responsable du Front National, Jean Moreau de Pouldavid, Jos Le Coz et André Stéphan (commandant André) de Concarneau et bien d'autres ont utilisé ce relais de la Résistance dans le Cap Sizun sans s'y faire prendre. Mme Trividic avait chez elle le revolver de son père, avec 24 balles; ce revolver a servi à plusieurs reprises aux Résistants dans leurs actions contre l'ennemi et ses collaborateurs français.

Le PC de la compagnie hoche s'est installé à l'école des filles de Plouhinec le six août 1944, alors que les Allemands tenaient encore Audierne, distant de 4 km. Il y est resté jusqu'à la liquidation de la poche d'Audierne survenue le 20 septembre 1944.

Souvenirs... Souvenirs

1940 – 1944

Raconter la Résistance, surtout objectivement, sans omettre de nombreux faits, souvent importants, sans oublier de mentionner le nom de copains, connus ou inconnus, disparus à jamais ou actuellement dispersés, est une gageure.

Je me contente donc et cela je me l'étais promis, de relater ce que j'ai connu, ce que j'ai subi, le pourquoi de la lutte armée, de plusieurs années de clandestinité, le sacrifice des meilleures années lorsque l'on a 20 ans et que l'on peut espérer, à cet âge, un avenir radieux sous un soleil toujours brillant.

Dans le fond, mon histoire est simple. Elle est celle de milliers de jeunes, qui ont eu moins de chance, qui ont fait le sacrifice de leur vie pour défendre la liberté, notre liberté à tous. Elle découle de la source vers laquelle on remonte pour découvrir la limpidité de l'eau.

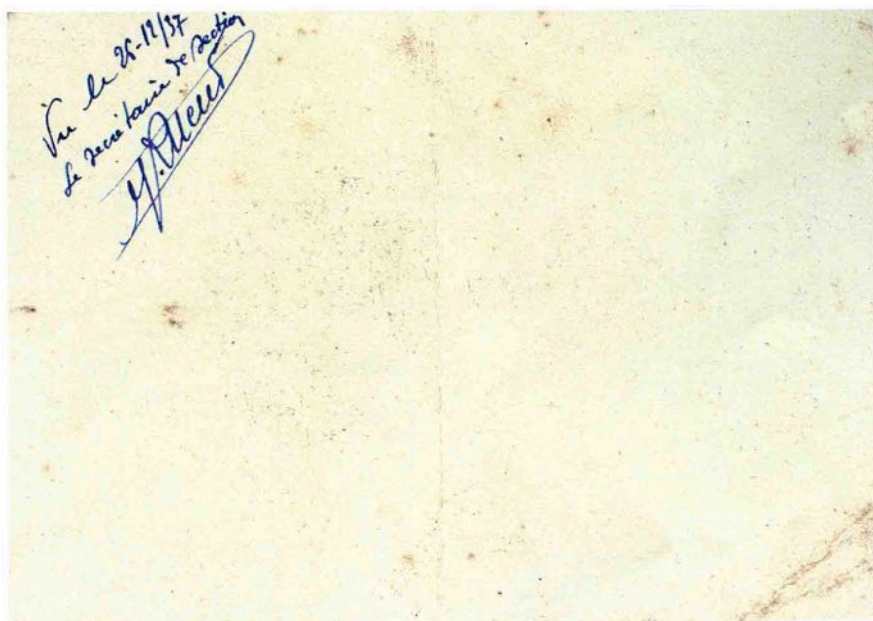
J'avais 18 ans en 1939. Secrétaire des Jeunesses Communistes pour l'agglomération Douarneniste, j'avais comme "Professeur" des hommes de la trempe de Jos Pencalet, Pierre Moalic, Antoine Cariou, Mathieu Moreaux, Gaby Quémener et j'en passe, et des exemples de fidélité à un idéal, tel celui de Alain Signor, celui de Alain Cariou tous deux instituteurs, l'un à Pont l'Abbé, l'autre à Plogoff. J'avais comme "élèves" des jeunes tels Jos Hémon, Pierre Louboutin, Etienne Kernours et bien d'autres. La drôle de guerre et ses conséquences n'ont pas été un étonnement pour ceux qui étaient politiquement avertis, "Mieux vaut la guerre que le Front Populaire" claironnait la droite en 1938.

Déjà en 1937, à 16 ans, premier contact avec la gendarmerie. Notre crime, collecter pour les réfugiés Espagnols entassés sur les chalutiers au Port Rhu, fuyant les troupes de Franco. Notre objectif de ce dimanche : Plouhinec, Audierne, Pont Croix. Après les sorties de messes, nous commençons le porte à porte avec comme seule défense nos troncs aux couleurs espagnoles et des tracts expliquant le pourquoi de notre action. Le maire réactionnaire de Plouhinec (Monsieur Guillou) flanqué de son fidèle garde champêtre intervient. Rien n'y fait. Nous continuons en descendant vers Audierne.

Les gendarmes alertés nous attendent au pont, nous conduisent à la brigade et sous prétexte de notre jeune âge essayent d'empêcher cette journée de solidarité. Passe



Signature de Yves Le MEUR père de Yves Le MEUR
responsable du Front National des Jeunes.



le douanier de service, membre du P.C., fait une pause sur le quai, nous remarque. Après explications Francis Postic, qui devait à la libération devenir maire d'Audierne, nous fait libérer.

Ce petit contre temps, anodin en lui-même aura marqué ma vie de jeune militant, car il m'était insupportable de croire qu'en République il devenait impossible de secourir d'autres guerre civile organisée comme un tremplin pour préparer la seconde guerre mondiale.

Galvanisés par cette aventure, nous avons continué, encore plus déterminés, notre action pour la défense de notre idéal et de la paix.

L'arrière salle du café Jeanne Tallec, au stancou, sert de lieu de réunion. Nous avons nos problèmes de jeunes et notre journal "L'avant garde" est largement diffusé par des ventes de masse.

Très vite nos anciens nous inculquent la défense de la République et de nos libertés face à ce qui se prépare.

1939 – 1940

3 septembre 1939 : c'est la guerre, la drôle de guerre qui nous conduit au désastre, à la honte, au déshonneur, à l'occupation.

L'arrivée des troupes nazies n'a pu fléchir la détermination des jeunes que nous représentons. Nous sommes convaincus que la lutte doit se mener sur le sol national. Cette conviction explique notre détermination de rester sur place. "L'humanité" clandestine que nous diffusons le confirme par l'appel lancé le 10 juillet 1940 par Maurice Thozet et Jacques Duclos "jamais un grand peuple comme le nôtre ne peut être un peuple d'esclaves". Certes à situation nouvelle, structure nouvelle. Le 30 octobre 1940 est créée l'organisation spéciale (O.S.). Le principe des triangles est mis en place. Ce cloisonnement est indispensable pour la sécurité. Chaque triangle se réunit dans la nature et avec quelques camarades, nous formons un état-major miniature.

1941 – 1942

L'organisation est bien en place. Le 15 mai 1941, "Le Front National" devient effectif (F.N.). Par cet élargissement le recrutement est facilité sur l'ensemble du territoire. Pierre Louboutin et Etienne Kernours sont nos deux compagnons du triangle. Pour ma part, je suis chargé des liaisons entre Douarnenez et Quimper avec crochet par Plouhinec et Audierne. Aucun contact avec d'autres régions. Toute le trafic des tracts se fait à bicyclette en évitant évidemment les grands axes infestés de nazis et de policiers à leur solde.

A Quimper, mes correspondants successifs ont noms : Pierre Jolivet, Emile le Page (fusillés en 1941), René Tressart, instituteur (mort en déportation arrêté début

1942), André Quiniou, agent du Trésor (arrêté en juin 1943, tué en prison de Lorient sous la torture).

A Plouhinec, à l'école publique j'avais une planque pour Albert Trivideic et au cours complémentaire d'Audierne Yves Le Meur réceptionnait pour le Cap. La plus grande partie du matériel terminait à Douarnenez.

Le 11 mars 1941, Pierre Moalic est arrêté dans sa classe à Poullan. Il est interné au Camps d'Aincourt (Seine et Oise). Sur intervention de l'inspecteur d'Académie, il est libéré le 15 octobre 1941, mais muté dans les Côtes du Nord, sur ordre du Préfet. Nous perdions un bon élément.

Le matériel arrive par trains. Les cheminots sont admirables. Le premier arrêté d'entre eux, Harré, meurt sous la torture à Mesgloaguen, mais le matériel arrive quand même. Les F.T.P. quimpérois sortent les paquets de la gare. Pour notre région la planque est située rue de l'abattoir, chez une vieille bigoudène admirable elle aussi, grand-mère de André Quiniou.

Ces tracts, souvent livrés en boîtes de conserve ou sous forme de bandes dessinées, rédigés soit en français pour galvaniser la résistance à l'occupant, soit en Allemand pour saper le moral des troupes doivent donc faire le circuit Quimper, Plouhinec, Audierne, Douarnenez.

A Douarnenez, Antoine Cariou, artisan peintre de son état est à la réception. Le matériel est camouflé rue du Pont au fond du jardin du photographe, Charles Sevellec, beau frère d'Antoine, dans une cabane de jardinier. La sortie de secours est prévue par l'école Victor Hugo. Au stancou, chez Jeanne Tallec, une seconde cache. Chez elle, dans son café, descendaient les responsables nationaux du F.N., le "père Georges" et "Monique".

Tout ça paraît simple en 1984. Ca l'était moins à l'époque.

En octobre 1941, âgé de 35 ans, père de quatre enfants, Antoine Cariou est arrêté à son travail sur un chantier (au port) par les gendarmes français. Livré à la milice, il est interné à Quimper, puis au camp de Voves et Chateaubriant où il rencontre un autre Douarneniste, Eugène Kérivel, arrêté dans la région de Saint Nazaire. Eugène sera fusillé à Chateaubriant le 22 octobre. Sa femme Léoncie internée elle aussi, demande à être également fusillée en échange de la vie du jeune Guy Mocquet. 17 ans. Rien n'y fait.

Aucun aveu n'ayant pu être arraché, Antoine rentre après quelques mois d'internement.

Il reprend le combat.

Le 14 juillet 1942, date historique, c'est un mot d'ordre national.

Dans le bosquet de Bréhuel entre la ferme et la ligne SNCF, mon triangle (P. Louboutin, E. Kernours, et moi-même) prépare les affiches. Antoine, bien placé pour ça, fournit peinture et pinceaux.

Elles seront placardées à temps, les tracts distribués et les camions allemands alignés devant le cinéma "Breiz Izel" inondés de matériel anti-nazis (en langue allemande). Le 14 juillet, la route neuve retrouve une animation inaccoutumée. Chacun s'est ingénié à s'habiller aux couleurs nationales. Du monde, beaucoup de monde et surtout beaucoup d'espérance.

Il faut s'attendre à une réaction. La milice française travaille. Nous nous mettons au vert un tant soit peu. Les miliciens : Riant, Marchand, Soutif, Moreau, collaborent étroitement avec la police locale et la gendarmerie qui, il faut le dire, n'ont pas encore

compris le sens de notre lutte.

En septembre, Pierre Louboutin est arrêté et transféré à Quimper. A la demande de Jos Pencalet, notre "Père spirituel", et responsable local du F.N., Etienne Kernours se terre. Je pars à Scaër. Après une parodie de jugement, Pierre Louboutin est condamné à 5 ans de prison, transféré à Angers puis à Compiègne et de là à Buckenwald d'où il reviendra en 1945 en piteux état.

Il n'a pas survécu à ses tortures.

L'orage passé je reviens reprendre ma place.

Le 4 novembre 1942, c'est mon tour. La gendarmerie locale m'arrête à mon domicile sous prétexte de renseignements. C'est facile. La collusion devient de plus en plus évidente, car rien de plus facile de m'aviser de la suite. A peine arrivé à la brigade un coup de fil à la milice "Votre prisonnier est là". C'est clair. Ils arrivent ces brutes sanguinaires. Un premier passage à tabac, ne semble même pas émouvoir les gendarmes présents sans doute satisfaits d'avoir rempli leur mission.

Un séjour à "Mesgloagen" n'a rien de réjouissant. 4 jours au secret, passage à tabac matin et soir, torse nu sur un grabat pendant que quatre brutes s'acharnent au fouet, pendaisons par les mains... Tortures physiques et morales distribuées avec un sadisme incroyable.

En 1942, les questions posées par ces messieurs ne laissent aucun doute. La chasse aux patriotes n'est pas leur but principal, qui demeure la chasse aux communistes. Ils oublient beaucoup de choses. Ils dissocient les uns des autres alors que...

La prison, en cette fin 1942, regorge de jeunes. Le 5ème jour un interné est propulsé manu militari dans ma cellule. Il saigne de partout. Je m'en occupe. Il est jeune. A peine 18 ans. Il refuse de parler, c'est le mot d'ordre des F.T.P.T. issu du F.N. en mars 1942. Traumatisé il pense se trouver en présence d'un "mouton" qui doit lui arracher par la douceur les aveux que la milice attend.

Deux jours sans se parler c'est long, très long mais mes "interrogatoires" se poursuivent. Il comprend. Yves Bernard me raconte alors la situation. Elève à l'E.P.S. de Pont l'Abbé, il est arrêté en classe, celle de son père. Beaucoup de liaisons sont détruites dans la région et de nombreux camarades arrêtés. Il a bon moral et je l'entends toujours me raconter "les salauds, ils m'ont demandé si je connaissais Karl Marx. En me grattant la tête, j'ai répondu que ce n'étais certainement pas un gars de Pont l'Abbé car j'y connais tout le monde".

Il a connu Buckenwald, ainsi que son frère Jean. Tous deux ont connu la joie de la libération du camp. Jean est décédé il y a deux ans. Yves toujours en survie.

Rien ne pouvant être retenu contre moi, je suis libéré le 12 novembre 1942 au soir.

J'avais perdu 10 kilos mais j'avais retenu beaucoup de leçons de choses.

Avec précautions accrues je reprends contact avec Jos Pencalet qui était pour moi l'exemple type du lutteur de toujours : politique, syndical.

Le 13 décembre 1942, au petit matin, pour la seconde fois, Antoine Cariou est arrêté. Cette fois-ci c'est la Gestapo. Jos Moal est dans le lot. Après Compiègne, c'est le camp en Allemagne. Il n'y reviendra jamais laissant à 36 ans, ses 4 enfants à la charge de sa jeune femme. Il aura été un militant, un combattant exemplaire. Nous avons perdu un bon camarade.

Quelques jours après mon retour, je reçois la visite d'un voisin, coiffeur à Paris, prisonnier évadé d'Allemagne, réfugié dans sa famille à Pouldavid. Il cherche le contact. Après un accord de Jos Pencalet, rendez-vous est pris au "cimetière des bateaux" dans le Port Rhu (il s'agit de Jean Moreau).

Marcel Florch, mon copain d'E.P.S. s'est engagé dans la marine (maistrance) en

1939. Au sabordage de la flotte à Toulon, il décide de rester à Douarnenez. Il connaissait mon activité aussi je n'ai eu aucune peine ni aucun mérite à le décider. Marcel devait par la suite devenir le commandant de la compagnie des F.T.P.F. Kleber du bataillon "Commandant Fernand".

Avec Jean Moreau et Marcel Florch, la relève est assurée. Malheureusement Jean Moreau doit quitter la région pour prendre des responsabilités nationales. Arrêté à Alençon, peu avant le débarquement, il sera immédiatement fusillé sur place.

Pour donner le change, et aussi il faut le dire, pour assurer la pitance, j'ai repris mon métier de marin pêcheur palangrier, tout en assurant mes liaisons et me faisant remplacer lorsqu'il le fallait.

L'essence est rare. Le gazoil également. Nous avons résolu en partie le problème en utilisant deux navires : "Le Petit Joseph" essence et le "Marie Joseph" gazoil. Les rotations de ces deux bateaux permettent entre autre l'expédition de colis de poissons que les camarades à terre adressent aux internés des camps et aux familles des victimes de la répression. A bord du palangrier j'ai comme tâche au départ comme à l'arrivée de pointer les cartes professionnelles à l'extrémité de la digue. La Gast, douane allemande, veille jalousement. Aucun problème majeur jusqu'au 12 août 1943.

1943 – 1944

Le 31 janvier 1943 un terrible incendie ravage l'immeuble de la pâtisserie Noyon, rue Duguay Trouin. Le matériel des pompiers est périmé, il manque essence et eau et le courage seul ne suffit pas. Huit locataires périssent dans cet incendie. De cet immeuble imposant, seuls restent les murs calcinés. La "Kommendantur" se trouve en face, à l'hôtel de l'Europe. Dans la cour, le fournil et le four sont intacts. L'immeuble brûlé était propriété de la grand mère de Marcel Florch.

Le fournil et le four ont une histoire. A la barbe des allemands (30 mètres nous séparent) nous y entassons tout ce qui peut servir : tracts, machines à écrire, quelques revolvers, puis grenades et mitraillettes.

Faut le faire avec la fougue de la jeunesse, en y ajoutant un peu de culot.

Le 12 août 1943, après une absence de quelques jours (dans les parages de Ouessant) je rentre de pêche. Je me pointe à la Gast, présente les cartes de l'équipage. Les douaniers semblent soucieux. A la vue de la carte de mon père (même nom, même prénom), un coup de fil pour contrôler la date de naissance. L'examen se continue. Ma carte est toujours la dernière. C'est une précaution mais cette fois-ci c'est cuit.

Les deux soldats arment leurs fusils, m'intiment l'ordre de les précéder et me préviennent des conséquences d'un essai d'évasion. Je les rassure.

En convoi, nous suivons la digue. Déjà je mijote un plan d'évasion. Je n'ai plus rien à perdre et tenant compte de l'expérience de 1942, à "Mesgloaguen" c'est le seul moyen de ne pas risquer de craquer sous la torture. Les idées fusent vite. Le temps de réflexion est limité. Les camarades de Jos Pencalet (toujours lui) et Henri Stéphan au stancou, sont là. Ils marchent dans le même sens, devisent en breton et à mon passage, me signalent que la Gestapo de Rennes m'attend à la Gast. Ce renseignement avait été fourni par Auguste Grall, un cama-

rade des Affaires maritimes. Jos avait fait le maximum. Les copains étaient rassemblés sur le quai.

Devant la foule, les deux allemands me font monter les escaliers du Rosmeur, me dirigent vers la place des pêcheurs, par les ruelles au vieux port. Ils me suivent à deux mètres. Mon plan est prêt. Faut y aller.

Vingt mètres plus loin, la rue de la marine monte vers la Gast, mais descends vers le port. Je commence mon numéro. De léger, le balancement de ma "godaille" s'accroît. Une belle godaille de 5 kilos de raies toutes fraîches et surtout toute gluantes juste ce qu'il faut.

Le compte à rebours a commencé. C'est parti. La raie termine sa course avec force, en peine figure de l'un de mes anges gardiens. Ça devait valoir un flash !

Sabots abandonnés, l'angle droit de la rue me met à l'abri provisoirement mais l'effet de surprise passé, je suis en point de mire pendant une fraction de seconde. Les balles sifflent, me manquent de quelques centimètres, s'écrasent sur le mur de l'Atlantique et par ricochet blessent légèrement quelques uns des amis rassemblés pour la circonstance.

Les deux soldats sont vite entourés. Aucune poursuite n'est possible pour eux.

Sans une égratignure, je vire dans les ruelles étroites du vieux Port. Le temps de souffler un peu, avant un encerclement évident, je change de quartier. Les rues sont désertes. Seul un officier allemand pas encore dans le coup me croise. Nonchalant, je continue mon chemin.

Renfort de chiens policiers arrivent. Trop tard. Les hommes aux cirés noirs de la Gestapo mènent l'affaire vociférant à s'époumoner. Tout le monde s'est volatilisé.

A moins de 50 mètres de là j'attends la fin de l'orage bien abrité dans un grenier de mareyeur (Marius Cloux), sous 5 mètres de caisses vides. J'entends les hauts parleurs qui passent en ville. Le couvre-feu est décrété. Qu'à cela ne tienne. Il faut sortir de la ville. Je conserve par devers moi ma fausse carte d'identité d'ouvrier agricole à Pouldergat. Seuls les cachets sont authentiques (mairie, Komendantur).

Par la rue obscure, la rue monte au ciel Croas Talud je suis vite rendu dans la campagne Pouldaviste. La ville semble morte, plus que d'habitude et c'est beaucoup dire.

Le rapport du commissaire de Police de Douarnenez en date du 13 août 1943 (dont je possède l'original trouvé à la Préfecture par le Comité Départemental de Libération) se termine par ces phrases "Je dois signaler que ce petit événement a eu une grosse répercussion dans notre ville. Contrairement à une habitude même ancienne, les rues de Douarnenez ont été désertées. Aujourd'hui partout il n'est question que de cette affaire."

Quel malheur pour ces gens à la conscience tranquille.

Je pense qu'au delà de cette évasion, cet événement a ouvert les esprits, redonné confiance à ceux qui n'osaient s'affirmer et ouvert de nouvelles perspectives d'avenir.

Courageux sans doute ont été ceux qui ont combattu mais courageux ont été également ceux qui, au péril de leur vie, les ont aidés dans les pires circonstances. Nous devons les remercier et leur rendre hommage.

Le 12 août au soir, j'ai trouvé refuge dans la famille Quéré à Bourg les Bourgs en Pouldavid (rue Eugène Lucas actuellement). Jean, marin pêcheur à l'époque, puis patron du "Dahut" est devenu l'adjoint spécial du quartier après guerre.

C'est là que j'ai préparé mon départ. Rester à Douarnenez est une folie et les maquis sont encore inexistant dans la région. Cheveux en brosse, teinture, lunettes, nouvelle fausse carte d'identité... etc, tout est prêt pour le départ.

Jos me fait parvenir une adresse pour le Morbihan : Gourin, que je ne connais pas.

Pour la sécurité, un changement de département s'impose. Seul moyen de locomotion :

le vélo et quel vélo. Routes à suivre, les chemins de campagne. Consigne : ouvrier agricole à la recherche de travail (seul les ouvriers agricoles n'étaient pas astreints au S.T.O.).

A quelques kilomètres de Gourin, je m'informe discrètement. Oh ! Sant Tugen ! Quelle chance. Le jour même, les G.M.R. (police spéciale de Vichy) viennent de raffer tous les jeunes. Mon correspondant J.P. Le Bris, (décédé en déportation) est arrêté. Toujours pédalant, je fais demi tour avec comme objectif un Pen Ty de la campagne de Scaër à la limite du Morbihan ou habite la famille Daëron, dont l'épouse est la sœur de Jeanne Tallec du stancou et où en 1942 je m'étais déjà retiré quelques jours. J'y suis reçu à bras ouverts. Ces gens là n'ont-ils pas, eux aussi droit à la reconnaissance ?

Fatigué, fourbu par tant de kilomètres sur une mauvaise selle, je suis enfin à l'abri. Que d'événements en quelques jours.

Par "téléphone arabe", le contact est repris avec Jos Pencalet et Marcel Forch et Jeanne Tallec sert d'agent de liaison. Après un peu de repos (mérité quand même) j'échoue sur recommandation de la famille Daëron à la ferme de Fornigon en Guiscriff (Morbihan). A Quiscriff, par l'intermédiaire du facteur, le contact est établi. Avec les F.T.P. je "travaille" dans le secteur du Faôüet, le Saint Roudoualec et jusqu'à Gourin où par miracle j'échappe à une nouvelle rafle. Les G.M.R. avaient une caserne dans cette ville et leurs déplacements étaient pour nos groupes d'une importance capitale. En permanence des camarades sont de surveillance. Il était indispensable de ravitailler les clandestins, les maquis tels le Vercors et les Glières en tickets d'alimentation. La surveillance des G.M.R. était liée à ces opérations : tickets et autres. Marcel me rend visite à diverses reprises. Nos contacts sont réguliers et fructueux.

Etienne Kernours le remplace un jour. J'attends sa visite. Il n'y viendra pas. Contrôlé par une patrouille, il est porteur d'un revolver. Il est mort en déportation.

Comme convenu avec Marcel Forch qui a pris le commandement de la compagnie Kleber, dès le débarquement je reviens (toujours à vélo) dans la région Douarneniste. Les contacts sont ainsi facilités, mais toujours recherché et les collabos étant là, je dois vivre ou plutôt continuer depuis le 12 août 1943, ma clandestinité. De juin à août 1944, période où je rencontre le commandant Fernand dans l'un de mes repères à la croix de Lanriec, entre Pouldavid et Poudergat, je suis hébergé par la famille de Jean Quère (toujours eux) ainsi que dans diverses fermes et aussi dans les taillis.

Les occupants ont décrété que chaque maison doit afficher sur la porte extérieure le nom des locataires. Grand danger et facilités d'arrestations pour la milice et les indicateurs.

Avec Marcel, la décision est prise. Mon secteur : toutes les maisons de Pouldavid. Dans la même nuit, mission accomplie. La libération approche. Depuis le débarquement le recrutement est facilité. Les gens y croient et prennent conscience.

La poignée de "terroristes" car il s'agissait d'une poignée entre 1940 et 1943, s'étoffe. Dans la nuit du 3 au 4 août 1944, Marcel Forch, André Leryennat (Dick pour les copains) et Jacques Lozachmeur, viennent frapper chez Monsieur et Madame Quéré. C'est l'heure. Comme armement, une mitrailleuse, des grenades. Il fait un beau clair de lune. Nous traversons Pouldavid en rasant les maisons et attendons. Vers 1 H 30 des bruits annoncent l'approche du convoi. S'agit-il d'armement venant du maquis de Mahalon, (c'est prévu) ou s'agit-il des troupes évacuant le Cap Sizun ? L'ombre de l'imposante maison Hascoët inonde le carrefour.

Nous distinguons des cyclistes, des attelages qui semblent bien de chez nous, d'autres voitures qui ressemblent étrangement à celles des nazis.

Nous entendons distinctement parler breton, d'une charrette à l'autre. Bref, nous nous méfions. Le convoi passe nous nous pointons tous quatre dans le carrefour. Une ombre s'avance vers nous. "Compagnie Kléber" annonce Marcel "Compagnie Kléber" répond l'ombre. Nous étions pratiquement nez à nez et derrière nous la retraite coupée par d'autres soldats planqués derrière les pylônes électriques.

Ca n'a pas tardé. Ca fait feu de tout bord. Un soldat tombe (au moins un) nous passons, battons en retraite et la venelle Duguesclin "garn Coco" à proximité, nous évite d'être dans le champ de tir et nous sauve.

Cette garenne, il faut le dire, avec ses nombreux escaliers et sa pente abrupte fait penser au véritable coupe gorge. Les nazis se pointent au bas des escaliers, hésitent et font demi tour. Nous étions à 20 mètres et quelques grenades auraient fait des dégâts.

Nous nous tâtons tous trois. Pas une égratignure (Jacques Lozachmeur était descendu dans la vasière).

Les coups de feu se poursuivent, rue de la République, dans la ligne droite, sous les fenêtres de mes parents. Explications plausibles ; un second convoi ennemi qui suivait, croyait se trouver en présence de Résistants. Au petit matin, plusieurs soldats sont découverts enterrés hâtivement, dans le jardin face à la maire de Pouldavid. Partout dans la rue des traces de balles et de grenades, carreaux cassés par les explosions.

Nous tirons les conclusions de ce premier affrontement de la libération de Douarnenez : pour avoir raté de si près quatre cibles encerclées, il est évident que l'ennemi est à cran et constamment persuadé de risquer l'encerclement par des terroristes imaginaires et en très grand nombre.

Le 5 août au matin, après ce combat, je fais mon apparition officielle. "Mon pauvre gars me dit ma mère heureusement que tu viens de rentrer car cette nuit sous la fenêtre..."

Elle était loin de se douter.

Les combats de Douarnenez ce jour là, 5 août auront empêché un nouvel Oradour sur Glane.

La population de Pouldavid, terrorisée qui s'attendait aux représailles avait évacué vers la campagne dès la matinée.

Les événements vont vite. Avec relativement peu de dégâts, Douarnenez est libre le 8 août. Pour la première fois depuis le 12 août 1943, je suis libre de vivre au grand jour et de savourer la victoire.

C'est inoubliable. Retrouver parents, amis. Retrouver le gîte et le couvert : de ne plus se réveiller en sursaut au moindre bruit, de ne plus croiser dans la rue des regards qui en disent long, oui c'est inoubliable, c'est formidable mais rien n'est fini.

Nommé Adjudant le 2 juin 1944, je participe avec la "Compagnie Kleber" aux combats de Plonevez le 12 août, de Beuzec le 26 août, d'Audierne avec l'encerclement des casemates de Lézongard, et la défense du pont de Locquéran le 30 août. A Audierne durant le siège, la "Compagnie Kleber" est hébergée au Château de Locquéran que les allemands viennent à peine de quitter.

La presqu'île de Crozon est toujours occupée. J'y participe avec le grade de Sous Lieutenant aux différentes phases de cette libération.

Je dois signaler qu'au retour de Lesven, le 26 août, Marcel Florch est grièvement blessé par l'aviation alliée. Encore une bavure qui coûte cher. Marcel s'en tire, malgré ses séquelles mais malheureusement nous perdons plusieurs camarades. Nouvelle bavure encore à Telgruc. Ce jour là, la compagnie Kleber quitte la presqu'île pour assister aux obsèques du Commandant Fernand notre chef de bataillon tiré aux combats à Scaër.

Du cimetière de Tréboul, malgré notre émotion pour la perte de "Fernand", nous contemplons avec satisfaction les piqués des avions américains sur la presqu'île. Hélas ! Il faut déchanter. Ce sont les F.F.I. qui déroutent. Encore de nombreuses pertes. Sans ce concours de circonstances nous aurions pu y être.

Des souvenirs il y en a. Certains marquent plus que d'autres. Ainsi la jonction avec les troupes américaines (avant la bavure de Telgruc) reste grave. Elle s'est faite entre la Clarté en Kerlez et Plonevez Porzay. Beaucoup de Noirs. Que de matériels sophistiqués, que d'habillement, que de ravitaillement. Nous en sommes éblouis.

Après le bombardement de Tal ar Groas, je pars en éclaireur avec Pierrot Pencalet, (toujours en vie à Douarnenez) à la recherche des lignes américaines. Pierrot pilote la moto (celle de Antoine Cariou). Nous avançons. Autour de nous sous un soleil de plomb, c'est la désolation. Maisons rasées, trous d'obus, routes défoncées, chevaux et vaches tués dans les champs, gonflés par la chaleur. Une vraie puanteur. Nous avançons toujours. Rien en vue. Pas d'américains, pas de civils. Nous arrivons à Lanvéoc Poulmic. Tout est calme, les maisons fermées, les volets tirés, aucun signe de vie. Nous faisons le point.

Timidement un volet s'entrouvre. La postière nous exhorte de ne pas rester là et nous invite à rentrer. A notre grand étonnement nous apprenons que les américains ne sont pas encore là, que les allemands et les collabos viennent à peine de partir pour rejoindre, Camaret et espérer pouvoir atteindre Brest par mer.

Oh ! Peuchère ! Quelle affaire, nous sommes les premiers libérateurs.

Entourés de partout nous avons du mal à enfourcher notre moto. Il faut pourtant aviser la Compagnie et surtout éviter une nouvelle bavure des américains qui n'avancent qu'après des pilonnages souvent inutiles.

Dans la soirée tout le monde est là. Nous prenons possession du terrain d'aviation lui aussi évacué.

Le lendemain c'est la fête. Le ravitaillement ne manque pas, tant chez les collabos que dans les villas des officiers. C'est heureux car de la cuisine roulante, plus de trace. Nous distribuons du ravitaillement à la population qui depuis l'attaque de la presqu'île était pratiquement coupée de tout.

Camaret étant évacué par les troupes d'occupation nous terminons donc ici notre campagne vers le 15 septembre 1944.

Il faut songer au retour. Les camions américains sont bien là. Hélas ! Il faut déchanter. Seuls les prisonniers allemands presque tous en civil ont cette faveur. Quand à nous ? Système D.

Il fait toujours une chaleur torride. Avec armes et bagages nous mettons le cap sur Douarnenez. Chaussés de bottes allemandes, de treillis américains, de blousons canadiens nous y allons.

Les chevaux ne manquent pas. Nous y avons pensé. Les essais n'ont pas été concluants.

Ainsi comme les soldats de l'an II nous avons rejoint à pied notre base, c'est à dire l'hôtel de la Baie (aujourd'hui cure marine) et le 20 octobre 1944 la compagnie F.T.P.F. "Kleber" est dissoute officiellement.



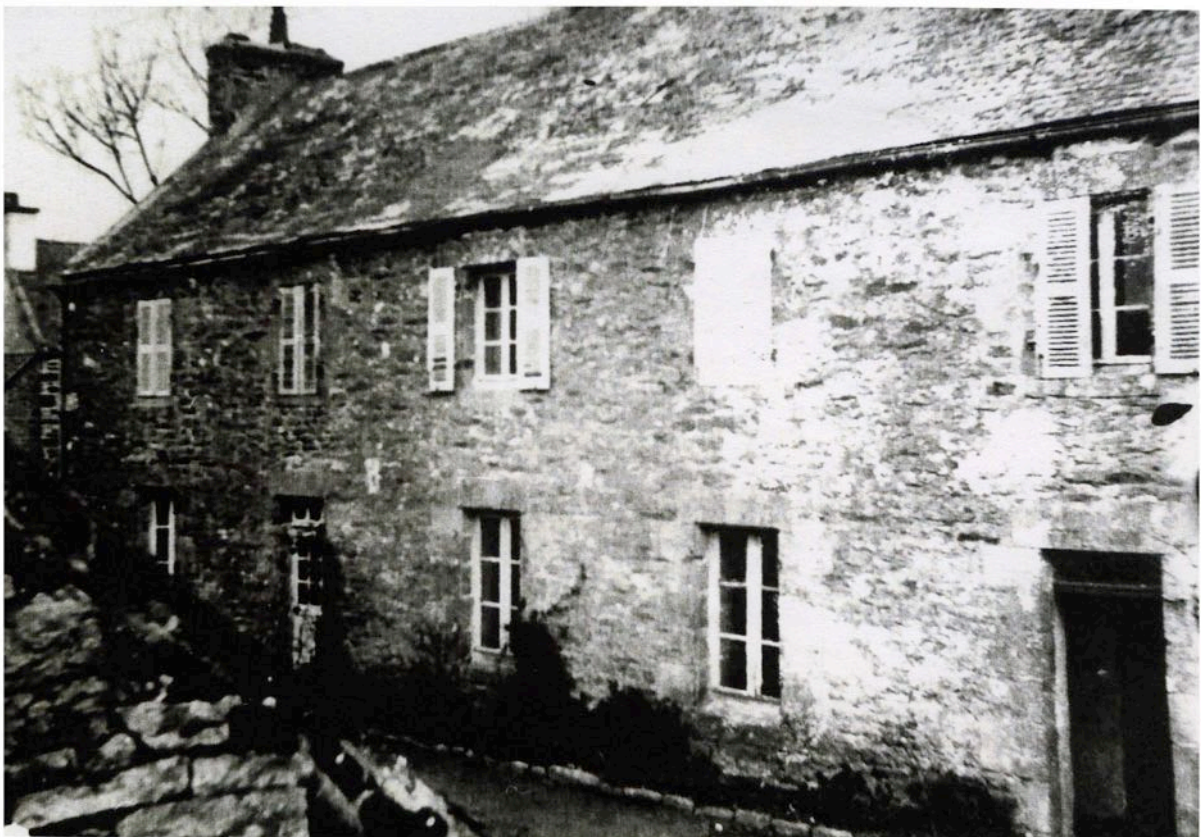
Sur la photo:
Hélène Mabon
Yvonne Trividic
Maryvonne Mabon
Michelle Mabon
Qui est le jeune résistant?
Fernand de Brest
réfugié à Perros.

Canon pris aux allemands par
des prisonniers soviétiques.
Mis en batterie à Plouhinec
(à Stang Yen)

ce canon donnera le signal
de l'attaque du 20 sept 1944
aux casemats de Lezongar
en Esquibien.

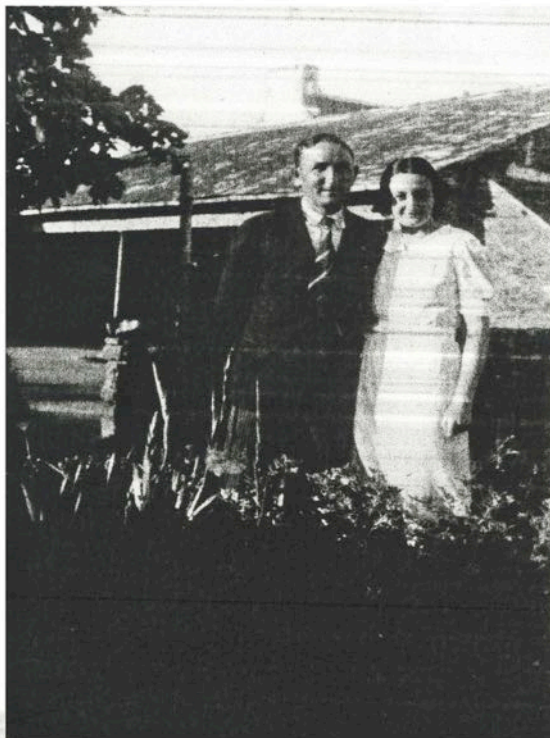
(commentaire de MME Jeanne Trividic)

Canon photographié sur la route
du bourg à Porz Poulhan. En arrière plan le mur de l'école.



La vieille école des filles.

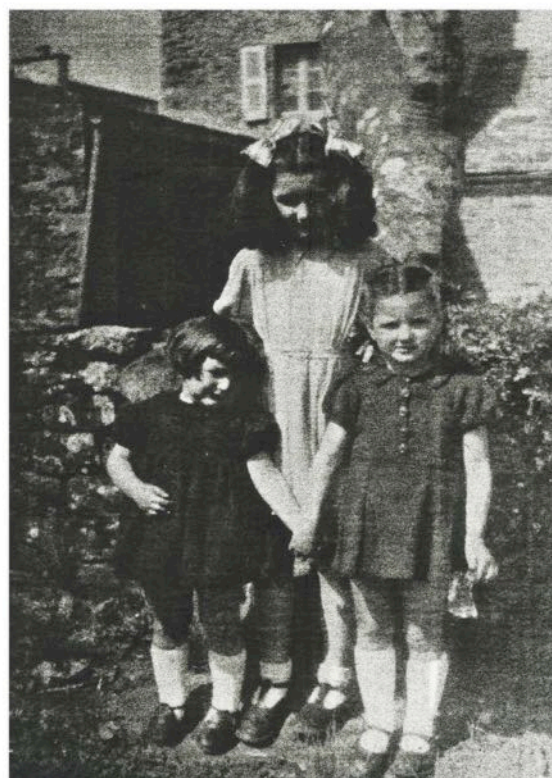
Mes parents, Albert Trividic et Jeanne Le Borgne dans le jardin de l'école.



Yann Trividic.
Mon oncle m'avait grondée :
de rage j'ai barbouillé sa photo.

Pendant la guerre mon oncle avait installé une éolienne sur sa maison. Il avait ainsi de la lumière dont l'intensité variait au gré du vent. L'électrification de la campagne s'est faite après la guerre.

A l'arrière plan de cette photo prise dans le jardin de l'école, le préau où furent entreposées les "prises" à l'ennemi "après le combat naval". ces objets récupérés étaient gardés jour et nuit pour éviter les pillages.



Témoignage de Mr Albert Trividic – Plouhinec

C'est après les accords de Munich, fin 1938, que je me suis rendu compte que la guerre était à peu près inévitable. Ces accords passés avec Hitler sans nos alliés russes consacraient la division des puissances qui, en Europe, auraient pu, par leur union et leur résolution, empêcher Hitler de faire la guerre.

J'étais déjà à Brest, mobilisé comme marin dès le 26 août 1939. La mobilisation s'était en effet opérée progressivement, avant la déclaration de guerre, qui eut lieu le 3 septembre 1939. Je n'ai pas réagi. A bord de mon aviso, l'Epinal (100 hommes environ) monté aux $\frac{3}{4}$ par des militaires de carrière, je ne pouvais seul tenter quelque chose. D'ailleurs la presse d'opposition (l'Humanité en particulier) était aussitôt interdite, la censure appliquée et nous étions donc mal informés.

La première partie de la guerre, du 3 septembre 1939 au 10 mai 1940, a été calme. Notre Aviso, vieux de 25 ans, patrouillait constamment dans la Manche Orientale et la Mer du Nord avec pour mission de chasser les sous-marins ennemis et d'arraisonner les navires de commerce suspects. Une nuit un sous-marin allemand nous a échappé. Un jour, nous avons recueilli en mer quatre cadavres du sous-marin allemand 4-14. Le 2 octobre 1939, un sous-marin allemand a attaqué, au Havre, un convoi dont « L'Epinal » faisait partie. L'Aviso « Amiral Mouchez » l'a attaqué à la grenade et l'a coulé. Notre convoi est arrivé intact à Cherbourg. Notre mission était de convoier le pétrolier neuf « Tarn » de Dunkerque à Cherbourg.

Le 10 mai 1940, l'armée allemande passait à l'attaque et c'était aussitôt l'effondrement de l'armée française. L'Armistice du 25 juin 1940 nous surprenait en pleine Méditerranée, en route vers l'Algérie. Le 25 juillet 1940, j'étais démobilisé à Toulon mais j'attendis à Perpignan jusqu'au 10 septembre, pour rentrer prudemment en Bretagne occupée par les Allemands.

C'est à Perpignan que j'ai eu connaissance, par un tract, de l'appel historique de Maurice Thorez « Jamais un peuple comme le nôtre n'acceptera de devenir esclave. Les espoirs de libération résident dans le peuple ».

Je reprends aussitôt mon travail d'instituteur et, au cours de l'année 1941, j'ai des contacts avec les camarades communistes de la région qui n'ont été ni arrêtés, ni faits prisonniers : Pierre Moalic, René Le Gouill, Jos Pencanalet de Douarnenez, Quiniou de Quimper, Alain Cariou de Goulien, Clet Normand de Plogoff, Jos Le Bars d'Audierne, Le Beul de Plozévet, Castrec de Pont Croix. Nous commençons à recevoir des tracts du Parti. En janvier 1942, notre organisation prend forme. Nous faisons désormais partie du Front National par groupes de 3 assez sévèrement cloisonnés.

Objectif immédiat : distribuer des tracts anti-allemands, recruter des Résistants dans tous les milieux, collecter de l'argent et des vivres pour ceux qui ont dû passer à la clandestinité. Néanmoins, faute d'armes, pas question de passer à l'attaque. La population est restée saine face à l'occupant : les collabos sont très rares.

Nous vivons ainsi au grand jour parmi la population sans être inquiétés. Tout le monde nous voit travailler normalement, nos activités résistantes se déroulent surtout la nuit, à bicyclette, sans feu naturellement.

Le 20 septembre 1943, anniversaire de Valmy, à Plouhinec nous coupons toutes les lignes téléphoniques allemandes.

Le 22 septembre les Allemands réagissent ; dans la nuit, ils raflent et parquent dans une usine désaffectée de Plouhinec 200 à 300 hommes qu'ils passent au crible. Parmi eux, le directeur de l'école publique, Minou, auquel on demande de faire la morale à la population, afin que les

sabotages ne se renouvellent pas, lui qui avait précisément saboté la ligne téléphonique qui lui avait été « attribuée ».

Sanction : tous les hommes sont appelés, à tour de rôle, à monter la garde toute la nuit le long des lignes téléphoniques, depuis le pont d'Audierne jusqu'à Plozévet. Cela dura une dizaine de jours au cours desquels, et malgré la garde, la Résistance s'introduit dans la mairie et enlève les titres d'alimentation et le cachet de la mairie.

Les titres d'alimentation « volés » sont distribués en priorité aux jeunes réfractaires du STO (Travail Obligatoire en Allemagne) qui viennent gonfler nos rangs. Le cachet de la mairie servira à établir de fausses carte d'identité devenues de plus en plus nécessaires.

En novembre 1943, toujours de nuit, à Plouhinec, la Résistance réussit un coup de main magistral et spectaculaire dans la maison de commerce d'un collaborateur. La maison est cernée, deux Résistants y pénètrent, révolver au poing. Un officier allemand y est surpris, courtisant une jeune femme. L'officier est désarmé, la jeune femme tondue. Butin : un revolver et plusieurs balles récupérées. La population exulte. L'effet moral est considérable. Personne ne se doute que les auteurs du coup de main sont de paisibles travailleurs de Plouhinec et d'Audierne.

Le 28 décembre 1943, autre opération réussie. Vers 19h, une demi douzaine d'hommes s'emparent des 6500 titres d'alimentation semestriels déposés par mesure de sécurité dans le logement personnel du secrétaire de mairie de Plouhinec (le logement et la mairie se font face, séparés par la route D784). Et deux gendarmes qui surveillaient les abords de la maison depuis le matin !!

Un peu avant l'opération un quidam les avait aiguillés vers le quartier de Trébeuzec distant de 1500m, où paraît-il des gens se bagarraient. De retour au poste qu'ils n'auraient jamais dû quitter, ils apprennent la disparition des précieux paquets qu'ils étaient chargés de garder !!

Quelques jours plus tard, ces paquets, camouflés, prenaient la direction de Quimper. Ils permettront de ravitailler régulièrement plusieurs maquis du Finistère pendant six mois.

Ces diverses manifestations de la Résistance dans le Cap Sizun avaient le don d'exaspérer les occupants et leur faisaient perdre leur temps dans des enquêtes et perquisitions vaines.

C'est tout ce que nous pouvions faire contre les Allemands car nous n'avions que quelques vieux revolvers comme armes.

En septembre 1943, notre groupe de « Francs Tireurs et Partisans Français » (F.T.P.F) devait recevoir un parachutage d'armes à Bogoronnec près de l'étang de Mahalon. Mr Finot, alors ingénieur des TPE à Audierne avait préparé l'opération avec Londres. Mais les armes ne vinrent jamais. Le gouvernement français de Londres se méfiait de la Résistance populaire. Une enquête menée par les services du colonel Rémy (de la future D.S.T) établit sans doute que les patriotes du Cap Sizun étaient de dangereux révolutionnaires et nous dûmes ainsi, jusqu'au débarquement, nous contenter d'opérations très limitées contre l'occupant ; de plus ces armes nous firent terriblement défaut lors du débarquement allié de juin 1944.

Mais sans arme, que faire de ces hommes qui attendent le débarquement ? Ils distribuent régulièrement des tracts appelant à l'action contre l'occupant. Ils collectent des fonds pour le maquis de Scaër qu'un groupe de jeunes capistes a rejoint au cours de l'été 1943. Ils participent aux sabotages dont j'ai déjà parlé. Des coups de main sont organisés contre les collabos et les trafiquants du marché noir...

A partir de janvier 1944, pas une semaine ne se passe sans action résistante directe ou indirecte contre l'ennemi.

Toutes ces opérations sont menées de nuit, très rapidement. Aussitôt qu'elles sont terminées, chaque participant doit disparaître au plus vite. Elles ont pour but d'exciter l'ennemi, de lui faire croire que nous sommes forts, alors qu'en réalité nous ne disposons que de vieux revolvers.

A Quimper, début 1944, un de nos gars, Jean Simon, abattait en plein jour, l'aviateur collaborateur Forcalvez et blessait grièvement le policier Marchand dénonciateur de patriotes. En mars 1944, nous enlevions une pleine charretée de tissus de la Marine Nationale entreposés dans une maison particulière à Plozévet. Ces tissus serviront à habiller nos maquisards à la Libération. Ils en avaient bien besoin !

Il y a le revers de la médaille. La lutte se durcit début 1944. En janvier, un de nos dirigeants Pierre Ropart de Morlaix, instituteur à Plouhinec est arrêté au cours d'une réunion à l'hôtel de la Tour d'Auvergne à Quimper et déporté. Il reviendra en 1945, très diminué. A Quimper toujours, un de nos meilleurs hommes, le Commandant Paul (Jean Simon) est filé par la police allemande. Sur le point d'être pris il tire mais son revolver s'enraye et il est arrêté. Arrêté et fusillé à Poulguen en Penmarc'h en même temps que Robert Normant et Manu Brusq, ses camarades de combat.

Déjà en novembre 1943, Yves Normant de Ste Evet opérait au maquis de Scaër. Pris par l'ennemi, il fut déporté et ne revint jamais des camps de la mort.

Début avril 1944, la police allemande et la police française de Vichy est à nos trousses à Plouhinec. Les responsables doivent quitter précipitamment la commune et se retrouvent à Confors pour quelques jours.

Là, une partie d'entre nous décide de former un maquis à Mahalon. D'autres, dont moi-même et Le Meur d'Audierne décident de prendre le large. C'est ainsi que je trouve une planque d'abord à Quimper puis à Nantes où je reprends mon activité de Résistant grâce à un camarade de guerre de Notre Dame Des Landes.

A Confors, fin avril, un groupe revenant d'une opération nocturne, est surprise par une patrouille à la boulangerie Le Goff...Escarmouche...Un allemand est blessé. Mais le patron et son fils sont déportés et ne reverront plus Confors.

La Résistance a gagné tout le Cap Sizun. Il y a des compagnies FTPF à Plouhinec, à Audierne, à Plogoff, à Goulien. D'autres groupes, dont Libé-Nord et O.R.A se joignent à nous pour harceler les Allemands en attendant la Libération que l'on sent proche.

Et c'est le débarquement allié du 6 juin 1944. Je rentre aussitôt de Nantes à Plouhinec et prend la direction du Front National dans la canton de Pont Croix. On m'établit une fausse carte d'identité au nom de Cosquer Yves. La lutte s'intensifie. Je suis presque toujours hors de chez moi. Je couche chez des parents, chez des amis au hasard de mes déplacements en service commandé. Une fois, à Meilars, je subis un contrôle d'identité. On me laisse passer, ma carte d'identité a toutes les apparences d'une vraie. Ce jour-là, en compagnie d'Alain Cariou de Goulien, je me rendais à bicyclette à Quimper pour la réunion constitutive du Comité Départementale de Libération du Finistère. A l'entrée de Quimper, des personnes nous font signe d'arrêter et nous expliquent que la veille, les Allemands ont fait une rafle monstre à Quimper. A pied, par des chemins de traverse, guidés adroitement par mon vieil oncle Goyat, nous arrivons quand même au centre de Quimper. La réunion prévue aura lieu à l'heure, dans une salle de restaurant, près des vieilles halles de Quimper. Cariou devient membre du Comité Départemental de Libération, ainsi que Perrot maire d'Esquibien, ancien député.

Début juillet 1944, au petit jour, les Allemands cernent le gros village de Lambabu en Plouhinec où se trouve le quartier général des F.T.P.F. dans un gourbi souterrain bien camouflé. Nos hommes sont adroitement prévenus par une jeune paysanne Melle Olier. Ils font les morts et les Allemands reviendront bredouille de leur expédition, malgré une fouille minutieuse.

Parmi les soldats, la population a reconnu un gars du pays, M , un collabo qui connaît un peu la langue allemande et qui sert d'indicateur.

Quelques jours plus tard, il est abattu par la Résistance à Locquéran. Très peu de personnes assisteront à son enterrement.

Enfin des armes !

Toujours début juillet 1944, le groupe Libé-Nord qui a à sa tête le Commandant d'active Plouhinec (ancien de la guerre 14-18) doit recevoir à Mahalon un parachutage d'armes. Rien ne vient le jour fixé. Ce sera pour le lendemain. Mais les Allemands ont dû remarquer les allées et venues suspectes de plusieurs groupes de jeunes dans Mahalon ; Peu de temps après, les Allemands sont sur les lieux. Ils récupèrent presque toutes les armes et munitions, incendient la ferme, massacrent les propriétaires, Mr et Mme Gloaguen.

Mais la fin est proche. Le front de Normandie s'est élargi, les troupes américaines déferlent en Bretagne. Hâtivement les Allemands préparent leur départ. Dans la journée du 3 août le petit groupe d'Allemands (une trentaine d'hommes) stationné à Plouhinec réquisitionne tous les attelages qu'il peut trouver pour le départ. Le 4 au matin, ils partent donc dans des charrettes rudimentaires, eux que la population avaient vu arriver quatre ans plus tôt sur du matériel ultra moderne. Grandeur et décadence...

Ils arriveront péniblement à Trégarvan dans la presqu'île de Crozon où le haut commandement a décidé de tenir, et seront finalement faits prisonniers à la bataille du Menez Hom en Plomodiern, début septembre.

Aucune arme ne nous étant parvenue à temps, nous avons assisté impuissants à leur départ de Plouhinec.

Mais tout n'est pas fini. Il reste des Allemands dans la casemate du Grougn en Poulgoazec, 600 dans les casemates de Lézongar en Esquibien.

Le 6 août des accrochages se produisent à Audierne, où les Allemands ont fait sauter les quais, incendié la bijouterie Le Goff. Il y a plusieurs victimes dans la ville. Le Commandant Plouhinec et ses officiers doivent quitter la ville. C'est ainsi que le Q.G. sera transféré à la boulangerie Trividic à Plouhinec, puis dans les écoles publiques de Plouhinec. Le même jour, 3 Résistants attaquent au fusil mitrailleur deux camions allemands entre la gare de Beuzec et le bourg de Poullan. Plusieurs ennemis sont touchés mais nos trois gâs sont pris et massacrés.

Le 8 août, Quimper est libéré après un sanglant combat route de Brest.. Dans le groupe des prisonniers libérés à cette occasion, nous retrouvons avec joie notre camarade Alain Goyat de Plozévet arrêté deux mois auparavant et condamné à mort. Il a la tête couverte de pansement. Des armes nous arrivent de partout maintenant.

Dans la nuit du 22 au 23 août un événement imprévu un combat naval en baie d'Audierne !!

Au matin, nous découvrons des navires de guerre anglais qui patrouillent et plusieurs bateaux allemands échoués sur la Gamelle, à Audierne, à Penhors. Un massacre !

Les marins allemands qui ont pu se sauver et gagner la côte se regroupent et menacent nos populations. Un groupe de F.T.P.F parti du maquis de Mahalon sous la conduite du lieutenant Wolf, les rencontre à Kerguinaou en Plozévet. Le groupe de Plonéour est aussi sur les lieux. Après bien des hésitations, les 43 allemands se rendent. Ils ont saboté leurs armes.

Dans la nuit du 25 au 26 août, 300 allemands venant des casemates d'Esquibien et qui tentaient d'embarquer à Lesven sur la côte de Beuzec-Cap-Sizun pour rejoindre la presqu'île de Crozon sont interceptés par les Résistants de Pont Croix. Le combat se poursuivra tout le reste de la nuit jusqu'au soir du 26.

Toute la journée, des renforts arrivent de partout : de Douarnenez, de Briec, de Plouhinec, d'Audierne. Les Allemands finiront par se rendre. Ils ont une trentaine de tués, les patriotes une quinzaine. Les propriétaires de la ferme de Lesven ont été massacrés.

Le soir de la victoire de Lesven, quelques jeunes rentrent à moto du combat. A la Croix-Rouge en Esquibien, ils sont surpris et arrêtés par un groupe d'Allemands qui les fusillent.

L'un d'eux, Kerloc'h de Goulien, réussit à s'enfuir au moment où on le mettait en joue ; un autre, Lardic Edmond, laissé pour mort sur le terrain, est découvert encore vivant le lendemain. Soigné aussitôt, il se remettra de ses graves blessures.

Mais ce n'est pas encore fini. Il reste 300 Allemands dans les redoutables casemates de Lézongar en Esquibien. Divergences entre Résistants sur la tactique à prendre. Le Commandant Plouhinec veut lancer nos troupes à l'assaut des casemates. Nos troupes sont peu aguerries et assez mal armées.

Je m'oppose formellement à un tel projet, et je ne suis pas le seul. Finalement nous décidons d'encercler les casemates et d'attendre. Nous tirons sur les ennemis qui veulent sortir. Certains se rendent, d'autres rebroussement chemin.

Le siège aurait pu durer assez longtemps. Mais après la libération de Brest, une colonne américaine vient précipiter les événements. Elle a des canons et quelques avions.

Le 15 septembre, la population d'Audierne et d'Esquibien est appelée à évacuer les maisons. Et le 20 c'est l'attaque des casemates. Le canon des Résistants est installé à Stang Yen. Ceux des Américains sont disposés le long de l'ancienne voie ferrée, de Kerlambert à au-delà de la gare.

Sommés de se rendre, les Allemands refusent. Mais voici des avions américains dans le ciel. On fait savoir aux Allemands que s'ils ne capitulent pas, ils seront immédiatement attaqués à la bombe. Ils préfèrent se rendre...le Finistère est libéré ! Audierne aura été le dernier bastion allemand du Finistère à tomber, le 20 septembre 1944.

En définitive, la libération du Cap Sizun (canton de Pont Croix) a surtout été l'œuvre de volontaires, paysans, ouvriers, marins, fonctionnaires, recrutés sur place par des organisations patriotiques (Front National, Libération Nord, O.R.A) souvent encadrés par des sous-officiers de réserve ou d'active.

Les compagnies FTPF : « Hoche » et « Indépendance » de Plouhinec et Plozévet, « Marat » d'Audierne, « Robert Normant » de Plogoff, « Catroux » de Goulien et Primelin, et les compagnies FFI : « Surcouf » de Pont-Croix, « Bir Hakeim » d'Audierne ont finalement mis hors de combat 700 allemands : 300 au combat de Lesven en Beuzec Cap Sizun, 43 au combat de Kerginaou en Plozévet et 350 environ à l'issue du siège des casemates de Lézongar en Esquibien.

De son côté la Résistance a perdu une quarantaine d'hommes tués en combat, fusillés, déportés.

Pour ma part, j'ai échappé de justesse à la rafle qui a suivi le sabotage des lignes téléphoniques allemandes (septembre 1943).

Début août 1944, à Plozévet, les Allemands m'ont tiré dessus à 30m environ. (3 hommes tués) et à Plouhinec, à 20m environ, dans la nuit, alors qu'avec mon camarade Grunhec Alain, j'étais en action de résistance.

Pertes du Front National dans le Cap Sizun

Confors	Celton - massacré Le Goff père - mort en déportation Le Goff fils - mort en déportation
Plouhinec	Burel Jean – fusillé à Serval (22) Normant Robert – fusillé à Penmarc'h Bonthonnou de Poul Hervé – mort en déportation Ropart Pierre, instituteur – déporté, mort suite de guerre Cajeau Hubert – tué au combat à Lesven
Audierne	Simon Jean – fusillé à Penmarc'h Brusq Manu – fusillé à Penmarc'h
Esquibien	Normant Yves – mort en déportation

Historique de la Compagnie Hoche (fait par Albert TRIIDIC)

Depuis le début de 1942, des résistants de la région de Douarnenez (Le Gouill René) et de la région de Quéménéven (Trellu Daniel) avait lancé l'organisation « Front National » dans la région du Cap Sizun. Le recrutement commence :

- A Audierne et Esquibien avec Mr Finot
- A Plouhinec, Plozévet et Pont-Croix avec Albert Trividic
- A Primelin, Plogoff, Cléden et Goulien avec Alain Cariou

En mai 1943, Daniel Trellu, devenu secrétaire régional du Front National revient plus souvent à Audierne et demande de recruter intensément des F.T.P adhérents ou non au FN. Ces F.T.P recrutés depuis la pointe du Raz jusqu'à Pouldreuzic seront groupés dans une compagnie à laquelle les dirigeants du mouvement décident de donner le nom de « Compagnie Hoche ».

Les cadres sont constitués de la façon suivante :

Capitaine de Compagnie : Finot

Lieutenants :
Alain Cariou
Jean Simon
Albert Trividic
Pierre Kerninon
Pierre Brélivet
Pierre le Guen

Tout en cherchant des effectifs, les officiers et hommes de troupe font de petits coups de main qui déroutent l'adversaire et facilitent le recrutement par le retentissement causé dans la région. On prend les tickets de pain et les cachets dans les mairies de Plouhinec en septembre et décembre 1943, à Esquibien, Primelin, Cléden, Plogoff, Goulien. Des lignes téléphoniques sont coupées à Plouhinec, dans la région de Plogoff. Un Boche est désarmé le 13 novembre 1943 chez Poulhazan à Plouhinec.

En septembre 1943, la compagnie doit recevoir des armes par l'intermédiaire de Mr Hays, ingénieur des Ponts et Chaussées à Châteaulin. Le terrain est préparé minutieusement à Mahalon dans la propriété de Mr Peuziat où une trentaine de gâs de la compagnie sous la direction de Mr Finot, doivent recevoir et enterrer les armes. Malheureusement Hays est arrêté à Châteaulin et la compagnie attendra la Libération pour avoir des armes.

A Audierne, Mr Finot espionne des Allemands et obtient d'eux des renseignements importants sur les agissements de la gestapo d'Audierne. Il aiguille les services allemands sur de fausses pistes.

En janvier 1944, nos effectifs sont assez nombreux pour fournir des agents de liaison et des agents d'exécution : Jean Burel de Plouhinec assure la liaison avec Paris, Robert Normant et Jean Simon exécutent des coups de main et des déraillements dans la région de Quimper. Le Gouill René, qui a remplacé Trelu, et Ropart instituteur à Plouhinec se font prendre à Quimper le 18 janvier 1944, au restaurant « La Tour D'Auvergne ».

En février 1944, Robert Normant et Jean Simon seront pris à leur tour, le 1^{er} en mission à Pouldreuzic, le second à Quimper. Ils sont armés de révolvers, ils seront fusillés début mai 1944. Fin avril 1944, Albert Trividic, Minou, Jacques Colin, Yves Moal, Jacques Kérourédan et quelques autres F.T.P, c'est à dire les dirigeants de la compagnie à Plouhinec, doivent s'éloigner pour ne pas être arrêtés. Albert Trividic va à Quimper, puis à Nantes, où il reprend le contact avec le F.N et d'où il rentre le 8 juin 1944 après le débarquement. En rentrant, il passe à Bannalec où il aide à organiser une nouvelle compagnie F.T.P avec Carer et Le Gall, instituteurs. Les autres restent à Meilars et Mahalon, dans le maquis. Un soir, les boches les surprennent chez le F.T.P Le Goff. Nos camarades blessent un boche mais ils doivent se retirer. La maison flamble, Le Goff et ses fils sont déportés et reviendront pas.

A cette époque (fin avril 1944), les effectifs sont tellement nombreux que Alain Cariou crée dans le Cap de nouvelles compagnies.

LE FRONT NATIONAL

Le Front National de lutte contre l'occupant fut créé dans la région parisienne en mai 1941. Des patriotes de toutes tendances politiques et philosophiques, furent à l'origine de ce mouvement qui allait s'étendre à toute la France.

Le 2 janvier 1942, un jeune marin pêcheur de Douarnenez, René Le Gouill (actuellement secrétaire de mairie à Esquibien) arrivait à bicyclette à Plouhinec, chargé de tracts appelant à l'adhésion au Front National. Il obtenait tout de suite le concours de Mr et Mme Albert Trividic, instituteurs à Plouhinec qui acceptaient de lancer le mouvement de Résistance dans tout le Cap Sizun.

C'est ainsi que, courant 1942, des sections du Front National étaient créées à Audierne, Esquibien, Primelin, Plogoff, Cléden, Goulien, Pont-Croix, Plozévet, Pouldreuzic et Confors. La formation de base était le triangle, c'est à dire que chaque membre du Front National ne devait connaître que deux autres membres, ceci afin d'éviter les éventuelles dénonciations en chaîne par des camarades arrêtés puis torturés.

Premier travail : distribution de tracts appelant à la lutte contre l'occupant, recrutement de « combattants de l'ombre ». Nos effectifs grossissent assez rapidement courant 1942 et 1943 ; des groupes de Francs Tireurs et Partisans Français (F.T.P.F) se constituaient un peu partout.

1965 Discours Albert Trividic – commémoration du combat de Lesven

Il y a 21 ans jour pour jour que la bataille de Lesven se terminait par la victoire de la Résistance sur les 300 allemands qui voulaient s'embarquer à Beuzec, pour rejoindre par mer, la presqu'île de Crozon. Cet événement est commémoré tous les ans par des patriotes de la région, et c'est justice. Gloire aux soldats sans uniforme et en sabots qui écrasèrent ainsi chez nous les forces ennemies supérieures en nombre et mieux équipées.

Pour notre part, cette année, à l'occasion du déplacement de la plaque Jean Simon, nous évoquerons les belles figures de deux jeunes résistants audieruais morts au combat quelques mois avant la Libération : Jean Simon et Manu Brusq.

Ils étaient venus rejoindre les rangs des Francs Tireurs et Partisans Français au cours de l'année 1943. Jean Simon n'avait pas vingt ans, Manu Brusq avait quelques années de plus. Tous deux étaient membres des Jeunesses Communistes et dirigeaient un groupe de jeunes très remuants comprenant notamment Yves Le Meur de Kervreach, Jo Olier et le vétéran de la Grand Rue Jo Le Bars, Alexis Lautrédou, Jean Le Bars et Yves Hormand de Landrevette, Pierre Kerninon de Primelin, Pierre Brélivet, Pichavant et Le Gall D'Esquibien, Robert Normand et Jean Burel de Plouhinec, Alain Goyat de Plozévet.

Vite ils mirent en application la belle devise des F.T.P.F : « s'unir, s'armer, se battre ». Et en novembre 1943, à Plouhinec, sous la conduite de Jean Simon, le groupe Audierne-Plouhinec désarmait et ridiculisait un officier allemand. Les coups de main contre l'occupant vont alors se généraliser dans toute la région. L'ennemi y répond par des rafles qui ne donnent aucun résultat. Nos groupes, peu nombreux, opèrent par surprise et disparaissent très rapidement à bicyclette, soit dans la région quimpéroise, soit dans le maquis de Scaër, soit dans des maisons sûres de la région du Cap.

Manuel Brusq et Jean Simon, devenu commandant Paul à Quimper, dirigent leurs coups contre les occupants, contre les collaborateurs, contre la police de Vichy qui traque les patriotes.

Nos jeunes F.T.P.F menaient ainsi une activité périlleuse dont ils mesuraient pleinement les risques. Ils tinrent près d'un an. Arrêtés à Quimper en février 1944, torturés, Jean Simon et Manu Brusq refusèrent de parler. Condamnés à mort par les fascistes allemands pour avoir défendu leur patrie, ils furent fusillés début mai 1944 à Poulguen en Penmarc'h. Avant d'être fusillés Manu Brusq et Jean Simon ne virent donc pas la libération de leur patrie. Par leur brillant exemple cependant, ils firent se lever les bataillons qui, finalement, écrasèrent l'immonde bête fasciste. L'hommage que nous leur rendons aujourd'hui est amplement mérité.

Dans le même hommage, nous unissons leurs compagnons de lutte tombés aussi victimes de la barbarie nazie :

Robert Normant de Plouhinec, fusillé le même jour à Penmarc'h ; Yves Normant de Landrevette, arrêté en 1943 au maquis de Scaër, mort en déportation ; Henri Scudeller de Plouhinec, abattu à la plage d'Audierne le 2 janvier 1944 ; Jean Burel de Plouhinec, arrêté et massacré à Servel dans les Côtes du Nord en juillet 1944. Leur souvenir restera dans nos cœurs impérissables.

Homologation de grade F.F.I – Certificat d'appartenance

TRIVIDIC Albert instituteur à Plouhinec

Nommé le 1^{er} avril 1943 par Daniel Trelu (Lieutenant Colonel Chevalier) aux fonctions de délégué au recrutement des FTP dans le Cap Sizun (canton de Pont-Croix). Sans grade.

Secteur soumis à mon autorité : le canton de Pont-Croix, plus les communes de Plozévet et de Pouldreuzic.

Services accomplis - Missions – Opérations :

Recrutement – Collectage de fonds et de vivres pour les maquis. Hébergement des résistants, transports d'armes et détention d'armes, enlèvement et transports des 6000 cartes et titres d'alimentation de Plouhinec en septembre 1943 et en décembre 1943. établissement de fausses cartes d'identité avec les cachets pris dans les mairies.

Le 20 avril 1944, j'ai dû quitter Plouhinec, étant recherché par les Allemands.

Début mai 1944, j'arrive à Nantes où je retrouve le contact avec le Front National.

Le 7 juin 1944, je retourne dans le Finistère à bicyclette.

Du 7 au 12 juin, je séjourne à Bannalec (Finistère) où j'aide le lieutenant Le Gall (instituteur) à organiser ses effectifs.

Le 12 juin je retourne clandestinement à Plouhinec (Finistère) que je ne quitte plus. J'intensifie le recrutement dans la région soumise à mon autorité, couchant toujours en dehors de mon domicile.

La C^{ie} Hoche, à laquelle je me suis intéressé particulièrement parce qu'elle est de Plouhinec, compte 200 hommes au 4 août 1944 et participe aux combats libérateurs de Beuzec Cap Sizun (Finistère) le 26 août 1944 et au siège d'Audierne, terminé victorieusement le 20 septembre 1944.

Le 2 octobre 1944, j'occupe le poste de secrétaire départemental du Front National à Quimper, poste que je quitte fin mai 1945 pour reprendre mon travail d'instituteur à Plouhinec.

Je soussigné Daniel Trelu, Lieutenant Colonel des Forces Française de l'Intérieur, adjoint au chef départemental du Finistère, certifie que Monsieur Albert Trividic, instituteur à Plouhinec a très activement participé à l'organisation et à l'action de la Résistance dans le Finistère.

Résistant actif dès le début de l'occupation, il a organisé de multiples sabotages dans toute la région d'Audierne. Au début de 1943, devient responsable du Front National de tout le secteur d'Audierne où il organise les groupes du Front National, les groupes de combat des Francs Tireurs et Partisans Français qui ont une action très efficace.

Il dirige lui même de nombreuses opérations armées et par son activité intense réussit à entraîner toutes les populations de la région dans la Résistance.

Recherché par la Gestapo et la police de Vichy, poursuit son action à la tête du Front National du Finistère dont il est à la libération le secrétaire départemental.

Proposé pour la Médaille de la Résistance

Fait à Paris, le 28 mai 1947

Signé Daniel Trelu

Mon père a obtenu cette médaille. Je l'ai vue. Elle est en possession d'un de mes neveux actuellement.

- . A T T E S T A T I O N . -

NOUS SOUSSIGNES,

- Daniel TRELLEU, ancien chef départemental des F.T.P.F. du Finistère et chef départemental adjoint des F.F.I. délégué responsable pour le département.
- LE GOUILL René, ancien sous-lieutenant, commissaire aux effectifs de la " C^{ie} KLEBER " de Douarnenez,

CERTIFIONS, sur l'honneur que Albert TRIVIDIC, né le 13 Mars 1909 à PLOUHINEC (Finistère) est entré au Front National le 2 Janvier 1942.

A partir de cette époque il a reçu régulièrement de René LE GOUILL de Douarnenez, des tracts anti-allemands qu'il a distribués dans toute la région d'Audierne; il a recruté activement pour les F.T.P.F. ; il a hébergé à plusieurs reprises des résistants de passage dans la région: Louboutin de Douarnenez, plus tard déporté Normant d'Esquibien, mort par la suite en déportation, capitaine ~~Morcaud Pouldevid~~ en Douarnenez, tué en Normandie lors des débarquements alliés, Albert Quéguiner, responsable F.N., arrêté au restaurant "La Tour d'auvergne" en Janvier 1944 puis déporté, Jean Burel, et Robert Normand de Plouhinec, plus tard fusillés par les Allemands Le Meur d'Audierne, l'un des responsables du maquis de Scaër. En novembre 1942, Trividic a participé à une opération qui a abouti au désarmement, à Plouhinec d'un officier allemand (1 revolver et des balles récupérés) A Noël 1942 il a ramené de Brest le revolver de son beau-père, revolver qui a servi par la suite au groupe F.T.P.F. de Plouhinec.

Le 20 Septembre 1943 Trividic et ses compagnons ont coupé toutes les lignes téléphoniques ennemies à Plouhinec. Ce coup de main s'est accompagné d'une grande rafle qui n'a abouti à rien. Le 25 Septembre 1943, avec Le Meur d'Audierne, il a enlevé de la Mairie de Plouhinec les titres d'alimentation et le cachet de la Mairie. Les titres d'alimentation ont servi aux réfractaires au S.T. et aux maquisards de Scaër. Le cachet de la Mairie a servi par la suite à l'établissement de fausses cartes d'identité. Trividic a collecté aussi, au cours de l'hiver 43-44 des fonds et des vivres qu'il a remis à Robert Normand, responsable à Quimper d'un groupe de saboteurs. Le 30 décembre 1943 il a transporté à Quimper, les 6.000 titres d'alimentation pris le 27 décembre à la Mairie de Plouhinec. A partir de Janvier 1944 Trividic a travaillé surtout au recrutement de F.T.P.F. Son activité résistante lui a valu d'être recherché par les Allemands à partir d'Avril 1944. Le 20 Avril 1944 il a ainsi quitté le Finistère pour Nantes où il a repris contact avec la Résistance (distribution de tracts anti-allemands).

Le 8 Juin 1944 Trividic est rentré à bicyclette de Nantes, s'est arrêté quelques jours à Bannalec où il a aidé son

collègue Le Gall Yves à recruter et organiser des F.T.P.F. . Rentré à Plouhinec, le 15 Juin 1944, il y a repris sa place de responsable du Front National, participé à Quimper à la formation du C.D.L. (Comité Départemental de Libération) Dans la nuit du 4 Août 1944 alors qu'il était en action de résistance, au Bourg de Plouhinec, il a échappé de justesse à une balle tirée sur lui de 20 mètres et a "sensé" les deux soldats allemands qui le poursuivaient. A partir de cette époque Trividic a participé à l'organisation des compagnies F.T.P.F. "Roche" ; "Indépendance", et "Marat" du bataillon " Cdt Fernand" Ces compagnies ont combattu victorieusement à Leven en Beuzec Cap Sizun (26 Août 1944 : 500 allemands hors de combat) . Par la suite, avec le matériel récupéré au combat de Leven, Trividic a pris part avec la "C" Roche " au siège des casernes de la "poche" d'Audierne terminé le 20 Septembre 1944 par la reddition des Allemands. D'Octobre 1944 à Mai 1945 Trividic a été secrétaire départemental du Front National.

AUDIERNE, le 31 JUILLET 1958

Signé: Et Trellu Daniel
Fretts

Monsieur le MAIRE D'AUDIERNES
Atteste l'honorabilité de
M. LE GOVILL, signataire de
la présente attestation

AUDIERNES, le 1er Août 1958

LE MAIRE:



PREFECTURE du FINISTERE

SERVICE DEPARTEMENTAL
de l'OFFICE NATIONAL des
ANCIENS COMBATTANTS et VICTIMES
de GUERRE

QUIMPER, le 16 JUN 1959

Carte de Combattant
Volontaire de la
Résistance

Le PREFET du FINISTERE

à M^r *Trevidié Albert*

Rue Stalingrad, Audierne

(sous le couvert de M. le Maire)

Monsieur

Je vous prie de trouver, sous ce pli, la carte N° *142991*
de Combattant Volontaire de la Résistance, qui vous a été attribuée.

Vous voudrez bien m'en accuser réception, à l'aide de
la formule ci-dessous.

Veillez agréer, *Monsieur*, l'assurance de ma considé-
ration distinguée.

P./ le PREFET,

Le SECRETAIRE GENERAL,
CHEF du SERVICE DEPARTEMENTAL
de l'OFFICE NATIONAL,

C. FLOCH

P.J. : 1

SUBDIVISION DE QUIMPER
ETAT-MAJOR

Quimper le 6 MARS 1945

A T T E S T A T I O N

Le Commandant ANDRE certifie que le Lieutenant CLECH commandant
la Compagnie HOCHM a procédé à la réquisition du revolver
de.....*Trevidié Albert*.....*Bourg de Ploutivec*
le 4 Août 1944.

Le Commandant ANDRE

no le



hédans, hédans
Plein Air et Camarade -

Albert n'est plus, pour
employer le traditionnel, formelle
pour étudier maquer la nouvelle
réalité de la dispartion d'été
clm.

Lui qui n'avait jamais
compris malade - bête en train
infatigable - toujours le même.
Même à pied, à bicyclette, en
voiture. A vu de forces de l'air,
pendant les 3 mois du 1^{er} et 2^e
de coupe - J'ai pu en dernier
moment il s'animait toujours
pour l'arrêter avec ceux qui lui
redaient suite - Hélas, des braves.

mid de Nord Lt4, il s'est écarté
en pleine de deux

Le fait que représentait de
la section du Cap du P.C.F. Je
vais à rendre hommage au mil.
tout exemplaire que fut notre ce-
marade Albert

Il a été l'un des créateurs
de notre section. Bilblant de l'ordre
il était toujours dans le train -
secrétaire de la section durant de
longues années - Diffusé de l'ordre
hebdomadaire "l'Homme Ouvrier"
jusqu'à sa dernière temps. C'est
dans le bon conseil, C'est dans
l'union la population du pays qui
l'a vu naître et qui il a fait
premier jamais possible, tant il

lui était attaché - et avait pu³
se en lui, pour l'accompagner à la
devenue d'ailleurs, femme qui il était
d'une, même par ceux qui ne par
sageables pas se idées -
de quelques dispositions pour la
disposition, il respectait les idées,
d'ailleurs, et son amour avait bien
sur le calme pour et le bon vouloir
tendant à mourir.

Quants que nous réfléchissons
d'autres époques de la vie - se
meant une Antiquité corrompue il
était proche de la petite enfance
pour l'avis, entendait parler de
la volonté de comprendre les forces
généralistes.

4

En nom de vos camarades
j'adresse à son épouse, notre ami
et camarade Jeanne Trivichin
à ses filles et à ses gendres
~~et~~ à ses petits-enfants
et à toute la famille d'après.
Avec de notre fraternelle affection
paternelle.

Et toi, mon ch. Albert
Notre ami, notre camarade
adieu !
Adieu !

Notre camarade Albert TRIVIDIC nous a quittés. C'est une grande figure du mouvement communiste du Finistère qui disparaît.

Pour sa famille, sa femme, ses enfants et petits-enfants c'est une très lourde perte.

Tous ceux qui l'ont connu, ne manqueront pas de rappeler qu'il fut tout au long de sa vie un homme à la très riche personnalité, exceptionnellement bon, toujours disponible. Albert c'était la générosité ; l'injustice, la peine des autres, il ne les supportait pas, c'est pourquoi il avait décidé une fois pour toutes de refuser de fermer les yeux devant le sort des humbles et d'adhérer par conséquent au sortir de son service militaire, à l'âge où un homme choisit son chemin, au Parti Communiste Français. En 1929 il faisait partie

.../...

des élèves des 3 Promotions de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Quimper qui furent licenciés pendant 3 semaines pour s'être élevés contre les brimades de la direction de l'établissement. Homme d'une droiture exemplaire il est resté, jusqu'à son dernier souffle, un communiste. C'est Albert Trividic qui a jeté les bases de la création du Parti Communiste français dans toute cette région du Cap Sizun.

Et tout au long de sa vie, sa sûreté de jugement, toujours renouvelé par sa réflexion et son travail, allant de pair avec une constante ouverture d'esprit, firent de lui un militant et un dirigeant respecté et apprécié du Parti Communiste Français.

Sa formation, son métier d'instituteur, son engagement politique lui avaient donné le

.../...

- 3 -

goût d'apprendre et de faire partager son savoir et son expérience. Il avait la passion de convaincre et tout autant celle de rassembler, sachant retenir ce qui unit tout en respectant la diversité de chacun.

En 1939, lors de la 2ème guerre mondiale il est mobilisé dans la marine nationale et participe à la guerre sur mer. A la débâcle devant les allemands il se retrouve à Oran puis à Mostaganem. Dans ces ports, avec d'autres marins courageux de l'Aviso sur lequel il était embarqué, il chante un jour l'Internationale ce qui lui vaudra d'être rapatrié parmi les premiers.

Il retrouve alors son poste d'instituteur à l'école de Plouhinec. Mais le communiste qu'il est ne peut tolérer l'occupation de son

.../...

- 4 -

pays par une armée étrangère pas plus qu'un gouvernement de trahison et de collaboration, c'est pourquoi il entre, dès qu'il peut obtenir les contacts, dans les organisations de la Résistance. Il prendra part alors à de nombreuses actions contre les nazis, et exercera d'importantes responsabilités dans toute la région Ouest du Sud-Finistère. Sa maison de Plouhinec servira, durant toute la guerre, de lieu d'accueil, amical et sûr, pour les responsables de la Résistance venant en Bretagne. Dans le début de l'année 1944, sa sécurité est menacée, et le 20 Avril de cette année Albert échappe de peu à la police française qui était au service de l'ennemi, il se réfugie à Nantes et revient ensuite à Plouhinec où il contribuera à la formation des compagnies de résistants "Hoche" et

.../...

"Indépendance", "Marat", "Robert Normand" et "Catroux".

Ces compagnies, avec d'autres FTP et FFI mettront hors d'état de nuire 600 allemands dans le Cap Sizun : 300 lors des combats de Lesven, le 26 Août 1944 et 300 autres à l'issue du siège des casernes d'Audierne.

D'Octobre 1944 à Mai 1945, Albert sera le secrétaire fédéral, pour le Finistère, du Front National et reprendra, cette même année son poste d'Instituteur à Plouhinec où il sera élu au Conseil Municipal.

Son court passage au Conseil Municipal de cette commune, de 1945 à 1947 lui permit de lancer les bases de réalisations importantes : par exemple la transformation de l'Abrî du Marin de Pors Poulhan en école maternelle et en cours préparatoire, mais aussi il fut l'un des principaux

.../...

initiateurs de la création du LEP de Poulgoazec, de même qu'il a été à l'origine de la création du Centre d'Apprentissage féminin de Locquéran.

Albert s'intéressait à tout ce qui peut-être utile au bonheur des Hommes ; il fut un militant associatif, dont les connaissances et les qualités d'organisateur furent appréciées tant à "France-URSS", qu'au "Mouvement de la Paix", au "Secours Populaire", à "Tourisme et Travail", à la "Fédération des Oeuvres Laïques du Finistère". Il fut aussi, durant plusieurs années un collaborateur régulier et efficace du quotidien Breton du Parti Communiste "Ouest-Matin". Et il joua un très grand rôle comme propagandiste de la culture populaire bretonne en organisant des pièces de théâtre et des sketchs en breton dans tout le département.

.../...

Mais c'est au Parti Communiste Français auquel il était attaché par toutes les fibres de son intelligence qu'il devait donner le meilleur de lui-même. Il fut durant 40 années, le diffuseur de l'Hebdomadaire Communiste "L'Humanité-Dimanche" dans la région, et nous garderons longtemps à l'esprit, l'image d'Albert qui tous les samedis matins sur le marché d'Audierne et par tous les temps, son paquet de journaux sur les bras faisant comme il le disait avec le sourire, "sa tournée de l'Huma".

Qu'il me soit permis, en ce moment douloureux de rappeler l'un des caractères de la riche personnalité de notre camarade : c'est la bonne humeur, la soif d'action, et ni le poids incontournable du temps, ni l'adversité politique n'avaient entamé sa confiance, l'amour de la vie, la volonté de toujours se rendre

.../...

utile pour les autres qui habitaient Albert.

Tous nous garderons de lui un souvenir affectueux, reconnaissant et plein d'estime.

Albert a marqué de ses qualités humaines, profondément, tous ceux qui ont travaillé avec lui. Le dirigeant expérimenté que nous connaissions et dont les conseils étaient toujours écoutés avec le plus grand intérêt nous a quittés, mais il a su nous donner dans cette période difficile que nous traversons, le témoignage de la lucidité, de la rigueur intellectuelle, de la confiance et de l'espoir.

Albert, à toute ta famille, j'adresse le message de fraternité et de sollicitude du Parti Communiste Français.

Adieu Albert, ton souvenir restera vivant pour nous tous.

Piero RAINERO
Secrétaire Fédéral
du PCF du FINISTERE

Robert Durdac.

est mort, le mois dernier, notre vieil ami Albert
vidé, instituteur, en retraite à Audienne, con-
de tous en Cornouaille comme l'acteur vedette
des pièces de théâtre en Breton.

Une de pièces de toutes sortes, ici ou là,
Bumpen à Douarnenez, pendant lesquelles on
entend Albert ~~parler~~ jouer (racontés) avec ses
grades de la troupe du bag L'une ou l'autre
pièces de théâtre de Der Jakob Kerlias, ou
le monologue "Yann ar Yaouti mad", ou
ore avec son ami René Donnant, "War
d'achenn fobad"...

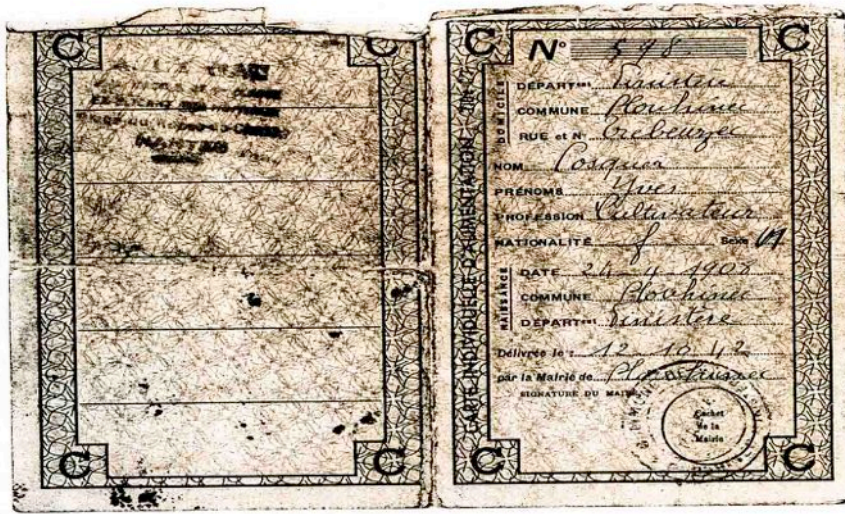
Il répondait toujours "oui" aux demandes
lui adressaient les Amicales des Ecoles, les
ités des fêtes de telle ou telle ville ou les
ociations des Combattants de la Résistance.
il suivait avec sa petite troupe pour faire enten-
e quelques-unes des pièces de ^{René} Piskroff Kennedy à
sormais autant.

Il y a peu de pages 71 1018 - la première sera
d'entre eux - où il n'est venu jouer telle ou telle
force imaginée (inventée) par son ami Jakob. Il
vint deux ou trois années consécutives aux fêtes
bretonnes que nous organisons à Recouvrance, ex-
-portant aux bretonnants de Brest le plaisir par
égol d'entendre leur langue, nappételle. On ne
le verra plus, hélas, avec Le Donnant et Kerasta.
mes Faveau et Le Roy nous apportant son aide
lors des stages de St Leger, Lez - St skol Drogon
ni aux soirées dans le vieux Pempes au moment
du Festival de Cornouaille.

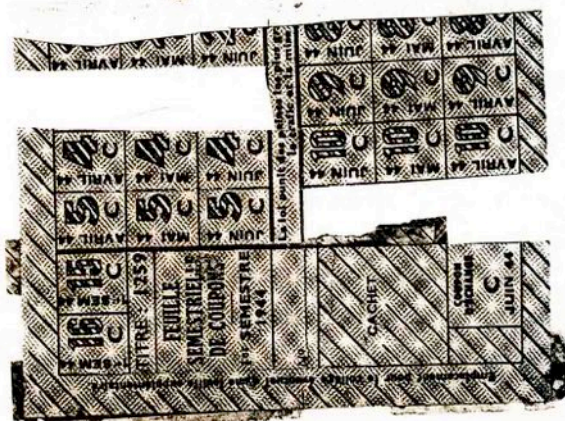
Pour nous, nous n'oublions pas que c'est
grâce à son aide que nous avons réussi à lancer à
Audienne le premier des la vingtaine des premières
stages de St Leger. Et, toujours, Albert a été par
- nous qui soutiennent nos efforts pour ^{les fêtes} la soirée
du Breton.

En outre, nous n'oublions pas de mentionner ici

qui Albert Trividic a été, pendant les années som-
-bres de la dernière guerre, un de ceux qui ont
impulsé le combat clandestin dans l'Ouest de
la Cornouaille.



Fausse carte d'identité d'Albert Trividic.



Feuille semestrielle de coupons
1er semestre 1944

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

mon cher Albert,

Pour la première fois, aujourd'hui, tu ne me donneras pas la réplique, et j'aurai le triste privilège de m'adresser seul à la foule d'amis venus t'accompagner jusqu'à ta dernière demeure.

Comédien né, Albert Trividie commence ce qu'on pourrait appeler sa carrière théâtrale, comme élève-maître à l'École Normale de Quimper. Quand on parle de lui à ses vieux compagnons de l'époque, ils le situent immédiatement, en vous disant: Trividie celui qui faisait du théâtre?

Devenu Instituteur à Pleuhinec, tu y fondez une petite troupe d'amateurs; je me souviens te voir jouer pour la première fois "Le Commis prais un bon enfant" lors d'une fête d'Amicale Laïque à Audiernet où j'étais, à l'époque, élève du Cours Complémentaire. Après la guerre de 1939-45, tu es la riche idée de jouer en public les sketches radiophoniques de Du-Jakif Hélias diffusés à cette époque sur les ondes de Radio-Quimper. La troupe du coup, est née. Troupe dont tu fus le pivot inébranlable, inamovible. Les partenaires passaient, dispersés par les hasards de l'existence, les impératifs de la carrière. Toi, fidèle à ton coup natal, amoureux de la scène tu es toujours présent, réponds oui à toutes les sollicitations, les fêtes de Noël en décembre, les Kermesses et manifestations de toutes sortes pendant l'été. Bec'h da' bulli! Lien d'ar vag! Eoil er c'hav! Chev er ganaten! D'omp dei! Il faut y aller! On y allait!

Que l'on joue sur une scène véritable, c'était rare.

2) devant un nombreux public (je pense aux Fêtes de Lornouaille au théâtre de Quimper, au FPC à Brest) ou sur une scène ou forme fortune - voire une simple remorque de tracteur - et devant un public clairsemé, c'était toujours chez toi, le même dynamisme, le même allant, le même pouce du travail bien fait. Passé du rôle à fond, afin d'en retirer le maximum, s'étant ta plume sacrée, ton credo. Que de répétitions méticuleuses avant de se produire, même pour des sketches maintes fois rabâchés. Mais que de bons moments aussi lors de nos "sorties", que de bons souvenirs! Tu rappelles-tu, cet auto-stoppeur, recueilli à 3 heures du matin, à la sortie de Jaudouard, au retour d'une séance à Saint-Nic? Ou, cette panne d'électricité lors d'une fête des écoles à Noël, à Espéogat, qui nous valut de poursuivre la soirée à la lueur des bougies? Les feux de la rampe et somme! Ou, encore, à Guimelin, ces tranches de pommes de terre crues servies en guise de concombre et que tu mâchais, consciencieusement - il fallait faire vrai; à ta manière, tu cultivais l'authentique!

Notre dernière prestation eut lieu le 26 Août dernier à Quimper, à l'École Jules Ferry, pour être un stage de breton organisé par Coïz Popars. Tous jouâmes deux sketches, à l'issue desquels tu fus spontanément ovationné par les stagiaires, tant ton interprétation fut superbe. Et quand je te présentai comme "eur jasth yaouank pevar a daou ugen vloaz" - un jeune homme de quatre-vingts ans - ils restaient incrédules, ton âge éclatait de santé et de jeunesse!

Il y a quelques mois de cela et, aujourd'hui, il me paraît étrange, irréel, de faire ton éloge posthume, devant tes amis

3 / rassembleés autour de ta dépouille. Une erreur de la nature, et
quelque sorte.

Kernavo, Guillou, pouta koz; setu te ead da anson;
a me Jakez, da gonsort, a zo aman e da gortez, glak
-ret braz, e timplaga da gouarn d'an plad, plud boded
edus d'omp. Eur wech c'hoaz, Guillou, Kernavo, med
e wech man, e la viken.

Albert TRIVIDIC

Marvet eo, ar miz tremenet, or heneil koz Albert Trividig, skolaer war e leve e Gwayen, anavezet dre-oll e bro-Gerne evel mestr-c'hoarier peziou e brezoneg.

Nag a abadennoù a beb seurt du-mañ, du-hont, euz Kemper da Zouarnenez, bet klevet enno Albert o tiplega gand e gamaladed euz strollad bro ar Hap hini pe hini euz peziou-c'hoari Per-Jakez Heliarz... pe o tistaga, e-unan-penn, "Yann ar Paotr mad", pe c'hoaz, gand e geneil Herri Donnard, "War an dachenn fobal"...

Respont a ree dalhmad "ya" d'ar goulennou a veze greet outañ gand strolladoù ar Skolioù pe Gouelioù ar gêr-mañ-gêr pe kevredigeziou stourmerien ar Rezistañs, da skwer. Hag e teue gand e vagadig c'hoarierien da rei da gleved unan bennag euz peziou "Biskoaz kemend-all!"

N'eus ket kalz euz stajou "Ar Falz", ar rummad kenta anezo, ha n'eo ket deut da hoari hini pe hini euz ar fentigelloù ijinet gand e geneil Jakez. Dond a reas daou pe dri bloaz diouz renk d'ar gouelioù brezoneg aozet ganeom e Rekourañs, o tigas da vrezonegerien Kêr-Vrest eur blijadur dispar gand rei dezo da gleved o yez kenta... Ne vo ket gwelet, siwaz, gand H. Donnard, an Itronezed Favereau ha Le Roy, da rei eun taol-dorn deom, e Kemper, da stajou Al Leur Nevez - Ar Skol Vrezoneg... nag e pardaeziou Kemper-goz, da vare Gouelioù Meur Kemper.

Evidom-ni, ne zizoñjom ket eo gand e skoazell on-oa gallet rei lañs, e Kêr-Wayen, d'ar henta hini euz an ugent bennag euz stajou kenta "Ar Falz". Ha dalhmad eo bet Albert e-touez ar re oh harpa or strivou evid gwirioù ar brezoneg.

Ouspenn-ze, ne zizoñjom ket menegi amañ e oa bet Albert Trividig, e-pad bloaveziou du ar brezel diweza, unan euz ar re a gase war-raog ar Stourm Kuz e Kornog-Kerne.

A.K. - A. ar M.

PLOUHINEC : Albert TRIVIDIC n'est plus UN CONTEUR «MOD COZ» DISPARAIT

M. Albert Trividic vient de disparaître. Il laisse derrière lui une grande reconnaissance : «connu partout, apprécié de tous par les services qu'il rendait»... Qui dans le Cap Sizun n'a pas vu cet homme tous les samedis vendre l'Humanité Dimanche. Qui ne l'a pas vu raconter ses contes, en Breton, lors des veillées. Qui ne l'a pas vu chanter dans les fêtes un «Kan an Diskan» à l'occasion d'un fest-noz. Connu aussi sous le pseudonyme de «Labous Coat», avec la disparition d'Albert Trividic, une figure de la vie capiste a disparu.

Albert Trividic est né à Guenez, à Plouhinec. Il a suivi les cours des études professionnelles de Douarnenez avant de rentrer à l'école normale de Quimper. Il s'illustre déjà en faisant du théâtre en breton.

Il reviendra à Plouhinec pour occuper le poste d'instituteur public. Il a aussi assuré les fonctions de métreur. Pendant la guerre, il est enrôlé dans la marine. Il en est démobilisé pour entrer dans la résistance. Il s'est illustré lors de la prise de «la poche de Lézongard».

Après la guerre, il a participé à la création de l'association sportive de Plouhinec. Il est aussi à l'origine de la création du lycée professionnel Jean Moulin de Poulgoazec. Il a assuré les fonctions de conseiller sur la commune de Plouhinec...

On connaît aussi une autre phase de cet homme qui a animé pendant longtemps les Fest Noz de la région. Les chants en breton, les sketches, et nombreuses autres anima-

tions, il a joué dans la pièce de Tchekov, «Les Loups» qui avait été traduite en breton. On pouvait encore admirer son talent lors de certaines veillées quand il racontait ses histoires, toujours en breton. «Il est encore l'un des derniers à perpétuer cette vie ancienne», disent ceux qui l'ont connu.

Il était militant du parti communiste. Pendant longtemps, il a été la cheville ouvrière de la fête du PC sur la plage d'Audiernne, tous les étés.

Avec le décès de M. Albert Trividic, une figure du Cap a disparu. Ses obsèques civiles ont eu lieu le jeudi 26 avril au cimetière de Plouhinec.

J.P.L.

PCF : la cellule s'appellera « Albert-Trividic »

Lors de leur dernière réunion, sur proposition d'un camarade qui était son ancien élève, les communistes d'Audiernne ont décidé de donner à leur cellule le nom d'« Albert-Trividic ».

« Albert », qui dans le Cap ne le connaissait ? Lui qui connaissait tout le monde.

Originaire de Plouhinec, où il enseigna longtemps après sa sortie de l'École normale, Albert y anima aussi l'équipe de foot.

Responsable dans la Résis-

tance, il fut le fondateur du PCF dans le Cap-Sizun. Comédien bretonnant, il a fait rire, avec une équipe qu'il avait formée, grâce aux sketches de P.-Jakez Hélias, joués même aux Fêtes de Cornouaille.

Serviable, il avait un sourire optimiste. Il avait aussi, pendant des années, promené son appareil de projection d'école en école, en tant que responsable du « Cinéma éducateur ».

Plougastel le 12.11.90

Yvonne, je suis très émue de t'avoir retrouvée
l'autre jour, dans de telles circonstances, très émue
aussi parce que cela me rappelle avec acuité ton père
vivant, sa sensibilité, sa personnalité, sa persévérance
pour accomplir "notre grand ouvrage" comme disait Aragon
même si nous pourrions nous tromper et mal faire, de
cette communauté qui n'est pas seulement un homme qui part
sa vie, mais quelqu'un qui garde sa mort, dont la mort n'est
pas pour rien, pas qu'elle vient après une vie toute habitée
du bruit de l'avenir, l'avenir des autres, qui est tout de même
notre avenir" - Albert Thiriet "un homme véritable" même
si ces mots sont devenus "ringards" pour les gens à la mode.

Notre horizon s'est rencontré il y a quelques mois. Je
lui avais demandé de tes nouvelles. Il ne t'avait pas dit que
tu étais si proche de moi...

Mais viens à la maison, c'est tout près. Quand
tu es une heure, "en train de te remplir de temps", quand
tu es au haut du colosse; le chemin: la Fontaine Blanche et
au rond point "Kerarity" à gauche Pierre Isabelle.

90 t'embrasse

Renée

Aux fées rencontrées le long du chemin
Je suis racontant Fantine et Cosette
L'arbre de l'école, à son tour, répète
Une belle histoire où l'on dit : demain ...
Ah ! Jaillisse enfin le matin de fête
Où sur les fusils s'abattront les poings !

Jean Cassou

Front National

Canton de Font-Croix (29-5)

Attestation

Nous, soussignés :

Le Guill René, ancien sous-lieutenant, Commissaire aux effectifs de la "C^{ie} Kléber" de Douarnenez (29-5), actuellement secrétaire de maire à Esquibien (29-5), carte C.V.R. n° 089 102 du 4 février 1955, office de Quimper, carte A.C. n° 105 162 du 3 mars 1955, office de Quimper

et Ervidic Albert instituteur en retraite à Audierne (29-5), instituteur à Plouhinec pendant l'occupation, ancien responsable du Front National dans la région située à l'Ouest de Quimper, ancien secrétaire du Front National dans le Finistère, carte du combattant n° 95 159 du 4 avril 1953, office de Quimper, carte C.V.R. n° 142 99, office de Quimper

attestons sur l'honneur

que Madame Kerloc'h Gudine, veuve Ervidic Jean, née le 25 janvier 1898 à Plouhinec (29-5), demeurant à Guenvéz-en-Plouhinec rue René Quillivic, ancienne boulangère à Guenvéz-en-Plouhinec, a fait partie du Front National du 15 janvier 1943 au 20 septembre 1944, date de la Libération d'Audierne (29-5)

Le 15 janvier 1943, contactée par un responsable du Front National, elle accepte de mettre son fournil à la disposition de la Résistance pour d'éventuelles rencontres clandestines.

Effectivement, le 13 mars 1943, dans le fournil de M^{me} Kerloc'h se tient une première réunion cantonale de résistants du Cap Sizun avec Yves Kermoa et Albert Ervidic de Plouhinec, Yves Le Meur d'Audierne, Cariou Alain de Goubien, Michel Feuziat de Mahalon, Cariou ^{Guillaume} ~~Guillaume~~ de Plogoff, Joseph ^{Castrec} ~~Castrec~~ de Font-Croix. On y discute recrutement, distribution de tracts ^{Castrec} empli. allemands, actions contre l'occupant. M^{me} Kerloc'h accepte d'héberger gratuitement les résistants de passage.

La maison deviendra ainsi une base discrète pour les résistants, à 800^m du Bourg de Plouhinec en bordure d'une route peu fréquentée.

Le 15 septembre 1943 se tient chez elle une réunion de quelques résistants de Plouhinec désireux de saboter les lignes téléphoniques ennemies dans la nuit du 20 septembre pour marquer l'anniversaire de la bataille de Valmy. Le sabotage y est mis au point et exécuté en six endroits différents dans la nuit du 20 au 21. La nuit suivante les Allemands réagissent. 250 hommes environ sont rafles, puis relâchés, les interrogatoires et contrôles ne donnant rien.

C'est encore du fournil de M^{me} Kerloc'h que partiront un à un six résistants pour s'emparer, à la barbe des gendarmes de service, le 27 décembre 1943 vers 19^h, des 6000 litres d'alimentation de la mairie de Plouhinec. Ces litres sont rapidement enlevés et entreposés chez M^{me} Eudine Kerloc'h sous des tas de fagots. Trois jours après ils seront remis, à Quimper, à Jean Moreau (de Pouldavid) chargé à l'époque du ravitaillement des maquis. Moreau

De janvier 1944 jusqu'à la libération M^{me} Kerloc'h reçoit chez elle plusieurs responsables du Front National, notamment Jos Le Coz et André Stephan (C^{dt} André) de Concarneau, René Le Guillou soussigné, Pierre Briélivet d'Esquibien, Pierre Kerninon de Trimelin. Plusieurs de ceux qui ont passé chez elle ont connu une fin tragique : Yves Normant d'Esquibien, pris au maquis de Lcaër et mort en déportation, Jean Simon d'Audierne fusillé à Pommarc'h, Jean Burel de Plouhinec fusillé à Serval (22), Pierre Ropart de Morlaix, déporté.

Après les combats des 4 et 5 août à Audierne le colonel Plouhinec et son adjoint Pierre Quéré se réfugient chez M^{me} Kerloc'h. Le P.C. du Cap Sizon sera installé là du 5 au 26 août 1944, jour de la victoire de Lesteven en Beuzec Cap Sizon (300 Allemands hors de combat).

Madame Kerloc'h a intelligemment servi la Résistance grâce aux précautions qu'elle prenait et à la discrétion qu'elle savait exiger de ses hôtes.

L'iquebec, le 5 septembre 1977

Trividic Jean (Yann)

Je soussigné Trividic Albert, instituteur public à Audierne (Finistère), ancien responsable du F.N. dans le canton de Pont-Croix (Finistère), ancien secrétaire départemental du Front National à la libération, déclare sur l'honneur :

Avoir recruté, pour le compte du Front National, le 1^{er} avril 1942, M^l Trividic Jean, artisan boulanger à Guenvez en Ploubinec, né le 13 avril 1902 à Ploubinec.

M^l Trividic Jean a été un résistant exceptionnel.

C'est chez lui principalement, à l'écart des routes fréquentées, que se tenaient les réunions des responsables F.N. de toute la région. Les Résistants trouvaient toujours chez lui le gîte et une nourriture substantielle. Les tracts anti allemands, des armes, les litres d'alimentation et tout ce qui pouvait servir à la Résistance étaient cachés chez lui. Trividic Jean a lui-même participé à des coups de main contre l'ennemi.

Après le combat du 4 août 1944 à Audierne, c'est chez lui que se retira le quartier général des officiers de la Résistance. Le colonel d'active Ploubinec, en particulier, fut hébergé par lui pendant presque tout le mois d'août 1944.

* Il était plus connu sous le nom de Yann Trividic.

* Sa boulangerie n'était distante de la commandanture que d'environ 800 m.



A gauche Albert Trividic
à droite le Commandant Marie
Au centre le Colonel Plouhinec,
je les ai connus...

Photo prise
devant la mairie de Pont-Croix.

Photo de droite, des prisonniers allemands.

Ci dessous, le seminaire en particulier
le logement des vachères. Population et Américains.

En bas, à droite un car de résistants.





Albert Trividic
(2e à droite)

Minou Robert Normand



Probablement
une des fêtes de la libération.

Obsèques de Jean Burel

Drapeau Lapart de Poulgoazec

Anna Colloc'h Marie Biliec

Marianne Cogan Aline Colloc'h

Marie-Anne



Madeline Stéphan-Guillou

Je m'appelle Madeleine Stéphan, épouse Guillou. Je suis née à Plouhinec (Finistère), le 13 avril 1925. Mes parents, tous deux Plouhineçois, se sont fait construire une maison dans le bourg au début des années trente. Ma mère était cultivatrice et mon père marin-pêcheur sur un chalutier dépendant du port de Dunkerque. Ma mère, trouvant ce gagne-pain trop pénible, a beaucoup insisté pour que son mari quitte ce travail. Il a alors trouvé une embauche sur un paquebot mais, sur les conseils d'un cousin, c'est finalement sur un cargo qu'il a embarqué, le travail y étant moins contraignant. Il a écouté son cousin, pour son malheur.

C'est à ce moment-là (début des années trente), que maman et moi avons quitté notre belle maison de Plouhinec pour aller habiter à Dieppe.

Le travail de mon père consistait à convoyer un cargo chargé de munitions de Cherbourg à Dunkerque. Le 28 mai 1940, ce bateau a été bombardé par les Allemands et a coulé ; les civils français qui étaient à bord ignoraient que les Allemands étaient déjà à Dunkerque.

Une amie dieppoise m'apprit plus tard qu'elle avait rencontré mon père à Cherbourg avant son dernier embarquement, qu'elle avait juste eu le temps de lui apprendre le bombardement de Dieppe et qu'elle-même fuyait, à pied, vers la Bretagne.

Le corps de mon père a été retrouvé par des infirmiers anglais qui nous ont expédié ses papiers neuf ans plus tard. Je leur ai écrit pour leur demander où mon père était enterré. Ils m'ont répondu que c'était en Belgique, près de Dunkerque, dans le sable ... ou dans les dunes... probablement. Le nombre de morts était tel qu'il était impossible d'être plus précis.

Le bombardement de Dieppe, que j'ai connu, a duré tout une nuit que nous avons passée dans les caves. Après cette nuit de terreur, ma mère a décidé de quitter cette ville et de revenir en Bretagne. Nous sommes venues de Dieppe à Quimper en wagon à bestiaux. A Rouen, il nous a fallu changer de gare, les voies ayant été détruites. Nous portions chacune deux lourdes valises et ce moi de mai 40 était chaud, très chaud ! Nous étions épuisées et tenaillées par la soif. Enfin, à la gare d'Auray, qui possédait des robinets, nous avons pu boire. Quelle bousculade !

Enfin nous sommes arrivées à Plouhinec et nous avons mené une vie quasi normale jusqu'en 1942, date à laquelle les Allemands ont occupé notre maison. Quel choc !

Nous revenions tranquillement de chez le dentiste d'Audierne. En cours de route, nous rencontrons une personne qui dit à ma mère : « Les Allemands ont pris ta maison ! » Ma mère s'exclame : « Ce n'est pas possible ! Ils sont fous ? » Mais force fut de constater que c'était la vérité. Ils étaient bien là, et ils étaient les maîtres. Nous n'avions pas été prévenues de leurs intentions et étions mises devant le fait accompli.

Les occupants avaient choisi ma maison pour deux raisons : pour son aspect et son confort (c'était l'une des plus belles du bourg) et pour l'excellent poste d'observation qu'elle offrait : à l'époque, la vue sur la mer était vaste et dégagée.

Mais pour autant, il nous fallait bien un toit à nous aussi. Ils nous ont proposé une maison semblable à la nôtre, à Rozavot, à environ deux kilomètres. Mais nous devons alors chasser la famille Quillivic-Le Gall. Finalement nous avons été relogées chez Madame G.... , route de la gare. Nous avons eu le temps de faire quelques bagages que Jean Gloaguen, le voisin, nous a aidés à transporter. Il nous fallait laisser une chambre complètement meublée (pour l'officier, sans doute). Dans la cuisine, l'officier a piqué une grosse colère : maman avait posé sur l'étagère de la cheminée, une vieille boîte en fer qu'elle utilisait pour conserver des épices. Cette boîte portait la photographie de la famille royale britannique et c'est ce qui avait provoqué l'ire du sire qui a sans doute pensé aussitôt que mon père avait rejoint Londres. Une fois calmé, il nous dit

fort généreusement : « Si vous avez faim, venez chercher à manger ici ». Il nous proposa aussi du travail : ma mère comme blanchisseuse et moi comme lingère. Maman refusa : pas question de travailler pour les Allemands ! pas question de collaborer !

Et pourtant !... Chez Madame C..... nous vivions l'enfer. Madame C..... et maman n'étaient pas faites pour s'entendre. D'abord, la maison n'était pas conçue pour deux familles. Nous vivions dans une trop grande promiscuité qui a duré deux ans ! Les deux femmes étaient vraiment trop différentes et ne partageaient pas du tout le même mode de vie ni la même façon de voir les choses. Madame C..... allait à la messe tous les jours et ne se montrait pas du tout coopérative. Maman et moi n'avions aucune intimité. Nous ne nous sentions pas du tout « chez nous ». Une seule porte vitrée séparait les deux familles. Maman a fini par mettre un rideau sur cette porte, ce qui a fort déplu à la propriétaire qui nous l'a fait payer cher par son comportement. Pourtant, elle nous avait acceptées de son plein gré et maman payait régulièrement le loyer.

Les Allemands nous avaient payé trois mois de loyer ; puis, plus rien. Maman s'est alors décidée à aller à la mairie en quête d'une aide. Elle obtint de l'argent pour trois mois et la promesse qu'une allocation lui serait versée mensuellement par la suite. Mais cette promesse resta lettre morte. Où est passé cet argent ? Dans quelle poche est-il resté ? Je l'ignore. Il était facile de nous tromper puisque nous ne connaissions pas les règlements. Ma mère a donc vécu sur ses économies. Elle a réclamé encore une fois, mais A.... R...., du bourg, lui a rétorqué : « Il y a d'autres personnes plus nécessiteuses que toi... » ; et d'ajouter : « Ton mari doit être en Angleterre et il est vivant ». J'ignore le rôle que tenait ce monsieur qui venait de Brest tous les mois.

Je me souviens de l'Allemand que l'on appelait « le grand Jacques ». Il était venu me chercher dans notre nouveau logis pour me demander où était mon mari, qui n'était alors que mon fiancé. Je lui répondis : « Je ne sais pas. Je sais qu'il est parti, c'est tout. » Je savais bien où il se cachait puisque je lui rendais visite à bicyclette. Monsieur Kérouédan, boulanger, lui avait trouvé une planque dans une ferme, du côté de Confort. Mon fiancé y était bien : pas payé, mais bien nourri et à l'abri du STO.

En 1944, me semble-t-il, j'ai passé deux mois à Quimper dans une école de couture où j'apprenais la coupe. De temps en temps, je rencontrais des gens de connaissance originaires de Plouhinec, qui me disaient : « Tiens, j'ai aperçu ton cousin Jean Burel à Quimper ! » et je m'étonnais : « Comment ? Pourquoi n'est-il pas venu me voir ? » Je le savais réfractaire au STO et en cavale.

La fois où nous nous sommes retrouvés à Plouhinec, je lui ai demandé des explications : « Je sais que tu viens à Quimper. Pourquoi n'es-tu jamais venu me voir ? » Il m'a répondu : « Si j'étais allé te voir et si j'avais été suivi, j'aurais mis ta vie en danger. »

Il était agent de liaison dans la Résistance. Il a eu une mort atroce.

Les Allemands ont occupé ma maison de 42 à 44. Nous avons récupéré celle-ci dans un bien triste état et personne ne nous a aidées.

En 1944, un soldat est venu nous chercher : l'officier avait besoin de nous voir parce qu'il partait en Russie. C'était un homme très élégant, toujours à cheval et parlant un excellent français. Un jour, passant devant notre nouveau logis, il nous aperçoit à la fenêtre. Etonné, il nous dit : « Ah ! c'est ici que vous êtes ? » « Oui, » dit ma mère, « et vous, vous vous promenez ? » « Oui » répond-il, « je vais chez des filles ». C'étaient des Plouhinécoises...

Les chefs, les filles et les bureaux étaient chez moi.

Après la guerre, nous avons eu la visite de l'adjudant chef allemand. Il avait eu l'ordre de brûler la maison avant de partir, mais n'avait pas obtempéré.

C'est Tante Marie Scudeller qui est venue nous annoncer le départ des occupants :
« Comment, vous restez là pendant que plein de gens pillent votre maison ? Les Allemands sont partis ! » Quelle émotion !... Joie grignotée par l'inquiétude... En hâte, nous regagnons notre maison. Nous savions que dans les pièces occupées il n'y avait rien d'intéressant pour nous à récupérer : au moment où les Allemands s'étaient installés, l'officier nous avait permis de mettre quelques affaires à l'abri au grenier, que nous avions fermé à clé. Mais par la suite, le Grand Jacques nous avait demandé la clé. Donc, tout le monde, ce jour libérateur, avait accès au grenier.

En route, nous rencontrons une voisine portant une grande marmite. Ma mère l'arrête et lui dit : « Mais, où vas-tu avec cette marmite ? » « Chez moi », répond-elle « J'ai pris cette marmite aux Allemands. » Indignation de ma mère. « Aux Allemands ? Ah non, elle est à moi ! » et ainsi de suite jusqu'à la maison.

Les ennemis avaient tout abandonné et arraché les fils électriques avant de partir. A la maison, il y avait des draps neufs, des tricots de corps, des caleçons et des matelas. Mais le lendemain matin, quand nous sommes revenues, il n'y avait plus rien. Je sais que Jacques Goyat, Résistant, en a emporté : sans doute avait-il eu l'ordre de les mettre à l'abri. Mais il y a eu beaucoup de pillards.

Dans la maison, nous n'avons rien retrouvé de ce qui nous appartenait, sauf un matelas qui avait bien, bien, bien servi.

Après le départ des Allemands, nous avons hébergé, pendant très peu de temps, deux soldats soviétiques, évadés des camps allemands et qui avaient rejoint la Résistance française. Nous nous sommes mises au travail pour remettre la maison en état et je me suis mariée en 1945.

De l'occupation allemande, il nous reste, au fond du jardin, des casemates indestructibles.

Témoignage de Séraphin DONNART

Je suis entré dans la Résistance au début de l'année 1944, à 16 ans. J'avais pris seul cette décision. Je me suis donc rendu à l'ancienne école des filles, vieille bâtisse rasée à la fin des années 60 qui se trouvait à l'angle de la rue appelée maintenant « Saint Vinoc » et de la route menant à Pors-Poulhan. Le quartier général s'y tenait. J'y ai rencontré Jean Borgne qui m'a remis des papiers à faire signer par mes parents. Je lui ai rapporté ces feuilles, signées, mais pas de mes parents. Je ne voulais pas leur dire que j'entrais dans la Résistance : apprendre que leur fils, si jeune, faisait partie de ceux que beaucoup appelaient « terroristes » les aurait profondément choqués.

Nous étions nombreux ; nous obéissions aux ordres et suivions le mouvement.... Nous allions au feu, comme l'on dit. Nous étions très jeunes, trop jeunes et participions à différentes actions. Nous portions le brassard FTP et étions armés. Nous n'avions pas peur, nous n'avions pas froid aux yeux.

Soixante ans après, je me souviens encore de quelques actions.

Un jour, nous avons arrêté un car pour vérifier s'il ne transportait pas de suspects.

Je me souviens aussi du parachutage de Mahalon auquel je n'ai pas participé car l'on me trouvait trop jeune : j'étais le plus jeune FTP de Plouhinec. C'est pour cette raison aussi que, bien qu'étant à Lesven au moment du combat, on m'a dit de rester en retrait. Je me souviens de la longue marche au clair de lune, de l'école de filles de Plouhinec à Beuzec, par les petits chemins dans lesquels nous nous suivions, nombreux. Nous nous sommes arrêtés près de Ty Nevez, après le bourg de Beuzec. Le combat a été meurtrier. Nous sommes rentrés à pied, au plus vite, à Plouhinec.

Nous dormions dans les champs. De toute façon, mes parents n'étaient plus chez eux à Roz Lezarouan : leur quartier avait été évacué et ils avaient trouvé refuge dans une petite maison près de l'actuelle salle des sports.

Notre quartier était situé entre deux points forts tenus par les Allemands : le Grougn et Corn Ero. Les casemates sont encore là. Celle de Corn Ero était occupée par les redoutables Russes blancs. A l'époque, le paysage, nu d'habitations, était à découvert et les Allemands, devenus furieux, s'attaquaient à la population. Ils nous tiraient dessus. Anna Colin a ainsi été blessée en traversant un champ. Un voisin, agitant un chapeau blanc, a réussi à la sauver et elle a été transportée à l'hôpital de Douarnenez. Il nous fallait foutre le camp.

Un jour, en compagnie de Marcel Bourhis, (il ne faisait partie d'aucun réseau de Résistance mais nous travaillions souvent ensemble) nous avons dû nous enfuir : les Allemands étaient à nos trousses. Ils ne pouvaient pas nous viser car nous galopions en zigzagant entre les murs. Nous l'avons échappé belle !

Mes parents ont appris par hasard que j'étais Résistant. Ce jour là, j'étais de quart au carrefour de chez Jeanne Plomb. Soudain je vois mes parents arriver. Ils se promenaient...et moi, j'étais là, en maquisard, portant brassard et pistolet. Quel choc pour eux ! Ils se sont mis à pleurer et moi aussi... Ils se sont ensuite montrés très contents et fiers de moi.

La Résistance nous donnait une petite somme d'argent dont je n'avais pas besoin et que je remettais à ma mère. Les trois paquets de tabac par mois que nous recevions allaient à mon père puisque je ne fumais pas.

Je me suis aussi trouvé de quart à Pont-Croix. Je dormais à la mairie et je prenais mes repas au restaurant Savina. Nous utilisions des tickets-repas. Et nous nous débrouillions de droite et de gauche. Un coup de main en vitesse au boulanger, et il nous donnait du pain à volonté.... Yvon Autret, boulanger à Lezarouan, lui FFI et moi FTP, nous entraidions aussi comme voisins... Ma mère se rendait à pied dans les fermes de Plozévet pour trouver du ravitaillement...

Une fois aussi, je suis allé piquer des munitions aux casemates de Corn Ero : Marcel Bourhis m'avait dit que les Russes blancs étaient partis. Marcel avait mon âge et c'est de notre propre initiative que nous nous sommes rendus aux casemates où nous avons trouvé des caisses de munitions contenant des balles en chapelets pour mausers, mitrailleuses et fusils mitrailleurs. Nous avons mis tout cela dans les champs. A l'époque, il n'y avait pas de routes mais seulement des sentiers. Nous sommes allés chercher une charrette à bras chez Gonidou pour convoier le tout à l'école des filles. A Kersiny, nous avons aperçu les Russes blancs qui revenaient par la petite route ; ils s'étaient cachés du côté de Saint Dreyer / Brenilour. Sans doute avaient-ils eu peur de quelque chose. Que faire ? Il fallait déguerpir ! Sans abandonner notre charrette, nous avons « droppé la route » en montant le chemin qui mène à Feunteunigou. Nous étions gonflés de courir ainsi avec la charrette, un matin, en plein jour.

Une fois aussi, oh la la... comme j'ai couru pour échapper aux Allemands !! C'était en rentrant d'une réunion... J'ai fait des centaines de mètres dans les sillons de patates pour leur échapper.

J'ai été agent de liaison lors de l'attaque des casemates de Lézongard. J'étais chargé d'apporter des messages au canon de Stang Yen tenu par les résistants aidés de deux soldats russes échappés d'Allemagne. J'étais en observation au premier étage du clocher de Plouhinec. Louarn, un ancien gendarme appelé Chiquito, dirigeait le tir. Des gens qui m'entouraient, je me souviens d'un nommé Le Lay, de Perros (c'est lui qui m'avait dit de rester en retrait). Nous regardions, à l'aide de jumelles, les endroits où tombaient les obus. Les copains du second étage notaient, sur un papier, les points d'impact et m'apportaient ce papier que je remettais au canon de Stang Yen. J'avais une bicyclette pour faire la navette.

Les Allemands m'ont arrêté une fois alors que je n'avais rien fait : hasard d'une rafle. Je me rendais à mon bateau à quai à Audierne. Les Allemands ramassaient tous les gens qui passaient. J'ai ainsi passé trois jours à la Kommandantur. J'ai été relâché grâce à Jeannette Le Roux qui y travaillait comme interprète. A ce moment-là, les Allemands utilisaient des Français pour creuser des trous distants de 50 mètres le long de la route d'Audierne à Plozévet. Ces trous étaient assez profonds pour que les soldats allemands puissent s'y cacher afin d'éviter les balles. Jeannette Le Roux m'a donc conseillé de dire aux Allemands que je travaillais pour eux , ce que j'ai dit et qu'elle a traduit. Ils m'ont laissé partir. Elle a bien agi envers moi. Elle a été tuée comme collaboratrice : peut-être l'était-elle, peut-être pas.

Un jour, elle a disparu. Les Allemands, se sont doutés de quelque chose et l'ont cherchée. Pendant tout une journée, la population des environs de Kernaët, en Beuzec, a été parquée dans ce village. Les occupants étaient prêts à commettre un massacre. Mais ils n'ont rien trouvé et, faute de preuves, ont relâché la population. Elle avait bien été tuée entre Pont-Croix et Beuzec et enterrée dans un champ du côté de Kernaët. Son corps, retrouvé en 1945, a été enseveli au cimetière de Beuzec.

Autre événement dont j'ai été témoin : nous surveillions Audierne à partir de Locquéran, camouflés derrière un transformateur, au niveau des feux de circulation actuels. La vue était alors très dégagée, il n'y avait pas de maisons. Nous avons vu arriver, sur le quai d'Audierne, les Allemands en traction-avant. Nous avons vu Nirma sortir de chez lui. Les Allemands lui ont tiré dessus. Je l'ai vu tomber.

Pourquoi nous sommes-nous engagés dans la Résistance ? Nous voulions chasser les Allemands, nous ne pensions pas au danger , nous étions jeunes.

Après la guerre, j'ai repris mon métier de marin-pêcheur.
Mes camarades, tous plus âgés que moi, ont rejoint l'armée régulière. Quand à moi, j'avais décidé de partir au régiment en son temps. Je voulais être marin, pas soldat.
A 20 ans, je suis donc parti.

Lors des permission, j'ai retrouvé Albert Trividic, responsable FTPF du secteur pendant la guerre, à une fête qu'il avait organisée sur le quai de Poulgoazec. On dansait!

Je lui ai dit que j'étais au service militaire; il m'a alors fait les papiers nécessaires pour mon service militaire soit raccourci de mes mois de Résistance (6 mois).

Mes papiers me sont parvenus avec beaucoup de retard à Toulon. Mon temps à l'Armée a été raccourci de 3 mois au lieu des 6 initialement prévus.

Yvette Kerloc'h, ép. Donnart, née le 13 juillet 1928 à Beuzec

La cohabitation avec les Allemands

Les Allemands sont arrivés à Beuzec en juin-juillet 1940. J' avais 12 ans, c'était les vacances. Ils ont pris possession des maisons particulières puis de l'école catholique que je fréquentais. Comme j'étais pensionnaire, je les ai beaucoup cotoyés. Nous vivions ensemble au rez de chaussée.

Ils occupaient les classes dans lesquelles ils avaient oté tous les crucifix pour les remplacer par des portraits d'Hitler. Je me dois de rappeler ici l'acte de résistance d'une des Soeurs.

Un jour, la Supérieure a réclamé un crucifix. Un soldat le lui a apporté tout en tendant un portrait du Führer sur lequel la Soeur, travaillant au cuisine, avait craché. Grande colère de la Supérieure qui craignait pour la sécurité des élèves.

L'une des classes était pleine jusqu'au plafond de grains destinés à l'alimentation des chevaux. Une partie des Allemands dormaient là, d'autres dans une vieille école du bourg (la Mairie actuelle). Peut-être habitaient-ils aussi l'école publique. Je l'ignore.

Cela a duré un an.

A Beuzec, il n'y avait pas de casemates mais des baraques pour la surveillance de la côte, là où se déroule l'actuelle Fête des Bruyères. Les chevaux étaient en pâture dans les champs, sans autorisation des propriétaires.

En 1942, ces Allemands ont été expédiés sur le front de l'Est. Beaucoup d'entre eux avaient sympathisé avec la population. Ceux-ci ne voulaient pas la guerre, ils avaient été enrôlés là-dedans et étaient obligés d'obéir. Ils étaient corrects et ne faisaient de mal à personne.

La vie à la campagne

Les gens des villes venaient tous les jours à la campagne pour le ravitaillement, poussant ou trainant poussettes ou petits charriots. Notre ferme étant située en bordure de la route Poullan-Beuzec, nous avions des visites tous les jours. C'était la plupart du temps des Douarnenistes. Parmi eux, il y avait une femme de religion juive accompagnée de son fils âgé d'une dizaine d'années. Elle portait l'étoile jaune et habitait Tréboul où elle avait loué une villa. Un jour, elle est arrivée en pleurant: elle avait essuyé des refus dans toutes les autres fermes. On avait averti ma mère: " Faites attention ! " Mais elle pensait : " Il faut bien qu'elle vive pourtant. "

Toutes les semaines, nous lui préparions du beurre et des oeufs. Si quelqu'un a aidé cette femme, c'est bien ma mère. J'aurais pu écrire à Madame Simone Weill comme d'autres l'ont fait.

Et puis un jour, nous nous sommes étonnés de ne plus la voir. Une de ses voisines est venue nous dire qu'elle avait été "embarquée".

Nous n'avions pas de poste de radio et nous ignorions le sort que les Allemands réservaient aux juifs.

Nous, les paysans avons évidemment toujours de quoi manger. Ce qui nous gênait beaucoup, c'était le manque de source énergétique pour faire tourner les machines agricoles. Nous avions bien des bons d'essence comme les pêcheurs pour les bateaux mais en quantité insuffisante. Nous utilisons donc le système D pour compléter. Par exemple, les ouvrières d'usine récupéraient l'huile de friture déjà utilisée. L'huile encore bonne servait pour nos fritures, l'autre partie était utilisée pour faire du savon.

La vie allait cahin-caha. Cependant des heures tragiques nous guettaient.

Yvette Kerloc'h, ép. Donnart, née le 13 juillet 1928 à Beuzec

Puis ce fut le combat de Lesven.

Dans la nuit du 25 au 26 août, nous nous sommes réveillés par des bruits inquiétants: le claquement des pas sur la route et des voix assourdissantes. Nous avions peur d'ouvrir les fenêtres, peur d'être vus.... Qui sont ces individus bruyants ? Des Allemands ? ... Des terroristes ? ... Nous n'en savions rien.

En fait, c'était des Résistants de Poullan, de Douarnenez, de Pont Croix qui avançaient en rasant les talus.

Dans la matinée du 26, je mène mes vaches au grand pré qui s'étend de chez nous au bourg. Sur la route, ce sont des allers et venus de maquisards et de camions camouflés. J'ai très peur. Lorsque j'arrive presque au bourg, j'aperçois à l'ouest une grosse fumée qui monte vers le ciel, c'est à Lesven. C'est à ce moment que j'ai appris qu'il y avait eu un combat.

Quelques heures plus tard, je suis rentrée avec mes vaches. En arrivant chez moi, j'ai vu des résistants qui retournaient à Douarnenez : la relève avait déjà été effectuée.

Ceux-ci seront bombardés par un avion allié. Six d'entre eux seront tués... Bavure...

A Lenn a Voa est dressée une stèle sur laquelle on a gravé: " A la mémoire de six partisans tombés ici pour la défense de la liberté le 26 aout 1944 en revenant de Lesven."

La liberté!

Un an plus tard, en mai 1945 à Ti Nevez en Beuzec, ce fut mon premier bal. J'avais 16 ans. C'était le bonheur. C'était l'aube d'une nouvelle vie que l'on espérait radieuse.

Fait à Plouhinec le 11 Novembre 2004.

Lu et approuvé -

Y. K.

QUELQUES SOUVENIRS PERSONNELS DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE.

Par Henri BRIANT

Né en 1935 à Beuzec- Cap- Sizun, j'avais cinq ans à l'arrivée des troupes allemandes à la fin du printemps 1940 et neuf ans à leur départ à la fin de l'été 1944. C'est parce que de plus en plus d' « historiens » se mettent à nier des évidences que je veux laisser une trace de ce qu'il m'a été donné de voir pendant cette période.

Les premiers soldats allemands que j'ai vus étaient en side-car et armés de mitraillettes. Ils ne menaçaient personne car ils ne se sentaient sans doute pas en danger dans notre pointe de Bretagne. Ma mère m'avait dit de n'accepter ni gâteau ni bonbon car je risquais d'être empoisonné. De toute façon, la communication ne pouvait pas être très poussée entre le petit bretonnant que j'étais et ces hommes dont la plupart ne connaissaient que quelques mots de français.

A la rentrée d'octobre, dans mon école de trois classes à deux divisions n'était restée que la petite classe, les deux autres étaient installées à Ty-Nevez, dans une salle de noces et de banquets. Par la suite, et assez rapidement, deux baraquements _ un pour l'encadrement et un autre, plus grand, pour la troupe_ ont été construits dans le bois de Trouin (là où se déroule actuellement la fête des Bruyères). Des casemates semi enterrées ont été également aménagées dans un champ en contrebas du cimetière actuel. Dans la cour de l'école stationnait du matériel militaire et j'étais impressionné par les canons. Sous le préau était installée la cuisine pour la troupe. Les plus hardis d'entre nous montaient sur le siège du canon pour faire pivoter la tourelle ou tournaient autour des cuisiniers dans l'espoir d'obtenir quelque friandise ou, tout simplement, pour se distraire. Un jour, cependant, nous avons connu une belle frayeur quand l'un des cuisiniers a pris l'un de nous par le fond du pantalon pour le tenir au-dessus d'une grande marmite où cuisait leur ragoût. Les « achtung » et les « verboten » ont fait aussi leur apparition sur les murs, mais nous ne savions pas encore lire et, d'ailleurs, les lettres de ces mots n'étaient pas dessinées comme celles que la maîtresse nous apprenait.

Personnellement, j'avais sympathisé avec l'Allemand chargé de faire pâturer les chevaux dans un champ voisin de celui où ma mère mettait notre vache au piquet. Il me parlait beaucoup, je ne comprenais rien. Peut-être avait-il des enfants et, par ailleurs, nous venions d'apprendre que mon père était prisonnier en Allemagne. Les chevaux tiraient des charrettes à quatre roues alors que, chez nous, elles n'en avaient que deux. Est-ce pour cette raison que nous avons perdu la guerre ? Quand, assez rapidement, les Allemands ont quitté l'école et que les deux autres classes ont retrouvé leurs locaux, j'ai eu l'impression de perdre un centre d'intérêt ; mais avec d'autres jeunes voisins, les jours de congé, nous allions rôder autour des baraquements ou des casemates.

Les Allemands fréquentaient les cafés, visitaient les fermes pour améliorer l'ordinaire mais payaient toujours ce qu'ils avaient obtenu. Je ne sais pas s'ils fréquentaient beaucoup les filles et les femmes des alentours. Une seule n'a pas reparu lorsqu'ils sont partis.

Les années 41, 42, 43 ont été marquées par le travail à l'école, certes, mais aussi par l'attention qu'il fallait porter au peu que l'on possédait : les vêtements, la paire de sabots et la paire de souliers (à la belle saison nous allions pieds nus), la nourriture, la lampe Pigeon pour faire le travail scolaire en hiver (il n'y avait pas l'électricité dans le quartier de Ponticou). Quand le bois manquait pour la cheminée, les engelures faisaient vite leur apparition. Une des occupations du jeudi était de remplir les brouettes dans les chemins creux et les bois du voisinage de branches ou d'aiguilles de pin. La vache, le cochon, les quelques poules et lapins étaient notre seule richesse à ma mère et à moi. Le gros problème était de trouver de la farine. Certes, nous avions un peu de blé, mais il fallait le faire moudre. Pour cela nous devions faire environ 4 km jusqu'à un moulin à eau à la limite de Pont-Croix. La distance et le transport du blé n'étaient pas un problème car, à l'époque, presque tout le monde marchait ; mais il fallait jouer au chat et à la souris avec la gendarmerie française et les patrouilles allemandes. Comment le meunier se débrouillait-il ? Je ne le sais pas. Par ailleurs, des Douarnenistes et des Audiernais couraient la campagne à la recherche de beurre surtout. C'est tout ce que j'ai su du marché noir.

Les choses se sont gâtées en 1944.

J'entendais parler des jeunes qui ne voulaient pas aller travailler en Allemagne. L'un de mes oncles était de ceux-là. La consigne était de dire que l'on ne l'avait pas vu depuis très longtemps. La méfiance fut remplacée par l'inquiétude puis la peur surtout après le débarquement allié du 6 juin 44. A plusieurs reprises, les hommes ont été regroupés sur la place de l'église puis relâchés sans explications. Chaque homme valide dut creuser un trou individuel au bord de la grand' route.

Les premiers tués sur le territoire de la commune l'ont été le jour du pardon de Sanspé, le 6 août, entre le bourg et Poullan. Je connaissais deux d'entre eux. L'abbé Conan, vicaire de Poullan, venait de dire la messe du pardon dans cette petite chapelle et, au retour, il fut tué par un convoi allemand. Je n'ai pas pu l'oublier car, en qualité d'enfant de chœur, je l'ai aidé à célébrer sa dernière messe. La deuxième victime était M. Léaustic, chef de gare à Beuzec, sur la ligne qui reliait à l'époque Douarnenez à Audierne. Le 22.07.44, Marie-Jo. Ansquer, une écolière qui habitait près de la plage de Pors-Péron, était mitraillée et tuée.

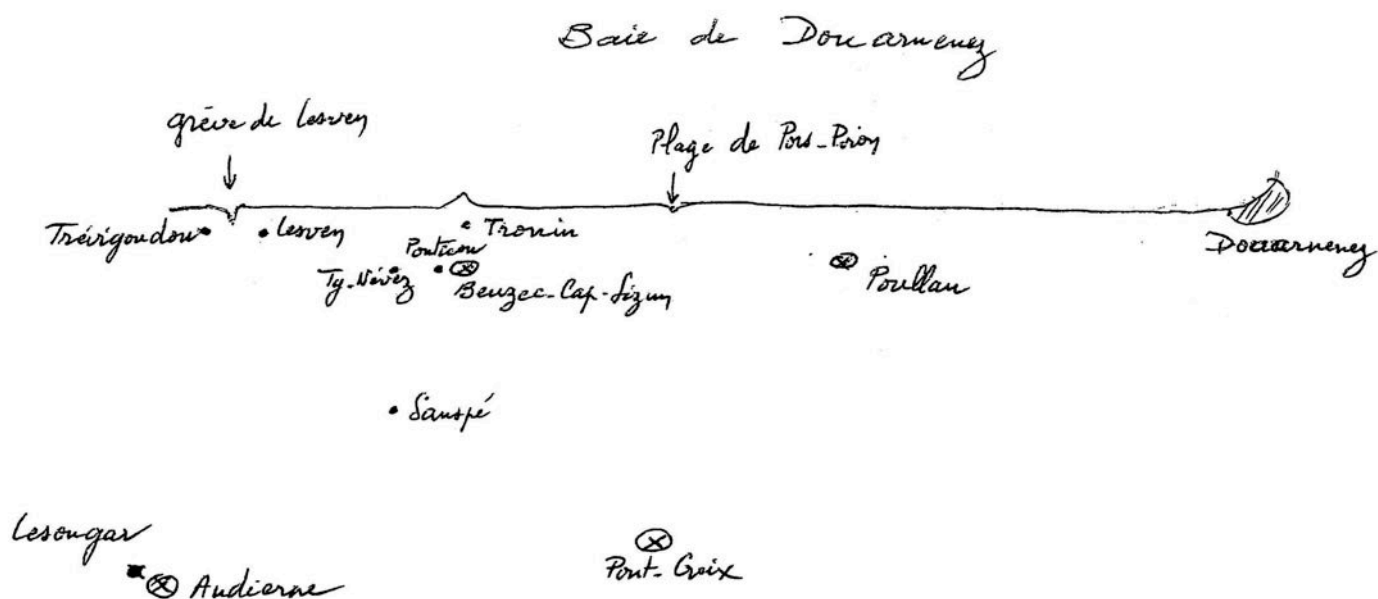
L'événement qui a marqué le plus ma jeunesse fut le combat de Lesven qui a duré de la nuit jusqu'à la fin de la journée du 26 août. Une partie de la garnison de Lézongar, à Esquibien, voulait embarquer à la grève de Lesven pour rejoindre les autres forces allemandes de la presqu'île de Crozon et de Brest. Interceptée par un petit groupe de résistants mal armés, la troupe eut vite fait de se déployer vers les hameaux des alentours. A Lesven même, un vétéran de la guerre 14-18, M. Gourmelen, fut assassiné et une ferme et ses dépendances brûlées. Les habitants s'éloignaient de la zone des combats alors que les renforts FFI s'en rapprochaient. Quand je me suis levé ce matin-là, j'ai vu des colonnes de résistants qui avançaient en file indienne le long du fossé. Je me souviens des paroles d'un responsable qui nous a dit, en parlant de son groupe : « Si on ne peut pas les maintenir, cela fera deux cents saucisses pour ce soir ». J'admirais, bien sûr, leur courage et, en même temps, j'étais effrayé, ayant vu une oreille humaine pendre à la boutonnière d'un agent de liaison. Nous craignions que la nuit arrive et que nous soyons tous tués. Un voisin, ancien de 14-18 également, nous a aménagé un abri sommaire dans un trou d'eau à sec à quelques centaines de mètres de la route. Heureusement que nous n'avons pas eu à l'utiliser. En même temps, il enterrait dans une fourmilière, une boîte de fer blanc contenant ses quelques richesses.

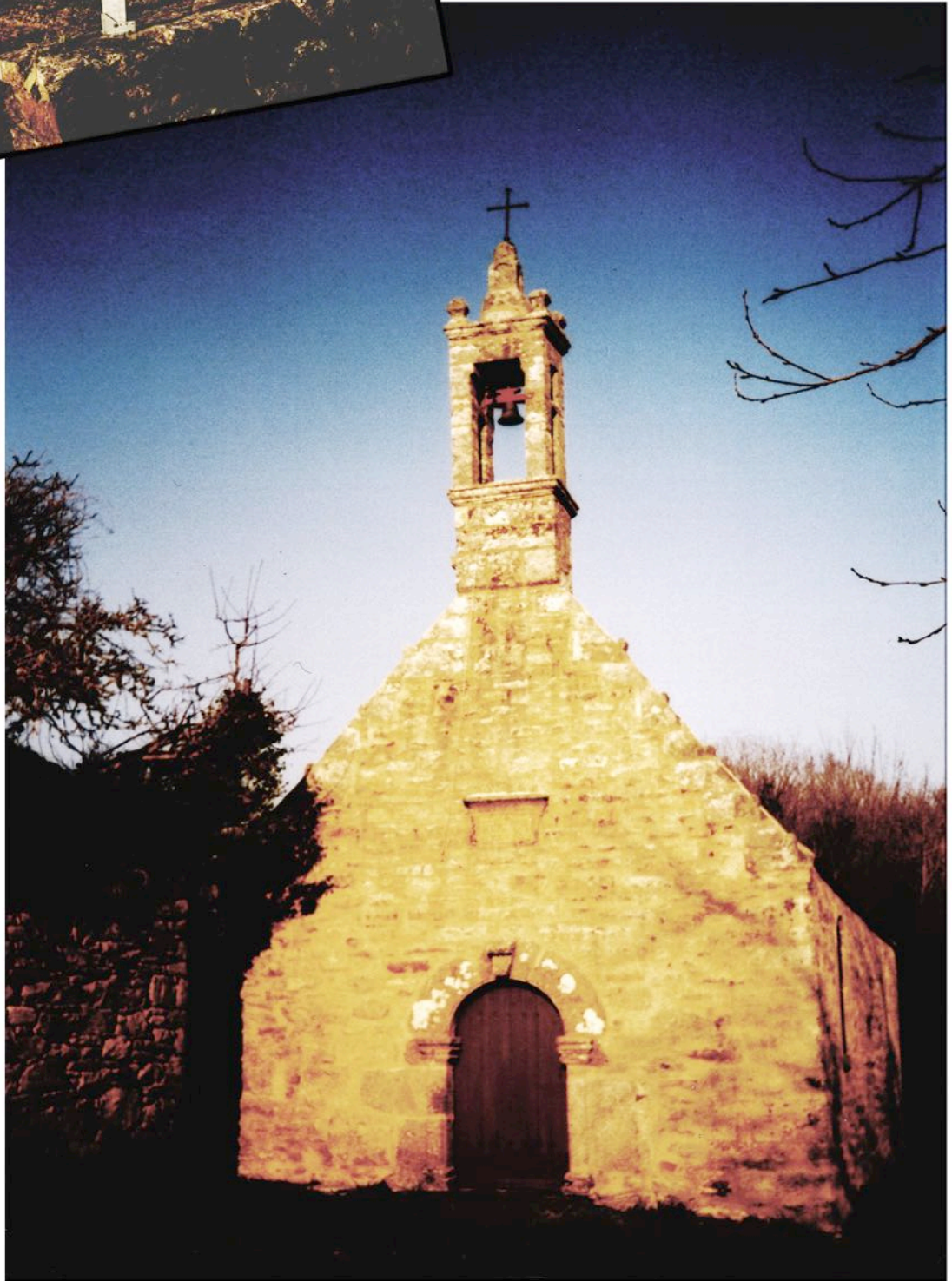
Avant le soir, nous avons vu arriver les colonnes de prisonniers allemands. Ils s'étaient rendus à l'arrivée d'une auto mitrailleuse américaine qui, a-t-on dit à l'époque, n'était même pas en état de servir. L'un de ces prisonniers a été fusillé à bout portant près de chez moi, pour une raison que j'ignore. Ils ont été rassemblés au bourg et entourés par la population soulagée. Je n'ai pas vu de cas de mauvais traitement à ce moment-là.

Le lendemain, tout le monde visitait les lieux des combats. On rassemblait les cadavres des soldats allemands au bord d'une fosse commune près de la plage. Les enfants étaient à la recherche de balles pour les faire exploser dans le feu les jours suivants !

C'est à Kervigoudou que j'ai vu, dans une petite cour, le cadavre d'un soldat allemand qui, disait-on, s'était suicidé. Il semblait dormir mais il lui manquait l'annulaire, proprement coupé. Le 20 septembre, un grand convoi comprenant des blindés et des camions américains et un grand nombre de FFI à pied est passé devant chez moi. Il se dirigeait vers la poche de Lézongar qui, dans la journée, capitulait sans combat. La peur de l'occupant disparaissait dans le Cap Sizun.

Au cours de l'été 1945, il m'a encore été donné de voir des soldats allemands, des prisonniers qui étaient chargés des travaux de déminage le long de la côte, à Pors-Piron en particulier. Mon père était rentré de captivité le 13 mai. Pour moi, la guerre était finie !





- SOUVENIRS -

Le 30/05/2004

En repensant à cette période de notre Histoire, je me dois avant tout, de citer le nom de mon père et de mes oncles qui ont pris une part très active à la "Résistance", et s'ils en sont tous revenus, ils sont tous devenus très jeunes !... Peut-être, y a-t-il lieu de voir un lien avec cette maudite guerre ???

- LE LAY Laurent né en 1905
- LEMAIRE Fern. né en 1904
- DARLOY Laurent né en 1905
- LE LAY Yvon né en 1912
- LE LAY François né en 1917
- LE LAY Marcel né en 1920 -

MARCEL qui s'était engagé à 18 Ans dans la MARINE, a eu la malchance d'être pris dans ce conflit. Son bateau, comme tant d'autres, a "Coulé", et après 12 heures passées dans l'eau, il a échoué sur une plage de CASABIANCA - 3 Ans d'hospitalisation pour affection Cardiaque causée par du Rhumatisme Articulaires aigus !... Il n'a pu rejoindre FERROS qu'en 1945 -

Quant à moi, la "petite fille" que j'étais, ne souffrait de ALLEMANDS qui occupaient la plage, qui "montaient" à FERROS, fusil à l'épaule, pour réclamer "BEURRE - OÙFS" !... Je revois encore une certaine nuit, où de FERROS on voyait le "feu" à ST. EVETTE - Je me rappelle aussi qu'il fallait être rentrés avant telle heure - Je n'oublierai pas surtout la joie de voir rentrer nos "HOMMES" emmitouffés dans leur costume F.F. -

En outre, je revois ma mère et un tante s'occuper du travail des champs (nous étions 14-15 à table), mes oncles et tante de FERROS étant "réfugiés" à FERROS jusqu'à 1945 - Il y avait aussi le "MARCHÉ NOIR" à BOULDRÉZIE et ailleurs, où elles se rendaient à pied, et heureuses de revenir avec la livre de beurre - "QUELLE CONNERIE, LA GUERRE" !...

Enfin pour terminer, je tiens à rendre hommage à M^{me} TRIVIDIC (la femme d'Yvonne), qui m'a permis quelques Années plus tard, de continuer de études interrompues pour raisons de santé - Elle m'a indiqué la formalité à accomplir pour obtenir la Bourse ENTÈRE indispensable, ce que la mère de YVONNE n'avait pas cru bon de faire !...

Delaf

Denise LE LAY -

"Un petit fait qui aurait pu avoir de graves conséquences."

J'avais 13 ans, c'était pendant les grandes vacances.

Je circulais à bicyclette, de bonne heure le matin en direction de Plozevet, lorsqu'au sommet de la côte de Ménez Pic, je trouvais un blouson de cuir sur le bord de la route.

Rien dans les poches, sinon un carnet sur lequel étaient écrits quelques lettres et chiffres, ainsi que quelques plans.

Je revins sur mes pas après avoir ficelé le blouson sur mon porte-bagage.

Aussitôt arrivé à la maison, je le montrai à ma mère qui me dit d'aller le remettre à son amie Tudine.

Celle-ci en déduisit que ce blouson devait appartenir à un résistant qui l'aurait perdu pendant la nuit. Elle le prit et me dit : "Je vais le remettre à Albert" (Trividic).

Jean Tripos

Témoignage de Marguerite Mourrain épouse Kérourédan sœur de Jacques Mourrain, Plouhinec

Je suis née à Plouhinec le 23 janvier 1921. J'avais trois frères : Jacques né en 1923, Henri et Arsène plus jeunes.

Nous habitions chez mes parents à Kerruc, entre le bourg et Pors-Poulhan. Mes parents étaient commerçants : mon père était forgeron et ma mère vendait des articles variés : tissus, alimentation, quincaillerie... Et ils tenaient un bistrot ! Ce qui fait que nous voyions beaucoup de gens. Les Allemands de Gwendrez et Poulhan passaient régulièrement « boire un coup ». Nous les recevions normalement car nous nous savions surveillés par eux et des par des Français dont je tairai les noms car j'ai maintenant d'excellentes relations avec leurs familles. Mon frère Jacques s'est engagé très tôt dans la Résistance. Henri, plus jeune, s'est engagé vers la fin des hostilités. Quant à Arsène, il venait d'avoir son certificat d'études et préférait travailler à la forge.

Jacques enseignait l'éducation physique au lycée de Brest. Il venait à Kerruc dès qu'il pouvait et avait monté un petit groupe autour de chez nous : Yvon Moal, et Jacques Colin de Kerglogay, Corentin Floc'h de Kerfendal, René le Goff, Pierre Sinou et Pierre Jannic de Drégan. Yvon Moal était le second de Jacques.

Albert Trividic avait donné une machine à écrire à Jacques qui l'avait cachée dans une petite chambre de la maison. Elle servait à faire des tracts.

Lorsque Brest fut bombardée, le lycée fut évacué et Jacques avec un de ses collègues et quelques élèves se sont retrouvés, réfugiés à Plonévez du Faou. Le travail avec les élèves et les réunions se tenaient dans une grande salle servant lors des repas de noces. (Jacques épousera la fille de la maison après la guerre. Jacques avait gardé des contacts avec les Résistants du Nord Finistère, parmi lesquels une femme de Morlaix mais c'est surtout à Plonévez qu'il agissait. J'ai vu tous ces gens passer chez nous à Kerruc.

Quand Jacques avait beaucoup de choses très importantes à faire, il venait passer trois ou quatre jours à Kerruc. Il travaillait beaucoup dans la petite chambre dans laquelle, je pense, il y avait bien d'autres choses qu'une machine à écrire. Ce qu'il écrivait là était ensuite réparti sur tout le Finistère. Il était au courant de beaucoup d'actions en projet ou en préparation et en avertissait Albert Trividic, Yvon Moal faisait le relais auprès de ceux de Kerruc.

Il y avait beaucoup d'armes chez nous ; Il fallait bien les cacher mais où ? Mon père fit livrer du bois de chauffage qui fut déposé dans la cour. J'ai aidé mon père à monter d'abord les armes au grenier puis le bois pour camoufler les armes. Un jour, v'là les Occupants qui arrivent mais pas pour boire un coup au bistrot de maman ! Ils montent directement au grenier (c'est la preuve que nos faits et gestes avaient été signalés par notre entourage). Ils commencent à enlever le bois ; mais maman avait signolé le travail de papa. Les Allemands n'ont rien trouvé et sont repartis. Ouf ! Nous l'avions échappé belle. La prudence et la méfiance vis à vis des voisins étaient des nécessités qu'il fallait tenir avec la plus grande rigueur.

Papa avait caché le reste des armes dans la forge, sous le foyer. Les Allemands venaient souvent dans la forge et n'ont jamais eu l'idée de se baisser pour regarder dessous. C'est sans doute intentionnellement que mon père gardait constamment du feu dans la forge.

Je n'ai pas d'idée précise quant à la provenance de ces armes. Elles pouvaient provenir aussi bien du nord que du sud Finistère. Nous recevions des Brestois et des Morlaisiens (parmi eux un certain Ropars). Je n'étais pas souvent mise dans la confidence mais j'observais. Il y avait un lien entre ce dépôt d'armes et le petit maquis de Lambabu.

Les jeunes Résistants de Lambabu venaient de temps en temps chez nous chercher à manger ; ils passaient par Lesvoalic où ils avaient aussi une maison qui les accueillait. Maman leur donnait ce qu'elle pouvait ; c'était en général du pain et de la confiture qu'elle achetait par

grands pots à des commerçants de passage. Les gens du quartier venaient alors en acheter par petites pots.

Quelqu'un ayant repéré le passage assez fréquent de ces jeunes, s'est empressé d'alerter les Allemands qui un matin sont arrivés à quatre. Je les revois, assis sous le grand figuier de la cour de la forge. Ils ont attendu là toute la journée croyant pouvoir cueillir facilement les jeunes Résistants. Mais heureusement qu'il y avait aussi au moins un patriote dans le quartier qui s'est débrouillé pour faire savoir aux jeunes Résistants qu'il leur fallait rebrousser chemin. Nous avions l'impression d'être constamment sous surveillance...De qui fallait-il se méfier ?...A qui pouvions-nous faire confiance ?

Une nuit, les lignes téléphoniques allemandes reliant le bourg aux casemates de Gwendrez ont été coupées. Le groupe des Résistants du quartier a participé à ce sabotage.

La surveillance exercée par les Allemands sur cette portion de route s'en est trouvée renforcée et j'ai eu la frayeur de ma vie : Je rentrais chez moi, venant de Kervagen à la limite de l'heure du couvre-feu lorsque, à quelques mètres de la maison, je me trouve face à face à une patrouille allemande qui descendait vers la mer. Un « Halte » brutal me cloue sur place.

L'un des Allemands me reconnaissant veut me laisser passer mais un autre boche inconnu de moi, veut m'arrêter et m'emmener à la commandature. Finalement, après discussion entre eux, ils me laissent filer. J'en ai été bonne pour une belle frayeur. Par la suite j'ai cru comprendre que l'Allemand qui voulait m'arrêter était de St Dreyer et m'avait probablement confondue avec ma cousine (de ce même village situé à l'Ouest de la commune) qui me ressemblait beaucoup et chez qui il s'approvisionnait en nourriture. Il était donc surprenant et suspect pour lui, qu'elle se trouve à cette heure là si loin de chez elle.

Un autre soir vers 22h, des Résistants du quartier sont arrêtés et emmenés. Je les entends encore, criant à l'adresse de mon père : « Mon von gat ou Jacques ! » Ils ont été relâchés assez vite car les Allemands n'ont rien trouvé à leur reprocher. Eux aussi ont dû entendre leur cœur battre la chamade...

Notre maison était très fréquentée. Je voyais et entendais beaucoup de choses mais je faisais en sorte de les ignorer et de les taire.

Je revois encore les paysans venant faire ferrer leurs chevaux. Comme la main d'œuvre manquait, les propriétaires des chevaux devaient aider mon père. Et les conversations allaient bon train, en breton évidemment. Il y avait de l'animation.

Maman, elle, tenait le bistrot et vendait la marchandise qu'elle avait commandée à des représentants de commerce de passage ou par téléphone à Quimper. Parfois j'allais chercher la marchandise à Quimper, à bicyclette. Pour rassurer maman, mon oncle Pennec, de Kervenec me chaperonnait.

C'était aussi parfois maman qui allait à Quimper en car et je l'accompagnais lorsque les paquets qu'elle devait rapporter étaient trop lourds ou encombrants.

Donc, ce jour là, le car Ansquer, au départ de Quimper était archi bondé. Qu'à cela ne tienne, un groupe d'une dizaine de jeunes, parmi lesquels Robert Normant décide de faire le trajet sur le toit du car. A chaque arrêt, ils descendaient pour se réchauffer un peu : ils marchaient, tapaient des pieds, soufflaient dans leurs mains. Nous pouvions les voir tous autour du car. Parmi eux il y avait aussi, selon la rumeur, un indicateur de Plouhinec (cet homme a quitté le pays à la Libération pour s'installer dans un autre coin de France). Robert Normant était surveillé. Il a été arrêté le surlendemain...

Il laissait une jeune veuve, Paulette, et un petit garçon de quelques mois. Paulette était juive. Elle habitait au bourg, chez sa belle-mère. Je crois qu'elle n'a jamais été inquiétée.

Les fêtes de la Libération : Quelle explosion de joie ! Quel bonheur ! Je ne trouve pas de mots assez forts pour décrire cette allégresse... Enfin, enfin nous revivions !

Nous chantions, nous dansions, nous défilions... Quel entrain ! Mr et Mme Trividic, instituteurs Résistants étaient très dynamiques. Mme Trividic avait formé un groupe folklorique... et son époux un groupe de théâtre. Ils menaient le tout d'une main de maître. Je me souviens d'un très beau défilé. Gars et filles, tous en chemise blanche. Le défilé avait démarré de la place Cosquer pour se rendre à la gare, en fanfare. (et ce ne sont pas les grossièretés et les invectives de G..... juchée sur un camion stationné au carrefour de Pont Croix qui pouvaient nous atteindre !)

Nous allions fièrement à la salle des fêtes improvisée dans la vieille usine. Théâtre, groupes costumés, chants mimés... pour nous, c'était superbe.

Mr Trividic avait monté un groupe UJRF et les jeunes de Plouhinec, qui avaient quitté l'école depuis quelques années, y revenaient le soir, pour apprendre les danses bretonnes sous la direction de Mme Trividic, ou tout simplement pour se rencontrer et s'amuser.

Nous allions animer les fêtes des écoles des communes environnantes : Plozévet, Landudec, Pouldreuzic... et tout cela bien souvent à pied ! Nous remontions d'Audierne, chaussés de claquettes (il n'y avait pas d'autres chaussures), bras dessus, bras dessous, et nous chantions, chantions... Jacques Sinou était un excellent chanteur, c'était le coq. Nous le placions au milieu et nous prenions toute la largeur de la route. Je me souviens encore de toutes les chansons !

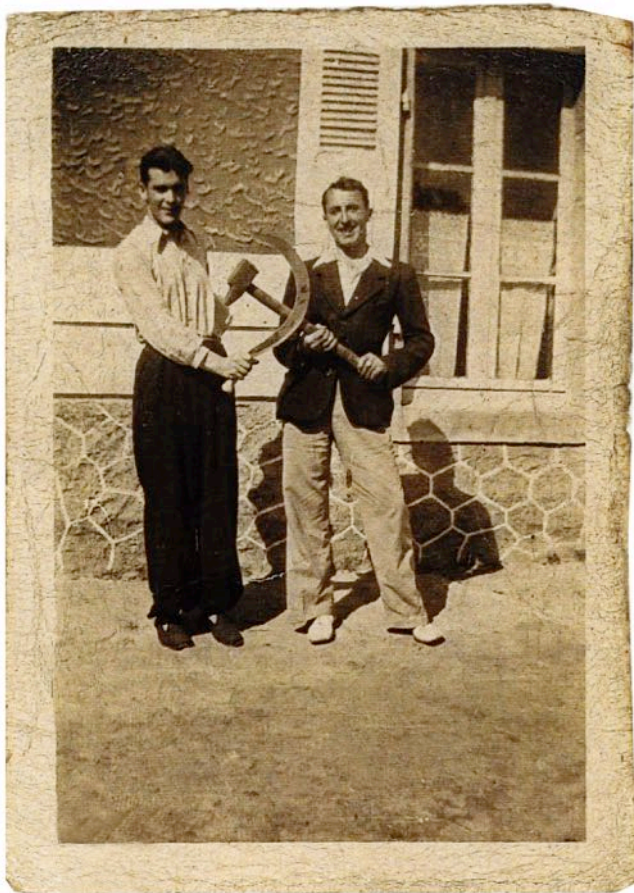
Quelques années après, lors des commémorations, mon allégresse est bien retombée... Ce sont, pour beaucoup, ceux qui n'ont rien fait, surveillés par eux et qui arborent les médailles. Mais les ont-ils gagnées d'ailleurs ?... Cela laisse pantois d'abord, puis déconcerté, puis révolté. Pourquoi nous sommes-nous tus pendant si longtemps ?

Une fois, je n'ai pas pu cacher mes sentiments à une amie qui m'a répondu en souriant : « Tu sembles oublier qu'ils vont acheter leurs médailles à la foire de Pont-Croix ! » C'était la plaisanterie du moment. Nous avons ri mais quand même... je restais mal à l'aise et j'étais bien triste. Lors d'une autre commémoration, j'ai encore eu bien mal au cœur : les enfants des écoles privées étaient présents, ceux de l'école publique absents... et j'ai pensé à mon frère Jacques, professeur dans l'enseignement public : il marchait difficilement. Dans la Résistance, une vilaine blessure au genou sommairement rafistolée avec les moyens de l'époque lui avait laissé une jambe raide. Lui qui aimait tant le sport a dû renoncer à son métier. Après la guerre, il a travaillé dans un bureau à l'Inspection Académique de Quimper comme responsable à « La Jeunesse et aux sports ».

Et dire que certains pensent que les Résistants étaient des brigands... Il y avait effectivement des agresseurs et des voleurs qui se faisaient passer pour des Résistants. Une partie de la population, la majorité, faisait dans la passivité ; au fond, certains n'auraient-ils pas cherché à se donner bonne conscience en assimilant les Résistants à des Brigands... ?

60 ans après, l'idée de donner le nom de « Yves Ropars »¹ à la nouvelle école était bonne. Mais il est de bon ton de faire dans la « neutralité » maintenant...

¹Yves Ropars – instituteur à Plouhinec – Résistant, déporté



Jacques Mourrain
et son ami Impresse
à Kerruc-Plouhinec.

Marguerite Mourrain-Kérourédan
route de Pors-Poulhan, à l'endroit
où se trouvait le canon des résistants
(dont parle ma mère, Séraphin Donnart
et moi-même). Ce canon a donné
le signal de l'attaque des casemates
de Lézonzar.

A cette époque la route était tortueuse
et le canon camouflé dans les fourrés.



Témoignage de Monsieur Jean Bernard – Quimper – Beau Frère de Jacques Mourrain

Je m'appelle Jean Bernard et suis devenu le beau-frère de Jacques Mourrain originaire du village de Kerruc en Plouhinec : nous avons épousé deux sœurs, filles de Mr et Mme Guichoux qui tenaient un grand commerce à Plonévez du Faou : alimentation, graines, débit de boissons. La maison était également un arrêt important des cars de la compagnie SATOS. Mes beaux-parents possédaient aussi une grande salle dans laquelle se tenaient les repas et les bals de noces.

J'ai évidemment très bien connu Jacques.

Je suis né à Paris de parents bretons : ma mère était originaire de Brest et mon père de Collorec.

Pendant la guerre, on cherchait toutes les combines pour échapper au STO.

Dans ce but, mon père a contacté un de ses beaux frères paysan à Collorec. Au titre de ce que l'on appelait le « Service civique rural » et avec l'aide de ses relations amicales qu'il avait dans la gendarmerie à Paris, il a obtenu pour moi un « ordre de mission ». Mon père gardait sous le coude un « ordre de mise en route » prévu pour la relève d'un prisonnier qui se trouvait dans le nord de la France. Je me suis débrouillé avec ce papier pour rejoindre rapidement le Finistère et je me suis fait inscrire à la mairie de Collorec.

Quand les gendarmes se sont présentés au domicile de mes parents avec un ordre de mise en route, mon père leur a répondu : « Je ne comprends pas, mon fils en a déjà reçu un et il est parti ».

Et c'est ainsi que, tout en restant étudiant à Grenoble, je me suis retrouvé à Collorec dans le Finistère. J'y passais mes vacances de fin juin à fin octobre dans une ferme. Pendant l'année 1943-1944, je faisais le trajet Collorec-Plonévez à bicyclette, seul moyen de locomotion. Et c'est grâce à Berthe Sizun de Collorec, que j'ai eu l'occasion de faire connaissance avec la maison Guichoux. Quelques années plus tard, j'ai épousé Jeanne, l'une des filles.

C'est dans ce commerce que j'ai connu Jacques Mourrain qui devait épouser plus tard, la sœur de Jeanne.

Jacques, après des études à Joinville, avait été nommé professeur d'E.P.S dans un lycée professionnel brestois. Mais la ville de Brest devant être évacuée, c'est pas hasard qu'il s'est retrouvé à Plonévez avec ses élèves.

La maison Guichoux possédant une grande salle inutilisée à cette époque, l'étage servit de dortoir aux Allemands et le rez-de-chaussée fut partagé en classes pour les professeurs et les lycéens. J'ignore où dormaient ces derniers car je ne venais à Plonévez que pour les vacances. Il est à remarquer que cette maison a aussi hébergé des réfugiés belges pendant la Grande Guerre puis des réfugiés espagnols. Pendant la dernière guerre, un officier allemand, Faspenner, logeait même au sein de la famille Guichoux.

Je n'ai pas connu Jacques dans son activité de maquisard. Par contre, la famille parlait tout le temps de lui.

Jacques menait donc son action de résistance au nez et à la barbe des ennemis. Le point de rencontre des différents maquis (celui de Castelgal, celui de Châteauneuf, celui Dumaine et bien d'autres dont j'ai oublié les noms) était la maison Guichoux.

Le coordonnateur de ces maquis était un résistant connu sous le nom de Pierre Pont de Buis mais dont le véritable nom était Pierre Autret. Jacques était son correspondant pour différents petits maquis de 3 ou 4 gars dont le nom d'ensemble était « Le maquis corse ».

Je ne faisais parti d'aucun réseau puisque je poursuivais mes études à Grenoble. Nous crevions de faim mais mes vacances à Collorec me permettaient de me refaire une santé, de repartir d'un bon pied et de mener mes études à bien. Nous mangions surtout des « valou douar-kig sal ». Quel régal, quels souvenirs !

Une consolation aussi : comme les autorités étaient persuadées que je remplissais mes obligations dans une ferme du nord de la France, mes parents avaient reçu un bon pour obtenir un sac de 50 kg de pommes de terre.

Ce que Jacques faisait dans la maison Guichoux était très dangereux et il y eut des alertes dramatiques.

Un jour, André Bossard de l'armée française de Londres est parachuté pour la préparation d'un parachutage d'armes. Avec Jeanne, ma future épouse et Pierre Autret, ils balisèrent les terrains à l'aide de feux discrets. Les Allemands volaient à très basse altitude.

Les maquisards recevaient des armes.

Une imprudence qui aurait pu tourner au tragique : Jacques est au comptoir, côté serveur ; en face de lui, deux ou trois résistants, tous discutent tranquillement, si sûrs d'eux qu'ils se délestent de leurs pistolets qu'ils posent sur le comptoir...Entre Faspenner, « l'Allemand de la famille »...Discrètement la mère Guichoux fait disparaître les armes dénonciatrices dans ses amples poches bretonnes et s'en va chercher du bois...Même les plus forts peuvent avoir des moments de relâchement. Personne dans le bourg n'imaginait que toute la maison Guichoux faisait de la Résistance. L'Allemand Faspenner appelait Mme Guichoux « maman ». Toute la maison trompait son monde.

Jeanne circulait beaucoup à bicyclette. Elle transportait des messages (plans de parachutage entre autres) qu'elle cachait dans un trou sur la selle, si profondément qu'il fallait ensuite un crochet pour les en sortir.

Une grande partie des Allemands de Plonévez logeait chez l'habitant ; ils voyaient souvent Jeanne en grande conversation avec le lieutenant Faspenner ce qui les mettait en confiance. Jeanne faisait le lien entre Pierre Pont de Buis, Jacques et André Bossard. Ce dernier connut une fin tragique : il a été assassiné par la suite dans des circonstances restées troubles (son corps fut retrouvé dans le canal noyé et mutilé). Je me souviens aussi du docteur Guichoux, étudiant en médecine à l'époque, qui s'arrangeait avec un pharmacien pour trouver des médicaments en cas de nécessité. Ce pharmacien passait pour être un « Breizh Atao ». Il a été blanchi après la guerre mais il l'a échappé belle ! Un jour deux inconnus entrent dans la pharmacie pour l'abattre. L'un d'eux demande à l'homme présent :

« -Est ce toi Ange Noury ?

- non je suis le préparateur, le patron vient de sortir. »

Et les deux inconnus sont repartis et ne sont jamais revenus.

On disait que le pharmacien était Breizh Atao mais il n'a jamais collaboré.

Il a quitté Plonévez et s'est installé à Crozon.

Après la guerre, les « Breizh Atao » ont été condamnés à l'indignité nationale ou à des peines infâmantes. Ce verdict était dur pour ceux qui n'avaient fait que militer dans un mouvement breton. Mais pour ceux qui effectivement s'étaient montrés traîtres ou collaborateurs actifs, ce verdict était justifié.

La fin de l'occupation de Plonévez a été marquée par un épisode dramatique :

Le petit maquis local avait tenté de rassembler les maquis des environs pour attaquer une arrière colonne allemande en fuite. L'attaque de cette colonne est décidée : elle se fera sur la route reliant Châteauneuf à Landelau.

Après discussion avec Pierre Autret et un autre, Jacques comprend que les forces sont en défaveur des résistants et que l'attaque tournera au massacre de ceux-ci.

Le petit maquis local persiste dans sa détermination et ce que Jacques a pressenti se produit : la puissance de feu des Boches est sans commune mesure avec celle des Résistants et l'ennemi s'en prend à la population...

Une stèle a été érigée en souvenir des ces événements tragiques. Manque de perspicacité et de réalisme de gens par ailleurs lucides et courageux.

Les Résistants entretenaient une forte tension psychologique sur les Allemands qui se sentaient isolés, piégés et partout menacés. Ils étaient toujours sur leurs gardes...mais jusqu'où fallait-il aller pour ne pas mettre la vie de la population en danger ?

Quelques noms me reviennent en mémoire :

-S avait écrit des lettres de dénonciation que le facteur réussit à subtiliser. Il paya de sa vie

- K..... , collaborateur d'instinct et de volonté fut « descendu » devant chez ma tante Marjannic, au cours d'un bal

- un allemand isolé, tué dans une ferme. Pas de représailles

- Jean Louis Berthelémé, fusillé après dénonciation. Le nom de son dénonciateur est resté inconnu.

- Carval déporté à Buchenwald. Il n'était pourtant pas résistant

- le polonais. Il avait été intégré dans la Résistance à Morlaix où il s'était manifesté par des exactions...

Et voilà qu'un jour il débarque à Plonévez, dans la Résistance. Il possédait une arme, chose précieuse. Il circulait à l'arrière d'une moto et tirait à l'aveuglette, pour le plaisir. Il était très dangereux, trop dangereux. Il n'entendait plus raison. Il a été décidé de l'éliminer.

Après la guerre certains (même sa famille venue de Pologne) ont cherché son cadavre, ce qui a donné lieu à des histoires rocambolesques. Les fouilles sont restées vaines. Son cadavre est resté introuvable.

A la Libération, il y a eu des règlements de compte. La famille Guichoux réputée « rouge » a été inquiétée. Une des sœurs de la maman Guichoux, Marjannic Salaün qui tenait un hôtel-restaurant au bourg de Plonévez est passée en justice à Rennes pour avoir servi des Allemands.

Certains s'en sont même pris à Jeanne qu'ils voulaient tondre...C'était du « n'importe quoi ». C'était sans doute des rivalités de femmes et la vengeance qui se réglait ainsi.

En 2002, une exposition s'est montée à Plonévez sous la direction d'Yves Quéré qui avait rassemblé beaucoup de documents. Cette exposition n'était pas axée exclusivement sur la Résistance qui en fait n'occupait pas plus d'1/5 de la totalité de l'exposition.

Cela commençait par le matériel de guerre américain, le matériel de guerre anglais, les bateaux, les avions, les chars, puis des coupures de presse, des photos de niveau national. Ce n'est vraiment qu'à la fin du parcours qu'il y avait quelques documents exposés parmi lesquels on parlait de quelques personnes ayant participé à la Résistance à Plonévez. Le nom de Jacques était mentionné sur une photographie d'un groupe dont la majorité n'était pas tellement impliqué dans la Résistance...Mon épouse par contre avait droit à une photographie. J'ai été invité à l'inauguration de cette exposition puisque j'avais prêté des documents.

J'y ai rencontré des gens dont je n'avais jamais entendu parler portant des décorations...J'ai bavardé avec Yves Quéré, organisateur, âgé de 8 ans à la Libération. On m'a serré la main...J'ai eu un succès d'estime...Et j'ai entendu la fille aînée du docteur Guichoux faire remarquer : « On parle de tout le monde ici sauf de LA maison Guichoux ».

L'esprit de misère a terrassé l'enfant
A ridé l'homme et fait pleurer l'épouse
L'esprit de honte a tordu le cœur des amants
Qui cherchent dans l'ombre des armes

Mais l'esprit de chagrin les a soudés ensemble
Comme les bois sous le vent pauvre
L'espoir leur a rendu la chair, nouvelles mains
Pour se tenir s'unir écorchés mais humains.

Pierre Jean Jouve

Forces Françaises de l'Intérieur
Bataillon F.F.I. "Cdt Fernand"
Canton de PONT CROIX (29S)

ATTESTATION

Nous, soussignés,

GOYAT Alain, ex-sous-lieutenant F.T.P.F., commissaire aux effectifs de la Cie Hoche du bataillon "Cdt Fernand", secrétaire à l'Inscription Maritime d'AUDIERNE,

et TRIVIDIC Albert, instituteur en retraite à AUDIERNE, ancien responsable du Front National dans la région à l'Ouest de QUIMPER, ancien secrétaire départemental du Front National dans le Finistère,

Attestons sur l'honneur

que M. OLIER François né le 3 mai 1913 à PLOZEVET (Finistère) domicilié à Kergroës en PLOUHINEC depuis 1957 et auparavant, pendant l'occupation allemande, à Lambabu en PLOUHINEC, a appartenu à notre organisation clandestine du 6 octobre 1943 au 20 septembre 1944, date de la libération d'Audierne(29S)

A ce titre, il a été appelé à accomplir les actions commandées par les responsables du Mouvement "Front National" au titre de la R.I.F. : recrutement de jeunes volontaires dans la commune de Plouhinec, distribution de tracts anti-allemands à la population, actions contre l'ennemi.

De mai 1944 à juillet 1944, la ferme de la mère de M. OLIER héberge des maquisards de la région, ou de passage, dans un souterrain aménagé par lui même. Le ravitaillement de ce maquis est fait pour l'essentiel par François OLIER qui va fréquemment dans les commerces amis des environs prendre en charrette des provisions indispensables.

Ce maquis est finalement repéré par les soldats allemands qui, au nombre de 400 environ, investissent le village de Lambabu le 1er dimanche de juillet 1944, à 4 h du matin.

Rusé, François OLIER invite le sergent allemand entré dans sa cour, à boire un cognac à la maison. Olier en profite pour dire à sa femme, en breton, d'aller donner ordre aux maquisards de ne pas bouger du souterrain où ils dorment.

La ruse réussit. Les allemands fouillent tout le village sans réussir à mettre la main sur les maquisards. François OLIER a ainsi évité la destruction du village de Lambabu en PLOUHINEC.

Après le 4 août 1944, il participe, avec la Cie Hoche du bataillon Cdt Fernand, aux escarmouches qui marquent le début de la retraite allemande.

Du 26 août 1944 au 20 septembre 1944, il commande avec compétence une section au siège des casemates de Lézongar en AUDIERNE. Ce siège se termine le 20 septembre 1944 par la reddition de 300 allemands. La région du Cap Sizun est ainsi définitivement libérée et François OLIER rentre chez lui.

Olier a été un résistant exceptionnel, entreprenant, rusé et discret.

F.F.I.

ORGANISATION DE LA RESISTANCE DE L'ARMEE

Bataillon d'ESTIENNE D'ORVES

COMPAGNIE CAMBRONNE -AUDIERNE et CAP SIZUN

ATTESTATION

Je soussigné, GONIDOU François, ex-adjutant de la Compagnie CAMBRONNE (commandée par le Sous Lieutenant PERON, dit "MARC")

ATTESTE sur l'honneur,

que Monsieur OLIER François, né à PLOZEVET le 3 Mai 1913, a déployé une très grande activité patriotique sous l'occupation allemande.

Prisonnier de guerre évadé (sous officier de réserve) j'ai eu dès Janvier 1943 de nombreux contacts avec lui.

Mes visites à sa ferme de Lambabu en PLOUHINEC (29 S) avaient pour but d'organiser la mise en place d'éléments de combat.

OLIER avait aménagé un souterrain dans un de ses champs. Les patriotes pouvaient s'y réfugier. Cet endroit était si bien camouflé que les troupes d'occupation n'ont pu le découvrir qu'en juillet 1944. Ça c'est passé sans casse pour les patriotes, grâce à son sang froid.

A noter qu'OLIER fournissait gratuitement l'alimentation à ses protégés.

Le sous lieutenant PERON, commandant la Cie CAMBRONNE avait trouvé asile dans la ferme de F. OLIER, en Juillet 1944, alors qu'il était recherché par la GESTAPO.

Les 4-5-6 Aout 1944, OLIER a participé aux combats d'AUDIERNE. Appartenant à la Cie HOCHE a pris une part active aux actions militaires de la région. Chef de section lors du siège de Lézongar (Commune d'ESQUIBIEN) de fin Aout au 20-9-44, date de la chute des ouvrages fortifiés ennemis. A fait l'admiration de ses camarades de combat

Fait à AUDIERNE le 20-9-75

F. Gonidou

Gérant d'usine

croix de guerre, croix du combattant volontaire

Médaille de la Résistance

Adjoint Maire d'AUDIERNE.

Forces Françaises de l'Intérieur
Bataillon F.F.I. Commandant Fernand
Canton de Pont-Croix (295.)

Attestation

Je soussigné BRÉLIVET Pierre, Capitaine honoraire,
ex. adjoint au Chef de Bataillon F.F.I. Commandant
Fernand, certifie que Monsieur OLLIER François
domicilié à PLOUHINEC (Finistère) est entré dans la
Résistance, le 15 janvier 1944.

Il recruta immédiatement, pour le Front National,
plusieurs volontaires de sa région, qu'il engagea
dans la résistance.

Dès le 4 mai 1944, sa ferme située
à Lambabus en PLOUHINEC, devint le P.C. des
maquisards, qu'il ravitailla gratuitement.

Au péril de sa vie et de celle de sa
famille, il continua à héberger les résistants, malgré
les incessantes recherches, par des patrouilles allemandes.

Devant les menaces et les moyens de
poursuite, de plus en plus sévères de l'ennemi, il
prit courageusement l'initiative de creuser un
abri dans le terrain entourant sa maison, pour
y abriter le groupe de Commandement du Bataillon FFI
Commandant Fernand.

Croyant capturer les patriotes, les
allemands, à l'aube du 20 juin 1944, entourèrent
et perquisitionnèrent sa ferme - Ils passèrent sur
le refuge des résistants, dont l'ouverture était

.....
Cachée par des fagots, sans rien découvrir.

Arrêtée et questionnée toute la journée,
Moussier OLLIER, n'avoua rien de son activité.

Grâce à son patriotisme, de nombreux
résistants ont évité l'arrestation et peut être
la mort.

Il continua à servir la résistance
jusqu'à la libération, qui eut lieu, par la
reddition de la poche ennemie d'Audienne,
le 20 septembre 1944.

Fait pour servir et valoir ce que de droit.

Dinard le 30 septembre 1945

Grégoire

GROUPE VÉTÉINAIRE

D^r DONNART

BOUCHARD

**17. RUE ALA VOINE
29122 - PONT-CROIX**

TÉL. : 70.03.78

le 1 septembre 1975

Je soussigné, D^r Donnart Vétérinaire
à Pont. Croix 29122, ancien Vétérinaire Capita
étant prisonnier de guerre à Beaune la
Rolande (Loiret) en juin 1940 certifie
avoir placé le sergent, Olier François,
devenant actuellement à Vergoaz en
Flouhuic, 29149, et alors prisonnier
à Beaune la Rolande (Loiret) comme
employé chez le D^r Métivet Vétérinaire
en cette commune - M^r Métivet n'ayant
pas d'emploi pour le sergent Olier, je l'ai
placé dans une ferme, chez M^r Orifer
à Hautchimat Par Auxy au bout de
2 semaines, il y est resté jusqu'à la
mi décembre 1940.
Le sergent Olier n'étant plus inscrit
sur aucun recensement Allemand est
revenu dans ses foyers à Lambabe
29149 Flouhuic -

Fait à Pont croix le 1^{er} septembre 1975



FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR
1940

F.T.P.F.
D. V. B.
A. B. O. A.

FRANCS-TIREURS ET PARTISANS FRANÇAIS
1944

DIPLOME

DECERNÉ PAR LE
COMITÉ MILITAIRE NATIONAL
DES FRANCS-TIREURS ET PARTISANS FRANÇAIS

M. *Cher François Lombardi, à Floheim*

QUI A DONNÉ AIDE ET ASSISTANCE AUX F.T.P.F.
PENDANT LA GUERRE DE LIBÉRATION NATIONALE
AU PERIL DE SA VIE ET DE SES BIENS A DROIT A LA
RECONNAISSANCE DE LA PATRIE LIBÉRÉE.

PARIS, LE *16/10/44*
LE PRÉSIDENT DU COMITÉ MILITAIRE NATIONAL
DES FRANCS-TIREURS ET PARTISANS FRANÇAIS

CHARLES TIGNON
DÉPUTÉ DE LA SEINE

Cher François Lombardi

ATTESTATION

établie conformément aux dispositions de l'arrêté du 2 juillet 1979

à l'appui d'une demande

- DE CARTE DE COMBATTANT VOLONTAIRE DE LA RESISTANCE
(Application de l'article 4 du décret n° 75-725 du 6 août 1975).
- DE CARTE DU COMBATTANT
(Article A. 137 du code des Pensions Militaires d'Invalidité et des Victimes de Guerre).
- D'ATTESTATION DE DUREE DES SERVICES DANS LA RESISTANCE

(Rayer les mentions inutiles)

DEMANDEUR			
NOM <u>ANSQUER</u>	PSEUDONYME <input checked="" type="checkbox"/>		
<small>pour les femmes mariées indiquer le nom de jeune fille</small>			
EPOUSE <u>Veuve CLIER FRANCOIS</u>			
Prénoms <u>Marguerite</u>			
<small>dans l'ordre de l'état civil</small>			
Date et lieu de naissance <u>1.1.1922 Pionnière 29 149</u>			
Adresse actuelle <u>Nezgroes</u>			
Décorations et titres déjà obtenus			
TEMOIN			
NOM <u>GONIDOU</u>	PSEUDONYME <input type="checkbox"/>		
<small>pour les femmes mariées indiquer le nom de jeune fille</small>			
EPOUSE			
Prénoms <u>François Nicol René</u>			
<small>dans l'ordre de l'état civil</small>			
Adresse actuelle <u>9 Rue des Montagnards Guediema 29 113</u>			
Fonctions exercées dans la clandestinité : Grade <u>C. adjudant (chef de section)</u>			
Mouvement <u>C. R. A.</u>	Lieux <u>Guediema le Cap d'Azur</u>		
Homologué en qualité de F.F.C. <input type="checkbox"/>	F.F.I. <input checked="" type="checkbox"/>	R.I.F. <input type="checkbox"/>	
au titre de <u>C. R. A.</u>	<u>Compagnie</u>	<u>Combronne</u>	<u>Commandant</u>
	<small>mouvement</small>	<small>réseau</small>	<small>unité</small>
certifie sur l'honneur - que j'ai été personnellement et directement témoin des faits suivants :			
- que des renseignements recueillis du fait de mes titres et fonctions dans la Résistance, il résulte l'exposé des faits suivants :			
(rayer la mention inutile)			
auxquels a participé M <u>Ansquer Marguerite Veuve Clier</u>			

voir page suivante

EXPOSE DETAILLE DES FAITS

(voir "Renseignements - 2 : actes qualifiés de Résistance à l'ennemi")

Date d'entrée dans la Résistance	Nom du Mouvement	Noms des responsables
Janvier 1943	CRA	

Énumération des actions (préciser les lieux et dates)

Je désigne, Gendarme de carrière, ex adjudant de la
Compagnie Cambienne, commandée par le S^t Lieutenant Piron
(dit MARC)

Questa sur l'honneur,
que Genevieve Marguerite Vve Olier, née à Blois le 1.1.1902
a déployé une très grande activité patriotique sous l'occupation
allemande -
J'ai eu dès Janvier 1943 de nombreux contacts avec elle et
son mari -

Mes visites à la ferme à Lamballe en Plouhinec, avaient pour but
d'organiser la mise en place d'éléments de combat.
Mme Olier et son mari avaient aménagé un souterrain dans un de
les champs. Les patriotes pouvaient s'y réfugier. Cet endroit était très
bien camouflé et les troupes allemandes n'ont pu le découvrir
qu'en juillet 1944. Ça s'est passé sans casse pour les patriotes, grâce
à son sang froid.

A noter que Mme Olier fournissait gratuitement l'alimentation
de ses protégés. Le S^t Lieutenant Piron, commandant la Compagnie
Cambienne, avait tenue amie dans la ferme, alors qu'il était recherché
par la Gestapo.

Cherissime le 12-06.67

Croix de Guerre
Ordre de Compagnon Volontaire de la Résistance
N° 117 067 du 21.01.1957

DEPORTATION OU INTERNEMENT POUR FAITS DE RESISTANCE

En cas d'internement ou de déportation, établir de manière précise et détaillée le lien de cause à effet entre les actions de résistance, l'arrestation, l'internement, et la déportation (dates - lieux - noms).

Indiquer le nom (et le cas échéant, le pseudonyme) des personnes susceptibles d'avoir eu directement connaissance de ces activités.

La présente attestation est établie pour valoir et servir ce que de droit.

Fait à Au service le 17-06-87

signature



SANCTIONS PENALES

Il est rappelé que, en application de l'article 161 du code pénal, sera puni d'un emprisonnement de six mois à deux ans et d'une amende de 600 Frs à 8 000 Frs ou de l'une de ces deux peines seulement, sans préjudice de l'application, le cas échéant, des peines plus fortes prévues par le code et les lois spéciales, quiconque :

- (1) aura établi sciemment une attestation ou un certificat faisant état de faits matériellement inexacts ;
- (2) aura falsifié ou modifié d'une façon quelconque une attestation ou un certificat originairement sincère ;
- (3) aura sciemment fait usage d'une attestation ou d'un certificat inexact ou falsifié.

ATTESTATION

établie conformément aux dispositions de l'arrêté du 2 juillet 1979

à l'appui d'une demande

- DE CARTE DE COMBATTANT VOLONTAIRE DE LA RESISTANCE
(Application de l'article 4 du décret n° 75-725 du 6 août 1975).
- DE CARTE DU COMBATTANT
(Article A. 137 du code des Pensions Militaires d'Invalidité et des Victimes de Guerre).
- D'ATTESTATION DE DUREE DES SERVICES DANS LA RESISTANCE

(Rayer les mentions inutiles)

DEMANDEUR		
NOM <i>M^{me} Veuve Olier née Ansquer Marguerite</i>	PSEUDONYME	
<small>pour les femmes mariées indiquer le nom de jeune fille</small>		
EPOUSE		
Prénoms <i>Marguerite</i>	
<small>dans l'ordre de l'état civil</small>		
Date et lieu de naissance <i>1^{er} janvier 1922 à Plouhinec 29 149</i>		
Adresse actuelle <i>Kergroës 29 149 Plouhinec (Lambabu à l'époque des faits)</i>		
Décorations et titres déjà obtenus		
.....		
.....		
TEMOIN		
NOM <i>Grividic</i>	PSEUDONYME	
<small>pour les femmes mariées indiquer le nom de jeune fille</small>		
EPOUSE		
Prénoms <i>Albert</i>	
<small>dans l'ordre de l'état civil</small>		
Adresse actuelle <i>8 rue Stalingrad 29 113 Audierne instituteur en retraite</i>		
Fonctions exercées dans la clandestinité : Grade <i>Responsable du Front National, région située à l'ouest de</i>		
Mouvement <i>Front National</i>	Lieux <i>Région Ouest de Quimper Quimper</i>	
Homologué en qualité de F.F.C. <input type="checkbox"/>	F.F.I. <input checked="" type="checkbox"/>	R.I.F. <input checked="" type="checkbox"/>
au titre de <i>C.C. n° 95 159 Office de Quimper</i>	<i>C.V.R. n° 142 991 Office de Quimper</i>	<small>unité</small>
<small>mouvement</small>	<small>réseau</small>	
certifie sur l'honneur - que j'ai été personnellement et directement témoin des faits suivants :		
- que des renseignements recueillis du fait de mes titres et fonctions dans la Résistance, il résulte l'exposé des faits suivants :		
<small>(rayer la mention inutile)</small>		
auxquels a participé M ^{me} <i>Ve Olier née Ansquer Marguerite</i>		
<small>voir page suivante</small>		

COPIRE DÉTAILS DES FAITS

(voir "Renseignements-2 : actes qualifiés de Résistance à l'ennemi")

Date d'entrée dans la Résistance	Nom du Mouvement	Noms des responsables
6 octobre 1943	Front National	Ervidic Albert Goyat Alain Brélivet Pierre Le Guill René

Énumération des actions (préciser les lieux et dates)

A ma connaissance M^{me} Veuve Olier, née Ansquer Marguerite, est entrée dans la Résistance au Front National, le 6 octobre 1943 en même temps que son mari Olier François. A cette époque le couple habitait dans une ferme à Lambabu en Plouhinec.

Le 6 octobre Olier François, que je connaissais bien, était venu me voir à l'école publique de filles de Plouhinec pour me proposer ses services dans la Résistance et me parler d'un projet qu'il avait en tête : enlever à Plozévet, à 4 km. de distance environ, en charrette, un stock de coutil bleu marine caché lors de la débâcle de 1940 par des marins de l'État.

Je lui donnai mon accord bien sûr, car nos réfractaires et maquisards étaient bien démunis à l'époque. L'opération, réalisée de nuit en suivant de mauvais chemins, réussit parfaitement, fin 1943. Madame Olier aida son mari à camoufler cet important stock de tissu sous des fagots, stock qui servit par la suite à habiller les maquisards les plus démunis. Comme le mari travaillait souvent au dehors c'est M^{me} Olier qui donnait le tissu aux maquisards après avis des dirigeants du Front National de Plouhinec.

Au printemps de 1944, lors de la constitution des compagnies "Hoche" et "Indépendance" de Plouhinec ce tissu nous permit de donner un blouson et un pantalon à chacun des 200 hommes de ces compagnies.

De début mai 1944 à début juillet 1944 la ferme de la famille Olier héberge gratuitement des maquisards de la région ou de passage, dans un souterrain aménagé par le mari de M^{me} Olier Ansquer, non loin de la maison.

La recherche du ravitaillement est l'affaire du mari, mais la préparation des repas et le nettoyage du linge incombent souvent à M^{me} Olier.

Cette cache dans un village de douze foyers est finalement repérée par les Allemands qui, au nombre de 400 environ, investissent Lambabu le 1^{er} dimanche de juillet 1944 à 4^h du matin.

Rusé, Olier invite le sergent allemand entré dans sa cour à boire un cognac à la maison. Olier en profite pour dire à sa femme, en breton, d'aller dire aux maquisards de ne pas bouger du souterrain où ils dorment. M^{me} Olier accomplit calmement sa mission. Les Allemands fouillent tout le village, en vain.

La destruction du village et probablement le supplice de ses habitants ont ainsi été évités de justesse. Nos maquisards n'avaient qu'une mitrailleuse pour se défendre !

Ils étaient une dizaine dans le souterrain

DEPORTATION OU INTERNEMENT POUR FAITS DE RESISTANCE

En cas d'internement ou de déportation, établir de manière précise et détaillée le lien de cause à effet entre les actions de résistance, l'arrestation, l'internement, et la déportation (dates - lieux - noms).

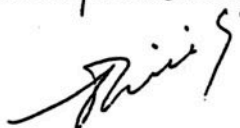
Indiquer le nom (et le cas échéant, le pseudonyme) des personnes susceptibles d'avoir eu directement connaissance de ces activités.

Kerminon Pierre Audierne
Prélivet Pierre Dinard

La présente attestation est établie pour valoir et servir ce que de droit.

Fait à Audierne le 5 septembre 1988

signature



SANCTIONS PENALES

Il est rappelé que, en application de l'article 161 du code pénal, sera puni d'un emprisonnement de six mois à deux ans et d'une amende de 600 Frs à 8 000 Frs ou de l'une de ces deux peines seulement, sans préjudice de l'application, le cas échéant, des peines plus fortes prévues par le code et les lois spéciales, quiconque :

- (1) aura établi sciemment une attestation ou un certificat faisant état de faits matériellement inexacts ;
- (2) aura falsifié ou modifié d'une façon quelconque une attestation ou un certificat originellement sincère ;
- (3) aura sciemment fait usage d'une attestation ou d'un certificat inexact ou falsifié.